

Bulletin

Le plus ancien magazine bancaire du monde. Depuis 1895.



L'école: pour ceux qui ne savent pas déjà tout

Avec notre enquête internationale, le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse

Bravez l'hiver.

La Classe M avec 4MATIC.

La transmission intégrale de Mercedes-Benz.

Puissante, dynamique et de caractère: la Classe M répond à toutes vos attentes.

Et grâce à 4MATIC, la transmission intégrale Mercedes-Benz, vous avez la garantie de conduire de manière sûre, dynamique et souveraine, en dépit de conditions de route défavorables. Profitez de primes et d'offres de leasing attractives sur tous les modèles 4MATIC, et informez-vous auprès de votre partenaire Mercedes-Benz à propos d'un rabais flotte supplémentaire. www.mercedes-benz.ch/4matic

ML 250 BlueTEC 4MATIC «Executive»	CHF 86 115.-
Votre avantage prix	CHF 11 277.-¹
Prix de vente au comptant	CHF 74 838.-
Leasing à 4,4% à partir de	CHF 749.-/mois ²



Mercedes-Benz

Jeunesse 2013 : vive l'éducation !



Ont collaboré à cette édition :

1 Barbara Achermann et

2 Espen Eichhöfer

Barbara Achermann est une journaliste-reporter primée, vivant à Bâle. Elle aime l'Afrique et a écrit des histoires se déroulant en Sierra Leone, au Togo et en Tanzanie. Pour le Bulletin, elle est allée au Soudan du Sud, le plus jeune pays du monde.

Elle était accompagnée d'Espen Eichhöfer, un Allemand né en Norvège, vivant à Berlin et photographiant le monde entier, de l'Ukraine aux Philippines, d'Oman à Cuba. Le Soudan du Sud a obtenu son indépendance en 2011. Espen Eichhöfer s'y est rendu pour la deuxième fois. *Page 64*

3 Julica Jungehülsing

Cette journaliste indépendante et auteur vit à Sydney depuis 2001, où elle a rencontré Alun Renshaw, l'homme qui avait collaboré à la chanson préférée des rebelles à l'éducation en dirigeant le chœur d'*« Another Brick in the Wall »* de Pink Floyd. Aujourd'hui encore, cette chanson accompagne le professeur de musique. *Page 22*

4 Ludger Wössmann

Professeur d'économie à l'Université Ludwig-Maximilian de Munich, il se passionne pour l'économie de l'éducation. Ce jeune professeur de 40 ans distingué à plusieurs reprises, ayant occupé des postes à Harvard et à Stanford, présente ses propres études et celles des autres. Pour lui, une conclusion s'impose : « Une bonne formation est le facteur clé du bien-être personnel et de la prospérité macroéconomique. » *Page 4*

Si vous planifiez pour un an, semez une graine. Pour dix ans, plantez un arbre. Pour cent ans, éduquez le peuple. » Ce proverbe chinois datant de 645 avant notre ère a gardé toute sa pertinence. Dans cette édition du Bulletin sur l'école, nous souhaitons montrer que l'éducation est essentielle pour tous, dans toutes les sociétés.

Et puisqu'il s'agit d'un thème mondial, nous avons voyagé : nous avons organisé des ateliers photo avec des élèves chinois, mexicains et britanniques (page 10). Nous sommes allés au Soudan du Sud, le pays au taux de scolarisation le plus faible, où nous avons visité la Technical High School de Djouba, qui prépare les victimes de la guerre et les enfants soldats à la vie civile (page 64). Nous avons rencontré Alun Renshaw en Australie, directeur du chœur d'enfants qui avait chanté le légendaire hymne anti-autoritaire de Pink Floyd : « We don't need no education » (« Nous n'avons pas besoin d'éducation »). L'ex-enseignant non-conformiste raconte le malentendu à l'origine de l'agitation autour de cette chanson (page 22).

Le traditionnel Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse est au cœur de cette édition. Pour la première fois, cette année, il a été relevé à Singapour aussi, nous permettant de tirer des conclusions sur la jeunesse d'Asie, tout comme celle d'Amérique du Nord (Etats-Unis), d'Amérique du Sud et d'Europe (Suisse). Comment se portent les jeunes aux quatre coins du monde en 2013 ? En résumé, on peut dire qu'en de nombreux endroits, ils sont moins confiants que ces trois dernières années. L'optimisme a baissé à cause du chômage des jeunes, qui sévit presque partout. Néanmoins, la satisfaction politique reste élevée. En outre, et c'est une bonne nouvelle, la génération des 16–25 ans ne se rallie pas à la contestation « We don't need no education ». Pour elle qui grandit dans un contexte économique difficile, il est clair que l'école, la formation et le perfectionnement tout au long de la vie sont indispensables. Le Baromètre de la jeunesse fait l'objet d'un dossier complet, aux pages 29 à 51. Nous vous souhaitons de passer un bon moment avec les jeunes d'aujourd'hui.

La rédaction

50 YEARS OF
CARRERA
TAG Heuer



A PARTNERSHIP TO
HELP PROTECT OUR PLANET

Leonardo DiCaprio and TAG Heuer have joined forces
to contribute to Green Cross International initiatives.

To learn more please visit www.tagheuer.com

Carrera
Series



TAGHeuer
SWISS AVANT-GARDE SINCE 1860

Bulletin : Ecole

4 **L'éducation est essentielle**
Prosperité individuelle et collective : la formation est la clé.

10 **Souriez, vous êtes photographiés !**
Des élèves de Beijing, de Mexico et de Londres ont pris leur quotidien en photo pour le Bulletin.

18 **James J. Heckman**
Le Prix Nobel explique dans une interview pourquoi il faut investir dans les tout-petits.



22 **Another Brick in the Wall**
La véritable histoire de l'hymne antiautoritaire de Pink Floyd.

26 **On n'a jamais fini d'apprendre**
La formation continue à tout âge et pour tous.

Photo de couverture :
Fab et Seray, deux élèves de la Daubeney Primary School à Londres. Photo : Muir Vidler

29 **BAROMÈTRE DE LA JEUNESSE DU CREDIT SUISSE**

Quatre pays, quatre continents : la grande enquête



33 **OBJECTIFS ET VALEURS**

36 **ÉTUDES, EMPLOI, FINANCES**

38 **Suisse**

Les jeunes sont conscients des avantages de leur pays et de ce qui les menace.

41 **POLITIQUE ET SOCIÉTÉ**

45 **MODE DE VIE ET LOISIRS**

47 **Singapour**

Pieux, fiers et pessimistes : les jeunes de la ville-Etat d'Asie.

50 **Brésil**

Réveil brutal après le boom économique.

52 **«Star Wars Kid», le retour**
Traque sur Internet : une victime de mobbing revient sur son calvaire.

58 **Daniel Humm**
Un décrocheur suisse devenu chef cuisinier à New York.

62 **Mauvaise note**
Ken Robinson, spécialiste de l'éducation : l'école a tout faux.

64 **Sur le front de l'école**
Reportage au Soudan du Sud, où les victimes de la guerre peuvent enfin aller à l'école. Avec une interview de Jo Bourne, de l'Unicef.



76 **Attention !**
Sept histoires d'école remarquables.

80 **Aucun répit**
Illustré par Jody Barton.



Nouveau sur l'App Store
L'application «News & Expertise», avec le Bulletin et d'autres publications actuelles du Credit Suisse.
www.credit-suisse.com/bulletin

Impressum: éditeur : Credit Suisse AG, contenu, rédaction : Ammann, Brunner & Krobath AG (www.abk.ch), conception, mise en page, réalisation : Crafft Kommunikation AG (www.crafft.ch), rédaction photo : Studio Andreas Wellnitz, Berlin, adaptation française : Credit Suisse Language Services, pré-impression : n c ag (www.ncag.ch), impression : Stämpfli AG, tirage : 150000 exemplaires, contact : bulletin@abk.ch (rédaction), abo.bulletin@credit-suisse.com (service abonnés)



Formez-vous !

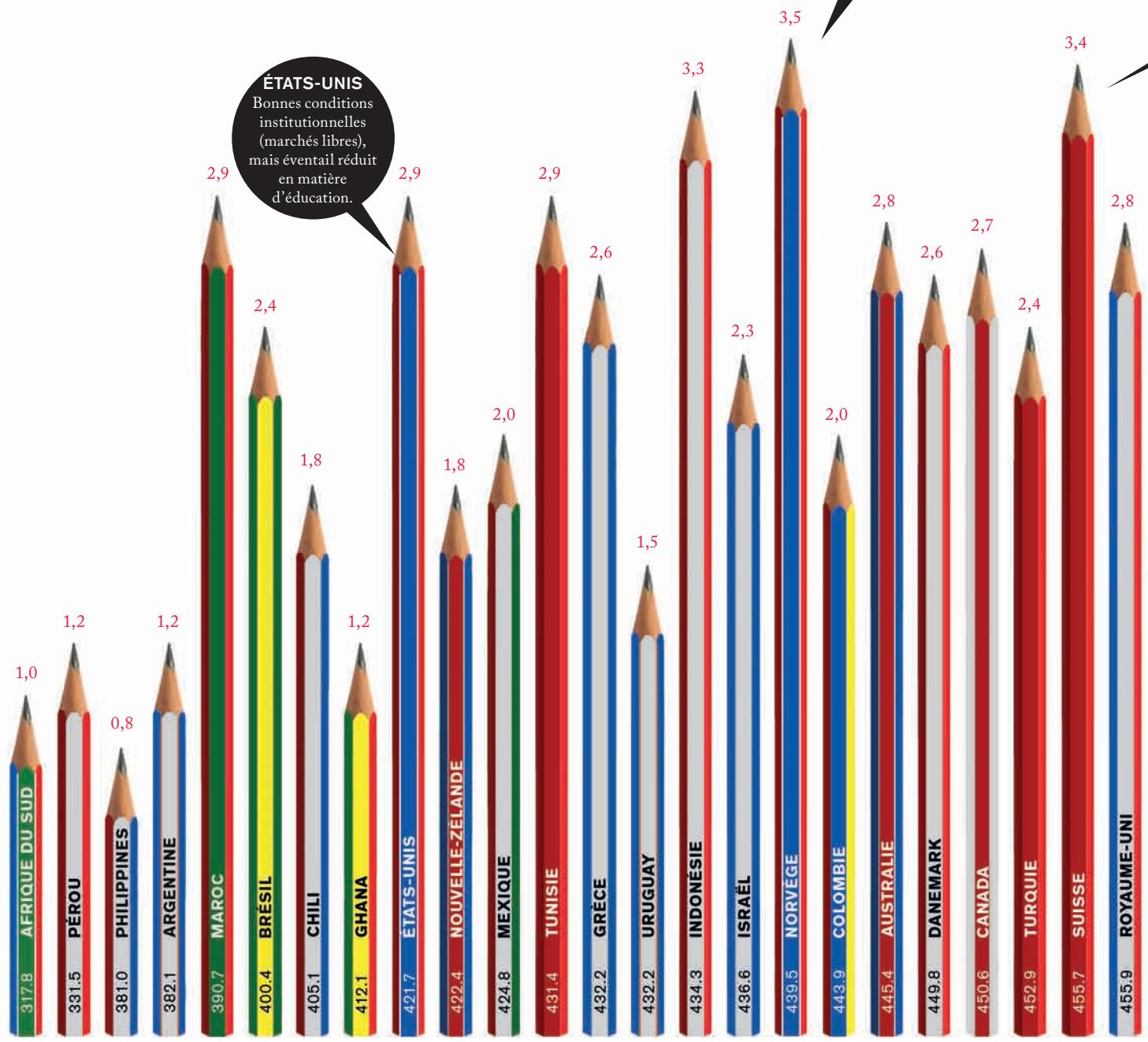
La formation est la matière première la plus importante des sociétés modernes et le meilleur moyen pour les pays en développement de s'affranchir de la pauvreté. Il est aussi bon de savoir que plus la formation est poussée, plus le revenu sera élevé.

Par Ludger Wössmann

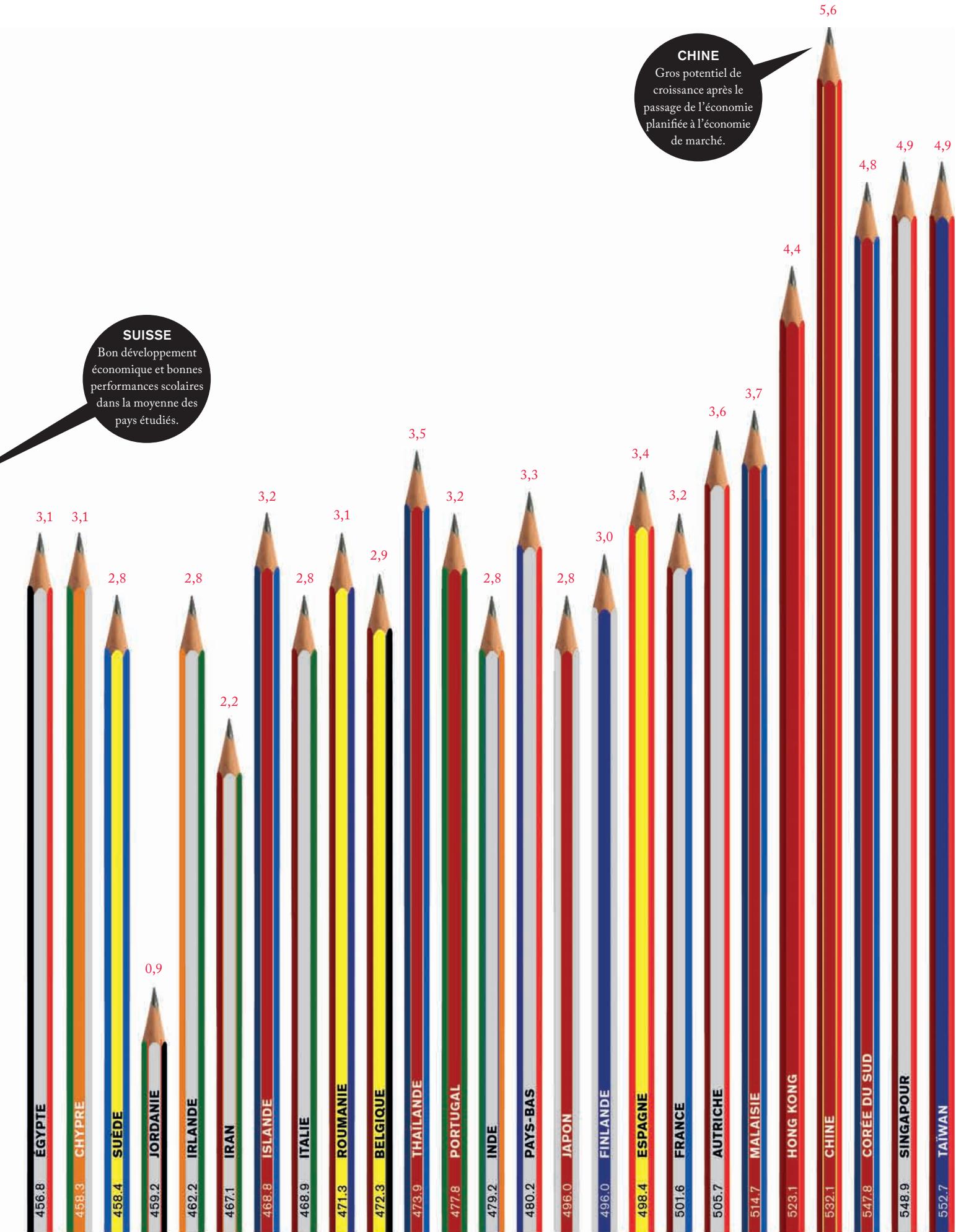
Performances scolaires et croissance économique durable : une formation poussée mène à la prospérité des pays.

NORVÈGE
Malgré des performances scolaires faibles, croissance élevée grâce aux matières premières.

Taux moyen de croissance annuelle du produit intérieur brut réel par habitant (en %, 1960 – 2009)



Performances scolaires en équivalents points du test PISA par ordre croissant



Graphique

L'illustration reflète le résultat d'une analyse de régression. La longueur des crayons représente la part du taux moyen de croissance annuelle réelle du produit intérieur brut par habitant entre 1960 et 2009 qui n'est pas expliquée par d'autres facteurs du modèle. Les pays sont classés de g. à dr. par ordre croissant des performances scolaires (tests divers, 1964–2003, mesurés en équivalents points du test PISA, ici aussi pour la partie non expliquée par d'autres facteurs).

Représentation de Crafft d'après : Eric A. Hanushek et Ludger Woessmann (2012), Do better schools lead to more growth? Cognitive skills, economic outcomes, and causation, *Journal of Economic Growth* 17 (4) : 267–321.

John F. Kennedy a dit un jour : « A long terme, il n'y a qu'une chose plus coûteuse que l'éducation : c'est de ne pas en avoir. » La recherche actuelle en matière d'économie de l'éducation montre à quel point il avait raison. Rien n'est plus important pour la prospérité sur le long terme des individus et de la société qu'une bonne formation. Les faits à cet égard sont indéniables.

De récentes études empiriques attestent que les performances éducatives de la population, telles que mesurées comme connaissances de base dans les tests internationaux réalisés auprès des écoliers, constituent bien le facteur déterminant de la croissance économique à long terme. Pour cette analyse, les tests comparatifs effectués à l'échelle internationale depuis le milieu des années 1960 en mathématiques et en sciences naturelles – les ancêtres des études PISA en quelque sorte – ont été réunis pour évaluer les performances scolaires moyennes de la population.

Concernant les 50 pays pour lesquels des données économiques comparables à l'échelle internationale sont disponibles, il apparaît sur le graphique de la page précédente que, même après élimination de l'influence d'autres facteurs importants, plus les performances aux tests antérieurs aux études PISA sont bonnes, plus la croissance du produit intérieur brut par habitant depuis 1960 est élevée. Le lien sans équivoque est frappant : les pays aux compétences élevées ont connu une croissance rapide, les pays à faibles compétences ont pratiquement stagné. A partir de ce modèle simpliste, on peut

expliquer la majeure partie des écarts de croissance économique à long terme entre les pays.

La recherche actuelle apporte des preuves évidentes qu'il y a, dans ce contexte, une relation de cause à effet pour les meilleures performances éducatives. Par ailleurs, dès que celles-ci sont prises en compte dans le modèle de croissance, tout effet du simple nombre d'années de formation disparaît. Autrement dit, l'éducation scolaire n'a d'incidence économique que dans la mesure où elle transmet des compétences effectivement meilleures. Il ne suffit pas d'aller à l'école ou à l'université : c'est ce que l'on apprend qui compte.

L'éducation est la base

Il s'avère par ailleurs que tant une bonne base d'éducation largement répandue dans la population qu'un personnel hautement qualifié en nombre suffisant ont une influence significative sur la croissance économique. Il ne faut donc jamais opposer l'éducation largement répandue dans la population à l'excellence des performances : les deux ont un rôle à jouer. Et même si les résultats pointent la grande importance des compétences de base en mathématiques et en sciences naturelles dans l'économie, celles-ci vont souvent de pair avec les performances équivalentes dans d'autres matières, voire avec des compétences non cognitives comme la persévérance ou l'esprit d'équipe, qualités qui se mesurent difficilement – notamment dans un contexte international. Les résultats doivent donc être interprétés globalement comme des effets des performances éducatives : de bonnes prestations éducatives constituent la base d'une croissance durable, donc de la prospérité d'une société.

A contrario, cela signifie que des prestations éducatives insuffisantes sont coûteuses. Les prévisions que j'ai établies avec Eric Hanushek, de l'Université de Stanford, dans le cadre de l'étude de l'OCDE « The High Cost of Low Educational Performance », indiquent pour la Suisse que l'on parviendrait à long terme (calcul basé sur la durée de vie d'un enfant né aujourd'hui) à engranger environ un milliard de francs de produit

intérieur brut supplémentaire si les prestations éducatives atteignaient le niveau de la Finlande, en tête du programme PISA. Les coûts résultant d'une formation insuffisante en termes de perte de croissance sont énormes.

Ce constat s'applique autant aux pays en développement qu'aux économies développées. Ainsi, il s'avère que l'évolution économique particulièrement mauvaise de l'Amérique latine durant le demi-siècle passé est largement due à la qualité insuffisante de l'éducation. Certes, de nombreux pays d'Amérique latine présentent une durée d'éducation moyenne de leur population absolument remarquable. Pourtant, les pays d'Amérique latine, tout comme ceux de l'Afrique subsaharienne, obtiennent de très mauvais résultats au test comparatif international des compétences réellement acquises. Cela explique totalement leur performance de croissance globalement mauvaise depuis 1960.

Ce résultat souligne que les objectifs de développement de la communauté internationale doivent être réorientés d'urgence. Les Objectifs du Millénaire pour le développement des Nations Unies comme l'initiative de l'UNESCO « Education pour tous » visent en priorité des

vidu en bénéficiaire. Sur le plan individuel, disposer d'un meilleur diplôme réduit le risque de chômage et augmente le revenu. Selon les chiffres actuels de l'OCDE, en Suisse, le taux de chômage des personnes titulaires d'un diplôme universitaire est de 3%, celui des personnes titulaires d'un diplôme d'éducation intermédiaire (notamment un apprentissage diplômant) de 5% et celui des personnes sans diplôme d'éducation intermédiaire de 8%. Dans les pays de l'Union européenne, cet écart est encore plus marqué : avec respectivement 5%, 8,5% et plus de 15%. Une bonne formation est la meilleure assurance contre le chômage qui, dans presque tous les pays développés, touche actuellement les personnes peu qualifiées.

Et même parmi les actifs, le revenu moyen des personnes disposant d'un diplôme universitaire est, en Suisse comme dans les pays de l'OCDE en moyenne, plus élevé de 50% que celui des personnes avec un diplôme d'éducation intermédiaire (apprentissage), et il est même deux fois plus élevé que celui des personnes dépourvues de ce diplôme. En règle générale, la recherche empirique sur le marché du travail montre que le revenu futur augmente d'environ 7% à 10%, selon l'étude,

segmentation du marché du travail qu'au niveau individuel de formation. Mais, là encore, le boom artificiel de la construction avec des salaires assez élevés pour un travail peu qualifié a contribué à ce que de nombreux jeunes interrompent leur formation de bonne heure. Tendance qui se paie maintenant : en Espagne, même les jeunes diplômés sont dans la rue, mais ils sont proportionnellement bien moins nombreux que les personnes moins formées. Ici aussi, surtout à long terme, l'idéal est de transformer le chômage élevé en hausse de productivité par une meilleure formation des jeunes.

Tout le monde y gagne

Comme les grands effets d'une meilleure formation sur la croissance macroéconomique l'illustrent, la meilleure formation des uns ne se fait pas au détriment des chances économiques des autres. L'idée consistant à croire qu'une bonne formation ne vaut plus rien si chacun en bénéficie est totalement fausse. Elle repose sur le concept erroné que l'économie est un gâteau aux dimensions arrêtées qu'il faudrait se partager. Au contraire, toute l'économie nationale profite de la meilleure formation des individus. Les faits attestent que le gâteau grossit lorsque tout le monde atteint un niveau de formation plus élevé. Ainsi, celui qui crée plus de valeur économique n'a pas seulement une plus grosse part, la société également reçoit davantage pour les systèmes de protection sociale. En bref : l'économie nationale étant surtout soutenue par les capacités de la population, la formation est le facteur clé de l'évolution future de notre prospérité.

En outre, nombreux sont aussi les effets positifs attestés dans d'autres dimensions d'importance : une bonne formation permet d'agir de manière responsable et de participer à la vie sociale. Elle permet de bien se comporter dans la société civile, de développer une conscience citoyenne et de contribuer à un canon de valeurs communes ainsi qu'à la cohésion sociale. De plus, de nombreuses études attestent qu'une meilleure formation est synonyme de conscience sanitaire plus forte, de >

Cela tient à deux choses : l'éducation largement répandue dans la population et l'excellence des performances.

objectifs quantifiables par un accès élargi à l'école (voir p. 74). Même dans les pays avec un taux de fréquentation élevé dans l'enseignement secondaire, les tests de performance soulignent que moins de 10% des jeunes parviennent à un niveau de base pour la lecture, l'écriture et le calcul. Or ce sont bien ces compétences-là, et non la durée de fréquentation de l'école, qui ont des effets économiques. C'est pourquoi les objectifs de développement n'ont de sens que s'ils sont axés sur les compétences réellement transmises aux enfants et aux jeunes.

La société n'est pas la seule à tirer profit d'une meilleure éducation, chaque indi-

pour chaque année de formation supplémentaire. Cet effet positif de la formation sur la réussite sur le marché du travail est l'un des résultats les plus tangibles de la recherche économique empirique. Et les quelques études qui, outre les années de formation, ont pu aussi faire le lien entre le volume de compétences et la réussite sur le marché du travail soulignent la grande importance des compétences effectivement acquises.

Le chômage des jeunes incroyablement élevé qui sévit actuellement dans les pays du Sud de l'Europe en crise est davantage imputable à la crise macroéconomique, au manque de souplesse et à la

moins de grossesses chez les adolescentes et de baisse de la criminalité.

Une bonne formation étant une fonction clé pour le bien-être social, reste à savoir sous quels angles la politique peut vraiment accroître les prestations éducatives de la population ? Un premier résultat nous ramène à la réalité : à elle seule, l'augmentation des dépenses n'améliore guère les performances scolaires. De nombreux ouvrages indiquent presque à l'unanimité que des classes moins nombreuses et des dépenses plus élevées dans le système tel qu'il est actuellement structuré améliorent à peine les performances scolaires. Ainsi,

institutionnels essentiels : le contrôle externe des performances ciblées, une plus grande autonomie des écoles et des professeurs et plus de concurrence entre les établissements.

Les performances éducatives sont nettement meilleures dans le cadre d'un contrôle externe des divers diplômes. Cela est vrai aussi bien dans la comparaison internationale que dans la comparaison des Länder allemands sur ce point, car jusqu'au milieu des années 2000, près de la moitié des Länder soumettaient les diplômes à des contrôles centralisés. Le contrôle externe des performances rend les acteurs respon-

nationales a souligné plusieurs fois que les systèmes scolaires qui ont le plus de succès sont ceux qui allient une part assez importante d'écoles autonomes à un financement plutôt élevé de l'Etat. Ce financement par l'Etat est en effet incontournable pour que tous les élèves puissent, quel que soit leur origine, accéder à d'autres écoles et ainsi que les établissements entrent en concurrence pour les meilleures idées, une concurrence qui profite à tous les écoliers.

La sélection c'est bien, mais pas trop tôt

Il est empiriquement prouvé qu'un point important pour une plus grande égalité des chances est finalement, au-delà de l'éducation dans la petite enfance, le moment de la répartition des élèves dans les différents niveaux scolaires. La proportion dans laquelle les performances scolaires en fin d'enseignement secondaire dépendent de chaque contexte socioéconomique est d'autant plus faible que la répartition dans divers types d'écoles se fait plus tard. Pour autant, la sélection plus faible ne se fait pas au détriment du niveau de performance.

En résumé, une bonne formation est le facteur essentiel pour la prospérité, individuelle ou collective. C'est pourquoi une politique de formation garantissant à tous d'atteindre les meilleures compétences possibles constitue la meilleure politique sociale et économique qui soit. □

L'argent ne manque pas, mais il doit être utilisé de façon efficace.

dans la comparaison internationale, il n'existe aucun rapport entre le niveau des dépenses et les performances scolaires évaluées : les pays les mieux placés ne dépensent pas nécessairement plus. L'argent ne manque pas, mais il doit être utilisé de façon efficace.

Améliorer les systèmes éducatifs

La question de savoir à quoi ressemble vraiment une meilleure mobilisation des moyens est corrélée à leur meilleure répartition entre les différents niveaux d'éducation. Il y a donc un cycle de vie du financement de l'éducation : le rendement des investissements dans l'éducation a tendance à diminuer avec l'âge. Le rendement le plus élevé des investissements publics est dans l'éducation de la petite enfance pour les enfants des couches sociales défavorisées. Un transfert des dépenses publiques de la phase tardive à la phase précoce du cycle éducatif rendrait ce financement plus efficace et plus juste.

D'autre part, il convient de mieux mobiliser les moyens des réformes institutionnelles. Les conditions-cadres du système éducatif doivent inciter tous les intervenants à rendre leurs efforts fructueux. Il ressort de l'analyse comparative internationale des élèves qu'il existe trois facteurs

sables de leur comportement et garantit que les efforts d'apprentissage sont visibles pour les autres, donc rentables plus tard.

De plus, les comparaisons internationales soulignent que les élèves apprennent nettement mieux là où les enseignants et les écoles sont plus autonomes. L'autonomie des écoles et le contrôle externe des performances font partie d'un tout : une politique de formation réussie fait définir des normes par des intervenants extérieurs et leur laissent vérifier qu'elles sont atteintes, mais elle permet aussi aux écoles de choisir la manière pour les atteindre. Les établissements ont besoin de beaucoup plus de liberté, surtout en matière de personnel et de gestion quotidienne. Lorsqu'ils décident eux-mêmes de l'utilisation de leur budget et que les enseignants peuvent intervenir pour l'acquisition du matériel, les élèves apprennent plus.

Il s'avère enfin que la concurrence entre les écoles pour les meilleures idées, qui résulte d'une plus grande possibilité de choix des parents, est un facteur d'influence déterminant sur les résultats de l'éducation. Si les écoles doivent lutter pour obtenir la faveur des parents, ceux-ci peuvent choisir leur option préférée et les mauvaises écoles perdent des élèves. L'analyse des études comparatives inter-



Ludger Wössmann est professeur en économie de l'éducation à l'Université Ludwig-Maximilian à Munich et directeur du Centre pour la recherche et l'innovation dans l'enseignement (CERI) à Munich.



- Taux préférentiel sur les comptes épargne et salaire
- Retrait d'argent liquide et trafic des paiements* sans frais dans toute la Suisse
- Univers de primes attrayantes

bonviva

Prestations bancaires attractives – pour vivre mieux

Parce qu'il ne suffit pas d'un clin d'œil pour payer.

Commandez le paquet de prestations bancaires complet Bonviva pour bénéficier de nombreux avantages.

credit-suisse.com/bonviva

*A l'exception des frais de tiers.

A ½ prix la
première année



Photos de classe

Ces élèves ont sorti leur appareil photo : au cours d'un atelier organisé par le Bulletin à Beijing, à Mexico et à Londres, ils ont photographié leur quotidien. Ils étaient accompagnés d'un photographe professionnel, qui les a aidés à capter les bonnes lumières. Du chemin de l'école à la collation, en passant par les camarades de classe, ces élèves nous montrent leur manière de voir le monde. Votre attention s'il vous plaît : le cours d'observation commence!

Ateliers et documentation : Katharina Hesse (Chine), Mark Powell (Mexique), Muir Vidler (Angleterre), organisation : Maria Leutner et Peggy Wellerdt



A Beijing. Photo : Katharina Hesse



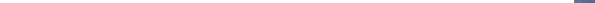
A Mexico. Photo : Mark Powell



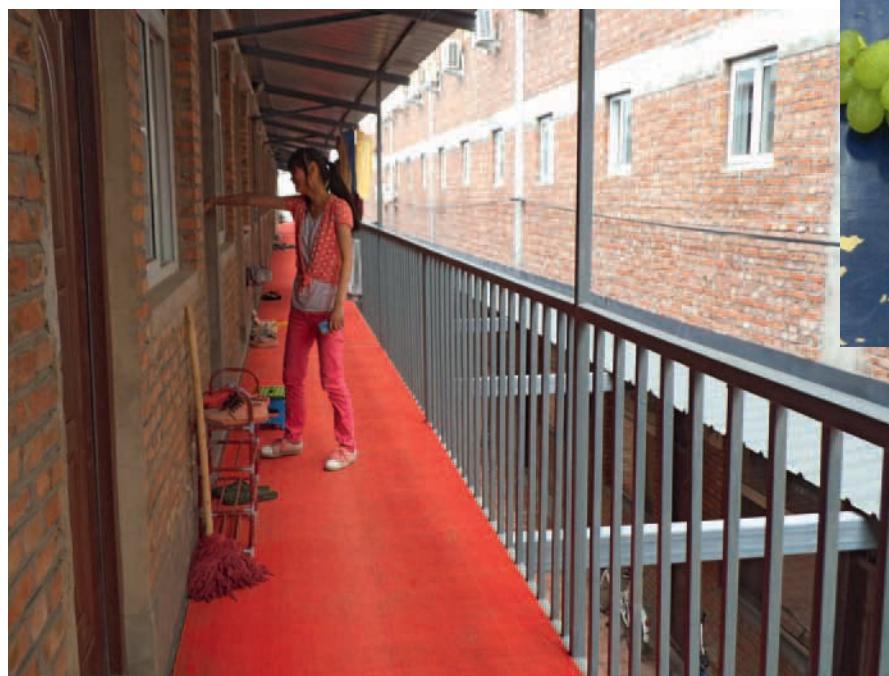
Le chemin de l'école.



La petite sœur de Min.



La collation : raisin et melon.



Retour à la maison avec la meilleure amie.



La chambre de Zenglin.

Le coin préféré de Jiajia : le téléphone public.



La Chine et ses provinces – Enze aime beaucoup étudier la carte.



Le chemin de l'école.





Les devoirs.



La meilleure amie de Ning.

Le cartable de Tongtong.



De gauche à droite : (dernier rang) Madame Wang (enseignante), Madame Mao (enseignante), Tongtong, Zenglin, Zhiqiang, Chunfeng, Enze, Katharina Hesse (photographe), Tu Qiang (assistant photo); (premier rang) Wenjie, Shouhua, Min, Jiajia, Ning, Fei, Xingling; (tout devant) Ruan.



La cour.



Une amie d'école.



Un champignon dans la cour.



Le terrain de sport.

BEIJING CAOCHANGDI

L'école est en périphérie de Beijing et rassemble des enfants de la ville et de la campagne, ce qui est assez rare. Caochangdi est un quartier artistique connu où vivent des célébrités comme Ai Weiwei et qui héberge des galeries réputées. Les photos proviennent de l'atelier d'art de l'après-midi : les parents veulent que leurs enfants apprennent le plus possible, ils ont donc cours toute la journée. Il y a six tranches d'âge avec chacune quatre classes parallèles de 35 à 40 élèves.



La voisine de classe et meilleure amie de Min.

MEXICO CITY DECROLY

Cette école privée au cœur de la métropole accueille 300 élèves dans 21 classes du premier cycle. Les cours suivent la méthode d'Ovide Decroly, pédagogue réformateur belge (1871–1932), qui défendait une « méthode globale ». L'enseignement suit la logique naturelle des enfants : du concret à l'abstrait et du facile au difficile. Les photos ont été prises pendant les cours estivaux.



Cora, la sœur de Nicole.



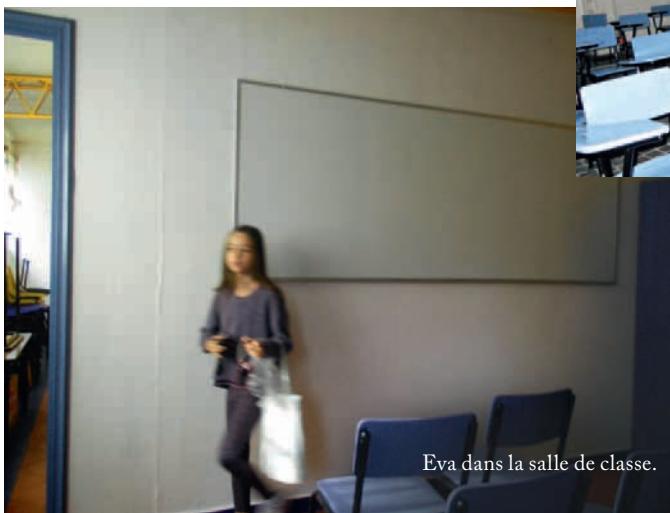
La chambre de Sofia, par Dario.



De gauche à droite :
Sebastian, Julian,
Patrizio, Eva, Camilo,
Dario, Rebecca
(enseignante), Emma
(sur la trottinette),
Paola Donatella,
Diego, Luisa
Gabriela, Gaia, Nicole,
Maria, Sofia.



La salle de classe.



Eva dans la salle de classe.



La salle de réunion.





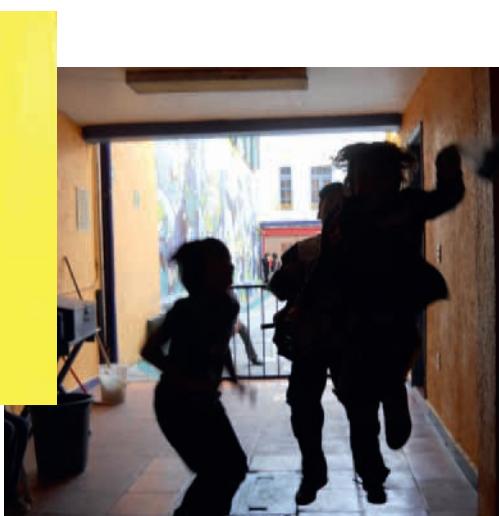
Des grilles tiennent les chats éloignés du bac à sable.



La cour.



Devant la salle de classe, pendant le nettoyage.



L'entrée latérale de l'école.

Le repas de Camilo : des tortillas.



Petite collation avant le début des cours.



Vu sur le chemin de l'école : un point de rencontre post-séisme (« Punto de Reunión »).



Dario et Patrizio.



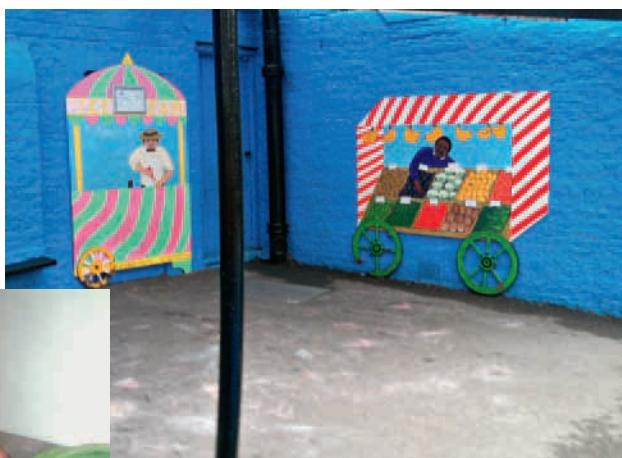
Camilo fait de la flûte.



Sur le chemin de l'école.



La chambre d'Emana.



La cour aux murs peints.



Le frère de Shanice.



L'entrée latérale de l'école.



Le chat de Shanice.



Le repas de Nora.



De gauche à droite :
(4^e rang) Merit (gilet rouge), Nora, Caleb, Esmond, Shamsher,
Hussain, Temi;
(3^e rang) Annalise, Emana, Ilerih,
Joshua, Fab, Edward;
(2^e rang) Alika, Nura,
Joel, Omar, Seray;
(1^{er} rang) Elaine, Hanan,
Shanice.



Homerton High Street:
le chemin de l'école pour Annalise.



La cour.



Ilerih, Shanice et Annalise dans la cour (de g. à d.).



Le professeur de la 5B, Lauren Backhouse.



Le roi de la récré.



Autoportrait d'Alfie.



Le sac d'Annalise.



La salle de classe de la 5B.



Le coin lecture de la salle de classe.

LONDON DAUBENEY

Les élèves de l'école primaire de Hackney, au nord-est de Londres, viennent d'horizons variés : 91% d'entre eux sont originaires de minorités ethniques. La Daubeny Primary School compte au total 605 élèves répartis dans 22 classes. Le Bulletin a rendu visite à la classe 5B de Lauren Backhouse.



Le dîner: haricots cuits au four et sauce brune.



La chaise d'Annalise.



La salle de classe.



Caleb.

Le plus tôt sera

D'après le Prix Nobel d'économie James J. Heckman,
ce qui se passe avant la scolarité est déterminant pour réussir
sa vie d'adulte: il plaide donc ardemment en faveur
d'un investissement ciblé dans le développement infantile.

Interview: Daniel Ammann et Simon Brunner

Professeur Heckman, en quoi les conditions dans lesquelles un enfant naît déterminent ses réussites futures ?

Ce que j'appelle le « hasard de la naissance » est la principale source d'inégalité. De récentes recherches ont montré qu'en Amérique, la répartition inégale des revenus était due à 50% à des facteurs qui sont déterminés avant le 18^e anniversaire. En Europe de l'Ouest, ce chiffre est aussi élevé, voire supérieur, car les inégalités sur le marché du travail sont généralement moins importantes. En d'autres termes : l'évolution d'une personne est surtout déterminée par son origine.

Qu'entendez-vous exactement par « hasard de la naissance » ?

Nous n'avons aucun contrôle sur les conditions dans lesquelles nous venons au monde. Parents, gènes, éducation, santé : tout cela est déterminé par la famille. Il y a donc de grosses disparités sur lesquelles il nous est difficile d'influer une fois adulte. Je pense notamment à la répartition inégale des ressources investies par les parents dans l'éducation des enfants. En Amérique, par rapport à il y a cinquante ans, davantage d'enfants naissent dans des familles défavorisées au sein desquelles ils sont moins « encouragés » que dans d'autres. En Europe de l'Ouest, la tendance est tout aussi négative à cause du nombre croissant de familles d'immigrés non intégrées.

Quelles peuvent être les conséquences de cette inégalité dans la société ?

Il existe un lien manifeste entre certains problèmes sociaux, tels que criminalité, grossesses adolescentes, arrêt précoce de la scolarité, conditions de vie malsaines et un faible niveau d'éducation ainsi que de faibles compétences sociales. Le fossé qui existe entre les compétences des personnes défavorisées et celles des personnes plus privilégiées se creuse dès la petite enfance.

Auriez-vous un exemple ?

Prenons le nombre de mots différents constituant l'environnement d'un enfant de moins de trois ans : il est de 500 dans les familles bénéficiant d'aides sociales, 700 dans les familles d'ouvriers et 1100 dans les familles d'actifs qualifiés. Ce sont des différences quasiment irratrappables plus tard. Les enfants qui ont été clairement désavantagés ne peuvent pas rattraper le niveau de réussite atteint par les enfants qui ont été stimulés dès leur plus jeune âge de manière ciblée, même avec des encouragements, aussi intenses soient-ils. C'est une situation grave. Aux Etats-Unis, une classe inférieure se développe, car les premières années des enfants sont négligées.

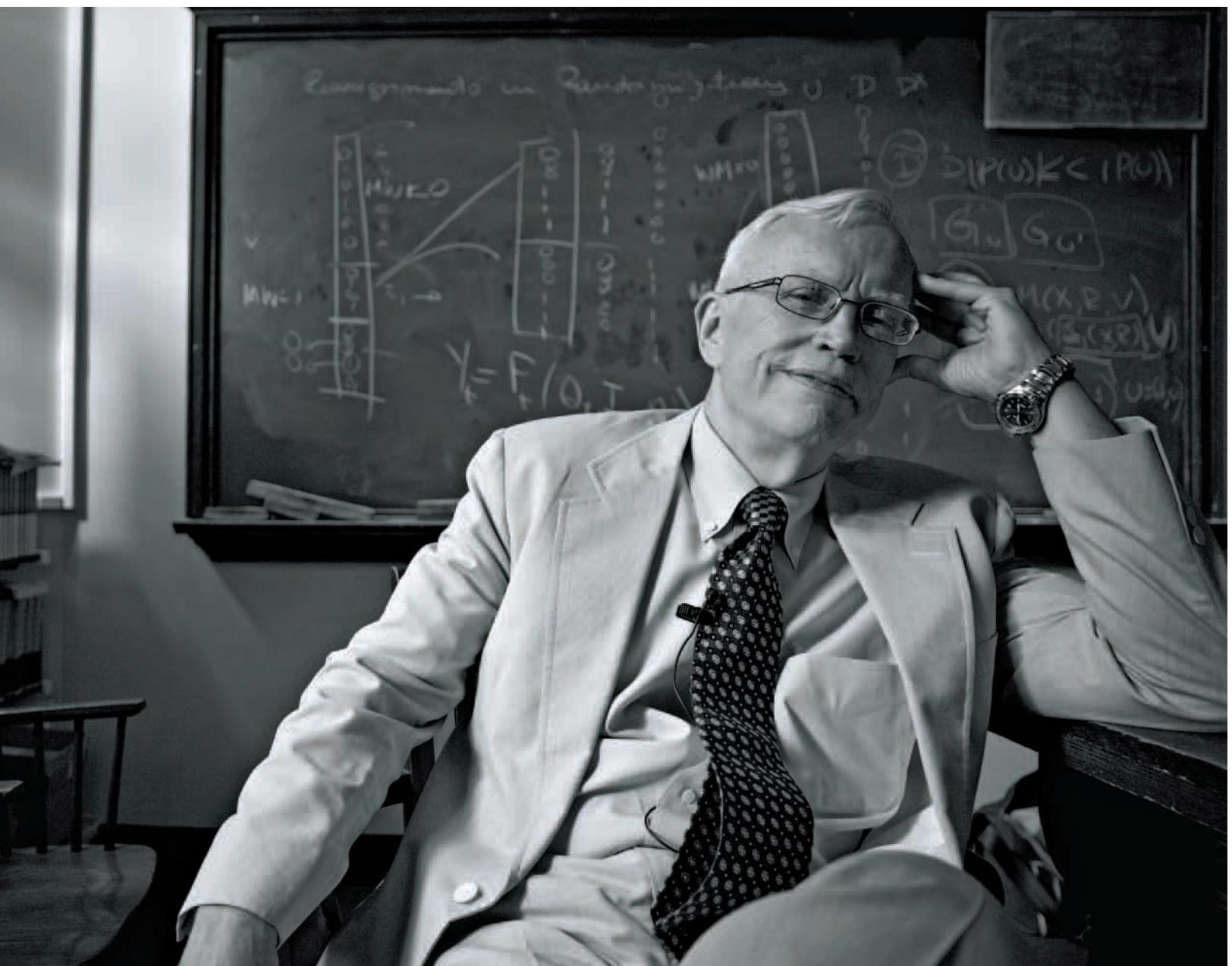
C'est pourquoi vous prônez un développement précoce des tout-petits, si possible dès la naissance. A qui pensez-vous en priorité ?

Je pense tout d'abord à la stimulation des enfants issus de familles défavorisées. Le développement précoce de ces enfants, de la naissance à l'âge de cinq ans, peut combler les lacunes et conduire à une meilleure instruction, une meilleure >



le mieux

«Le développement d'un individu est surtout déterminé par son origine»:
James J. Heckman à l'Université de Chicago, où il enseigne l'économie.



santé et de meilleurs résultats aux niveaux social et en économique. Les besoins en mesures et endépenses sociales onéreuses seront de fait réduits, et la productivité ainsi que les opportunités de revenus des personnes concernées s'en trouveront améliorées. Pour chaque dollar investi dans le développement précoce des enfants défavorisés, on peut estimer un taux de rendement de 7% à 10% par an et par enfant. Au final, nous avons des personnes plus qualifiées, plus performantes et nous n'avons plus besoin de prévoir des dépenses exorbitantes pour régler des problèmes qui auraient pu être évités dès le départ.

« Pour devenir un adulte autonome, on doit être capable d'exprimer ses opinions et de remettre l'autorité en question. »

Le terme « défavorisé » concerne-t-il les familles au-dessous du seuil de pauvreté ou les parents au faible niveau d'instruction ?

La pauvreté ou l'instruction des parents ne sont pas toujours un critère de handicap. Tout indique que c'est la qualité du soutien apporté par les parents qui est décisive et que le manque de soutien parental freine le développement de l'enfant. Nous parlons ici de choses simples comme l'attention et la sécurité émotionnelle. Dans les familles de faible niveau économique et social, on parle moins et on lit moins de livres aux enfants. Ces derniers ne vont ni au zoo ni au musée, mais restent devant la télévision. L'environnement familial est un facteur important pour l'acquisition d'aptitudes cognitives et non cognitives, pour une bonne santé physique et mentale, pour la ténacité, l'attention, la motivation et la confiance en soi.

Quelles sont les compétences essentielles qu'un enfant devrait acquérir ?

Pour une vie privée et professionnelle réussie, les enfants doivent pouvoir s'entendre et travailler avec d'autres personnes. Ils doivent apprendre à contrôler leurs émotions. Ils doivent pouvoir être

créatifs et vouloir goûter à la nouveauté. Il est aussi très important d'encourager la persévérance. Pour devenir un adulte autonome, on doit avant tout être capable d'exprimer ses opinions et de remettre l'autorité en question.

Tous les parents ne vont pas l'entendre de cette oreille.

C'est comme ça. Des programmes réussis modifient les valeurs et les motivations de l'enfant. Parfois, cela va à l'encontre des représentations parentales. D'énormes contradictions peuvent exister entre les besoins de l'enfant et la disposition des

parents à accepter des mesures d'encouragement.

Comment avez-vous éduqué vos enfants ?
Avec bon sens et dans une grande proximité avec eux. Je les ai laissé faire des erreurs et apprendre de celles-ci. Je les ai encouragés à suivre leurs envies et à développer leur personnalité.

Vous auriez choisi votre domaine de recherche, car vous avez vécu dans le sud des Etats-Unis en pleine ségrégation raciale.
C'est vrai. Je suis né à Chicago. Je ne connaissais pas la ségrégation raciale jusqu'à ce que mes parents déménagent à Lexington, dans le Kentucky. Je devais avoir environ douze ans. Là-bas, j'ai vu pour la première fois la ségrégation raciale instituée par l'Etat. Ma sœur et moi étions sans voix lorsque nous voyions les Noirs s'asseoir au fond du bus.

Lorsque nous montions, nous allions vers l'arrière parce qu'on avait une belle vue à travers les vitres. Mais impossible, on nous disait : « Ça ne va pas. Vous ne devez pas vous asseoir à l'arrière. C'est pour ces gens-là. » Et je me rappelle les panneaux sur les fontaines et les bancs publics : « Interdit aux Noirs » et « Interdit aux Blancs ».

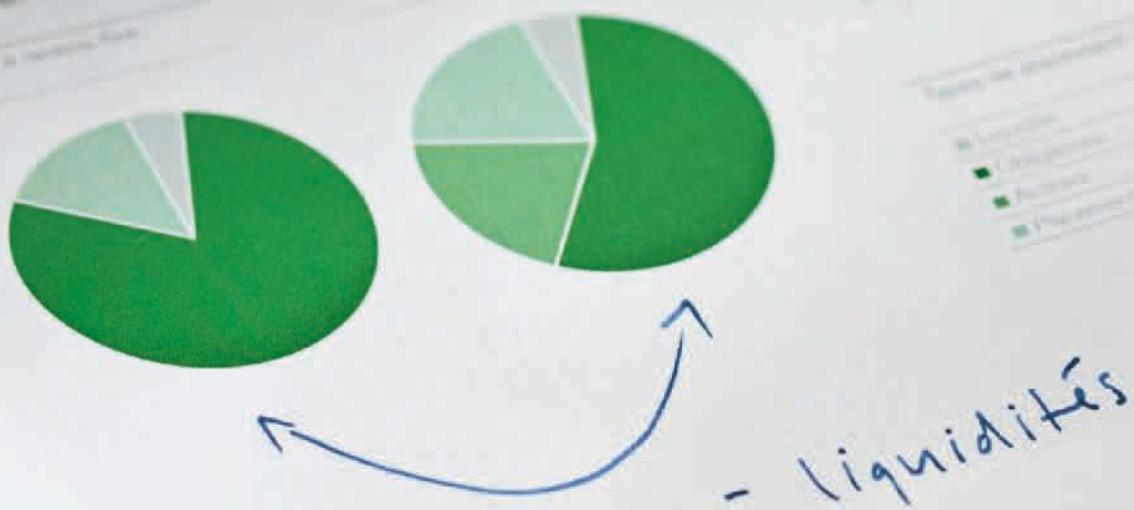
Comment ce vécu vous a-t-il influencé professionnellement ?

C'est surtout la résistance obstinée face aux changements qui m'a fasciné, même s'ils étaient encore timides. La question de savoir pourquoi les Noirs ont été traités différemment me préoccupe depuis longtemps. Je veux comprendre d'où vient cette distinction entre Noirs et Blancs. Cela m'a conduit à mes travaux sur le développement infantile, car lorsque l'on voit la différence de réussite entre les groupes ethniques, il est évident que, malgré de nombreux efforts visant à améliorer la situation de la population afro-américaine, beaucoup reste à faire.

Les résultats de vos recherches relativisent-ils le concept d'apprentissage tout au long de la vie ?

Pas du tout. Au contraire : apprendre vaut la peine, à tout âge. Nos recherches montrent que lorsqu'un enfant n'est pas incité dès le plus jeune âge à apprendre et à s'engager, il est d'autant plus susceptible d'échouer en tant qu'adulte dans sa vie sociale et économique. Plus la société tarde à intervenir dans le cycle de vie des enfants défavorisés, plus surmonter ce handicap lui coûte cher. □

James J. Heckman, 69 ans, est considéré comme l'un des économistes les plus influents de notre époque. Il est professeur d'économie à l'Université de Chicago. En 2000, il a obtenu le prix Nobel d'économie pour ses contributions concernant le développement de théories en lien avec la micro-économétrie. James J. Heckman est marié et père de deux enfants.



Augmentez vos chances de rendement. Et votre satisfaction.

En collaboration avec votre conseiller, nos spécialistes expérimentés vous offrent un conseil en placement complet.

Profitez à long terme d'un service excellent, de bases de décision claires et d'un grand choix de solutions de placement indépendantes: nous nous ferons un plaisir de vous conseiller personnellement.

credit-suisse.com/investir



Interdiction de sortir du rang!
Extrait du film «The Wall» (1982).



A photograph showing a group of students in school uniforms (dark blazers and white shirts) singing in front of a large, light-colored brick wall. The students are arranged in a semi-circle, facing towards the right of the frame. The lighting is bright, casting shadows on the wall behind them.

« L'écho des murs »

Les élèves d'Alun Renshaw ont chanté l'hymne des rebelles à l'éducation : ils formaient le chœur du plus grand succès de Pink Floyd. Aujourd'hui encore, « Another Brick in the Wall » accompagne le professeur de musique.

Par Julica Jungehülsing

« We don't need no education. We don't need no thought control! » Peu de chansons pop des années 1980 ont rencontré un tel écho. Chanté avec un walkman ou braille dans les couloirs des lycées, ce refrain était à la fois une révolte, une provocation et un hymne qui ont choqué nombre d'enseignants. « Hey, teacher! Leave them kids alone! » En 1979-80, ce morceau de Pink Floyd était n° 1 en Angleterre, en Europe occidentale, en Amérique du Nord et en Australie. L'album conceptuel « The Wall », qui racontait l'histoire du jeune Pink, brimé notamment par des enseignants sarcastiques, s'est vendu à plus de 33 millions d'exemplaires.

Mais tout le monde n'a pas été si enthousiaste : l'Afrique du Sud l'a interdit de radio. Les enseignants redoutaient le refrain, de nombreux parents étaient horrifiés à l'idée d'une « jeunesse sans éducation ». Cela n'a pourtant pas entamé le succès de la chanson. Avec le recul, « Another Brick in the Wall, Part 2 » a été le plus grand succès de Pink Floyd.

Un malentendu lourd de conséquences

« A l'époque, la chanson n'a pas été comprise. » Alun Renshaw explique que cet album était une critique de la scolarité autoritaire du bassiste et chanteur Roger Waters dans les années 1950, et non de la réalité nettement plus désinvolte des années 1970. « A sa sortie, de nombreuses écoles étaient en pleine mutation et leurs méthodes étaient bien plus libres », indique Alun Renshaw, qui sait de quoi il parle. C'est lui qui a étudié le refrain pendant des semaines avec ses élèves et qui les a emmenés au studio d'enregistrement. Ensemble, ils ont participé au succès mondial de la chanson.

« Une époque passionnante », se souvient Alun Renshaw, 68 ans, posté entre les ordinateurs, la table de mixage et l'inventaire du studio. A Mount Druitt, près de Sydney, cet ancien enseignant et com-

positeur anglais écrit des livres, invente des concepts musicologiques et bricole son site Web avec un de ses étudiants. Cela fait près de 35 ans qu'il vit en Australie, depuis que la chanson de Pink Floyd a pris d'assaut les hit-parades, qu'une tempête médiatique s'est abattue sur son école et que de nombreux parents ont interdit à leurs enfants d'apparaître dans le clip.

Son départ est-il une coïncidence ? « Bien avant cela, j'avais signé un contrat

demandais ce qu'ils entendaient. Ou bien nous écutions l'écho des murs. » Il plaçait la recherche des sons et des bruits sur le même plan que Bach, Beethoven ou Stockhausen.

Lorsqu'un ingénieur du son du Britannia Row Studio voisin lui demanda un jour si ses élèves pourraient chanter sur un morceau de Pink Floyd, il n'a pas hésité. « Quelle chance unique ! J'ai pensé que ce serait génial pour les élèves que

« Je savais que les paroles en irriteraiient plus d'un. La directrice m'en a voulu pendant longtemps. »

de trois mois pour composer à Brisbane, et j'y suis resté, raconte-t-il. Margaret Thatcher était arrivée au pouvoir, je voyais poindre l'ultra-conservatisme et je n'avais pas envie d'assister à cela. »

« Quelle chance ! »

Le style pédagogique d'Alun Renshaw était anticonformiste et énergique : inspirer valait mieux qu'instruire. Lorsqu'il est arrivé à l'école d'Islington Green, les cours de musique avaient lieu dans la salle de piano, sous les toits. Les professeurs jouaient et les élèves chantaient ou bûchaient la théorie. « A mourir d'ennui. » Alun Renshaw voulait susciter l'enthousiasme, encourager la créativité. Il a déménagé les instruments au rez-de-chaussée et révolutionné le système. « Je voulais que les élèves m'interrogent, qu'ils apprennent à réfléchir. » Il voyait l'enseignement comme une rencontre, non pas comme une transmission statique du savoir. Il intégrait sans cesse la « vie réelle » au quotidien de l'école. « Je les envoyais dans la rue et leur

de faire l'expérience d'un véritable studio d'enregistrement. » Il ne connaissait pas les paroles et ne se doutait pas des conséquences, mais cela ne l'aurait pas empêché de continuer.

A l'époque, Islington Green était l'une des premières écoles polyvalentes et sa directrice, Margaret Maden, expérimentait un style progressif : « informel, mais pas négligé ». Pour la première fois, des élèves issus de milieux différents étaient réunis dans une même classe. « Le nord de Londres n'était pas facile », raconte Alun Renshaw, qui se souvient des gangs et de la violence. La discipline était considérée comme un problème, même par les éducateurs. « Je me tenais souvent à la porte pour guetter l'arrivée des enseignants et vérifier s'ils étaient sobres », se souvient la directrice de l'époque. Dans les cours de monsieur Renshaw, il n'y avait aucun problème de discipline, bien au contraire. Dans la salle de musique, les 11-16 ans se sentaient bien. Ils venaient nombreux le week-end pour répéter. Et



«Je faisais écouter l'écho des murs aux élèves» : à l'époque, Alun Renshaw cultivait un style d'enseignement anticonformiste. Aujourd'hui, cet Anglais d'origine vit en Australie.

pendant les pauses, ils s'échappaient dans le monde sonore de leur professeur.

Toujours en contact avec ses élèves

«L'ambiance était cool et sécurisante. On pouvait être soi-même, se souvient Caroline, une ex-choriste. Sans la salle de musique, je n'aurais pas réussi à l'école.» Cette quadragénaire échange des souvenirs avec une douzaine d'anciens élèves qui se sont réunis à Londres en 2007. Il y a encore des micros, mais cette fois, c'est pour réaliser un film. Le documentaire de la BBC «One Life» relate comment et où la chanson a vu le jour, et ce qui est advenu des élèves de la chorale de Pink Floyd. Un paresseux notoire est devenu chef d'entreprise, une jeune fille s'est libérée de la drogue et est devenue enseignante. Même Alun Renshaw est venu d'Australie pour le tournage. Il a rejoint ses anciens élèves pour des retrouvailles riches en émotions.

«Depuis, je suis en contact avec la plupart d'entre eux.» Un de ses élèves lui écrit par mail presque tous les jours. Cela semble confirmer ses méthodes : «Pour

moi, enseigner signifiait tisser une relation, respecter les élèves en tant qu'individus. Sans cet engagement personnel, l'enseignement n'est qu'une masse d'informations transmises de manière anonyme.»

Par la suite, certains de ses élèves ont fréquenté une haute école de musique, une jeune fille a été à l'opéra de New York. «Mais cela n'a jamais été mon objectif, je voulais surtout qu'ils apprennent à réfléchir et qu'ils trouvent leur voie. La musique est un fabuleux outil pour cela.» Alun Renshaw parle d'enfants qui, grâce aux cours de musique, ont progressé en mathématiques. «Ils posaient d'autres questions et apprenaient mieux.» Avec ses élèves, il est allé à l'Institut Carl Orff à Salzbourg. Ils ont assisté à un concert, ils ont composé leurs propres productions, comme le «Requiem pour un immeuble en ruine».

Il n'avait aucun sens de la hiérarchie. «Je n'avais pas demandé à la directrice l'autorisation d'emmener les élèves au studio, se souvient Alun Renshaw en souriant. Je savais que les paroles en irrite-

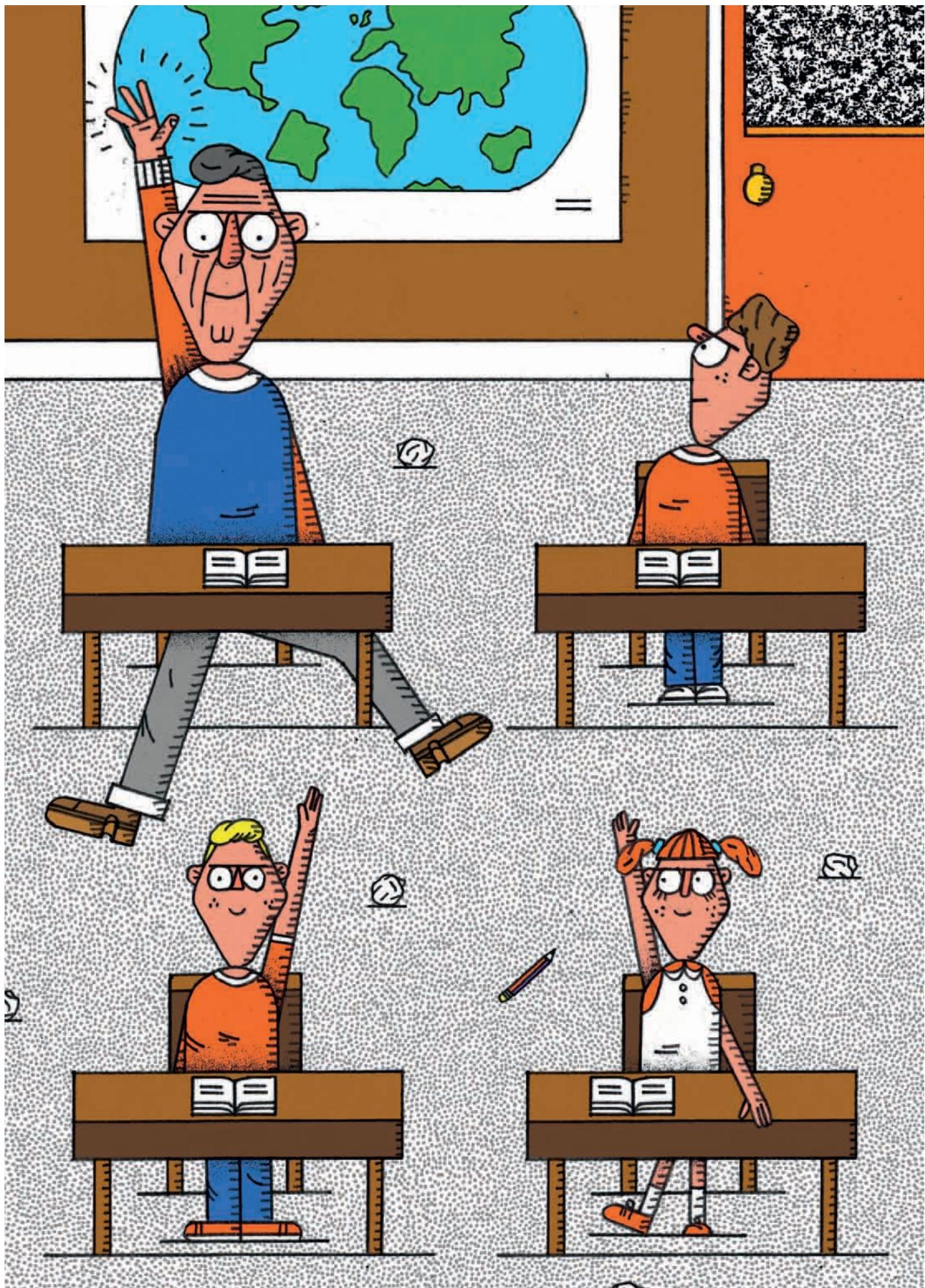
raient plus d'un. Elle m'en a voulu pendant longtemps.»

Une fois retombées les premières vagues d'indignation, Islington Green s'est visiblement réconciliée avec sa réputation involontaire : lors d'un séjour à Londres en 1983, Alun Renshaw a découvert une plaque commémorative au mur : «Les enfants ayant accompagné Pink Floyd venaient de cette école». «Brick in the Wall» a même été joué à des remises de prix. «Dans les années 1980, c'est devenu une sorte d'hymne non officiel de l'école, s'amuse-t-il. Islington a même fini par en tirer une certaine fierté.»

Célèbre de son vivant

Cet épisode a ouvert de nombreuses portes à Alun Renshaw. Il était sans cesse invité à composer des morceaux, à rassembler des gens à sa manière, par la musique. Actuellement, il travaille avec le producteur londonien Andy Harries (Left Bank Pictures) sur un film biographique. «Une telle reconnaissance est une chance, se réjouit l'Australien de cœur, avec une bonne dose d'humour anglais. La plupart des compositeurs deviennent célèbres après leur disparition.» □

Julica Jungehülsing est journaliste indépendante et vit à Sydney depuis 2001. Ses reportages sur l'Australie, la Nouvelle-Zélande et d'autres pays du Pacifique Sud paraissent notamment dans «Stern», «GEO Saison», le «Financial Times» et «Die Zeit».



Les employés plus âgés accueillent souvent la formation continue avec scepticisme, voire la rejettent. A tort, car tout le monde y gagne.

On apprend à tout âge !

Apprendre? Oui, toute la vie! La formation continue après 50 ans est aujourd’hui un passage obligé qui profite à la fois aux employés et aux entreprises.

Par Sara Carnazzi Weber, illustration: Jay Wright

De nouvelles connaissances et technologies modifient en permanence notre vie. Si, en prenant de l’âge, on veut continuer à participer à la vie sociale, politique, économique et culturelle, on ne peut rester hermétique à ces changements. L’évolution et la réorientation, dans la sphère privée comme professionnelle, sont de plus en plus importantes, tout comme la volonté et la capacité d’acquérir en continu de nouveaux savoirs. C’est notamment essentiel pour gérer le tournant démographique de notre société.

La question de l’aptitude et de la disposition à l’apprentissage des seniors a toujours été controversée. Malgré les nombreuses preuves contradictoires issues de la recherche gérontologique, l’hypothèse selon laquelle, avec l’âge, l’aptitude à l’apprentissage et l’efficacité sont en constante diminution pour des raisons biologiques s’est maintenue au cours de la seconde moitié du XX^e siècle. L’attitude vis-à-vis des personnes plus âgées est longtemps restée marquée par cette vision du «modèle du déficit» lié au vieillissement.

Chaque individu vieillit différemment
Or l’approche s’est nuancée ces derniers temps. On ne parle plus seulement de dégradation et de déclin: on reconnaît une

mutation des aptitudes spécifiques aux individus et aux fonctions. Autrement dit: chaque individu vieillit à son rythme et à sa façon, et toutes les fonctions physiques et mentales ne sont pas concernées de la même manière. En général, par rapport à quelques décennies en arrière, les personnes âgées restent désormais en forme plus longtemps, mentalement et physiquement, grâce aux progrès de la médecine et à l’amélioration du niveau de vie. Elles sont aussi davantage conscientes de l’influence qu’elles peuvent exercer sur le processus de vieillissement. Les conditions requises pour un apprentissage tout au long de la vie seraient donc remplies. Mais est-ce bien la réalité?

Des études montrent que la participation à la formation continue diminue avec l’âge. Juste derrière la Suède et la Nouvelle-Zélande, la Suisse enregistre les taux de formation les plus élevés des pays de l’OCDE. Mais ici aussi, les taux de participation chutent nettement dès qu’on approche de la retraite ou qu’on l’atteint. Si, d’après les relevés de l’Office fédéral de la statistique, près de 65% des 45–54 ans en moyenne assistent à un module de formation, ce chiffre recule pour atteindre à peine 54% dans la tranche des 55–64 ans (voir graphique page suivante). La participation régresse moins lorsqu’il s’agit de formation continue motivée par

un besoin extra-professionnel ou d’un apprentissage informel avec le soutien de la famille et des amis, par la littérature spécialisée, au moyen de l’informatique ou de supports audiovisuels. Ce n’est pas le besoin professionnel qui est ici au premier plan, mais des aspects liés au développement personnel et au mode de vie. Approfondir de nouveaux centres d’intérêt, élargir l’horizon de ses connaissances, s’ouvrir à de nouvelles activités pour l’après-retraite: voilà ce qui attire les personnes âgées dans les universités populaires ou du troisième âge.

Un marché du travail axé sur la jeunesse
Les loisirs ou les fonctions honorifiques sont aussi des occasions d’apprendre. Il peut ainsi être intéressant et enrichissant de rafraîchir ses connaissances linguistiques en vue d’un voyage et de s’informer sur la culture du pays de destination. L’exercice d’une fonction honorifique suppose une certaine préparation et, parfois, l’acquisition de nouveaux savoirs. Les taux de participation des 65–75 ans à des activités de formation continue sont ainsi relativement élevés: près de 28% des personnes de cette tranche d’âge assistent à des cours ou à des séminaires et 35% se forment en autodidactes, d’autant plus lorsqu’elles ont déjà un haut niveau d’étude.

>

A partir de 50–55 ans, quand la formation continue porte sur un aspect professionnel, elle n'est plus une priorité ni pour les employeurs ni pour les employés concernés. Les premiers incitent rarement les personnes de cet âge à suivre une formation et sont de moins en moins souvent prêts à leur apporter un soutien financier. De leur côté, les employés plus âgés accueillent souvent la formation continue avec scepticisme, voire la rejettent.

Il n'y a pas si longtemps, les salariés se battaient contre l'introduction de l'ordinateur.

cisme, voire la rejettent. Il n'y a pas si longtemps, même si cela semble inimaginable aujourd'hui, les salariés se battaient contre l'introduction de l'ordinateur. Avec l'âge, la sensation de besoin en formation diminue de manière significative. Si près de 55% des 25–34 ans affirment ne pas avoir besoin de formation complémentaire, ce chiffre passe à près de 73% chez les 55–64 ans. Dans la vie active avancée, l'âge, avec la santé, est de plus en plus considéré comme un frein à la participation à des activités de formation.

Le fait que la propension à investir dans le développement des collaborateurs diminue avec l'âge reflète une réelle tendance au jeunisme sur le marché du travail : l'âge auquel on est mis sur la touche dans l'entreprise arrive toujours plus tôt. Au cours des décennies passées, ce phénomène s'est surtout traduit par un recours croissant à la retraite anticipée. Récemment, cette tendance a certes un peu ralenti, mais a été complétée par une autre : selon des témoignages de plus en plus nombreux, les entreprises en Suisse licencieraient très souvent des employés de plus de 50 ans. Les cadres supérieurs et le personnel hautement qualifié sont également concernés. La situation sur le marché du travail s'est nettement détériorée pour les plus de 50 ans, le risque d'un chômage de longue durée augmente. D'après la société de recrutement Adecco, seul un tiers des entreprises embauchent encore régulièrement des salariés de plus de 50 ans. Arguments les plus souvent cités ? Trop âgés, trop chers.

Pourtant, la Suisse s'en sort très bien au niveau international concernant la participation des salariés seniors au marché du travail : seules la Suède et l'Islande enregistrent davantage d'actifs âgés entre 55 et 64 ans. Près d'un tiers des actifs travaillent au-delà de l'âge légal de la retraite. Cet avantage comparatif ne doit pas être gâché. Si, aujourd'hui, les sociétés, sou-

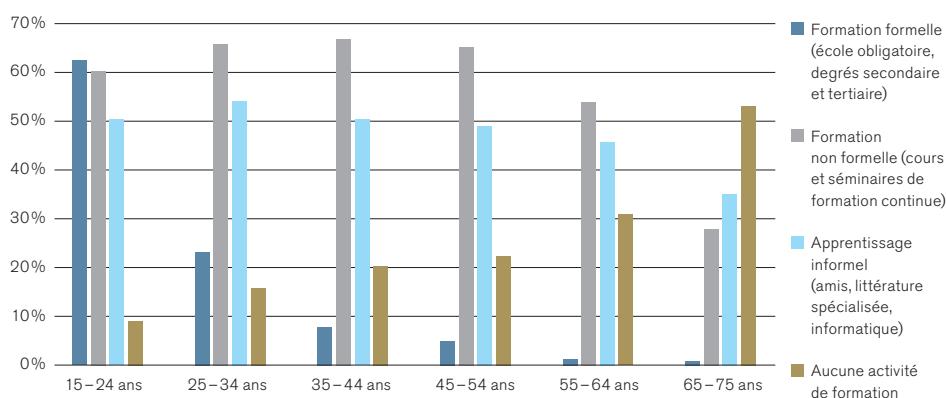
mises à la pression conjoncturelle, souhaitent poursuivre une politique orientée sur le court terme qui refuse la promotion et le maintien des salariés plus âgés, elles seront bientôt confrontées à un autre défi. En 2025, 34% des actifs en Suisse auront plus de 50 ans. Une nouvelle immigration au niveau actuel ne peut inverser cette évolution. Les processus de réforme dans la prévoyance vieillesse s'orientent ainsi vers un allongement du temps de travail ; on ne devrait donc pas perdre de vue les structures d'incitation pour l'emploi de salariés âgés.

Une politique du personnel basée sur l'âge

Du côté des employeurs, une approche différente s'impose afin de mieux exploiter le potentiel d'employés vieillissants. Une politique du personnel basée sur l'âge devrait comporter des conditions-cadres flexibles, de l'organisation du temps de travail au salaire, en passant par la fonction, ainsi qu'une utilisation ciblée de l'expérience et des connaissances spécifiques des employés seniors : outre la transmission du savoir aux plus jeunes, ces employés peuvent notamment appliquer les connaissances acquises grâce à leur expérience personnelle ; ils disposent en général d'un meilleur discernement et d'une compréhension globale de leur travail. A première vue, des méthodes non conventionnelles peuvent ainsi être encouragées : transférer les cadres supérieurs dans une société de conseil propre lorsqu'ils atteignent une certaine limite d'âge, par exemple, comme c'est le cas chez ABB, Alstom et Bombardier. Permettre aux employés de continuer à travailler est finalement dans l'intérêt des entreprises, et une culture de l'apprentissage tout au long de la vie tout comme la valorisation de l'expérience peuvent y contribuer. □

GRAPHIQUE DE LA FORMATION

Participation à différents types de formation par tranche d'âge, 2011

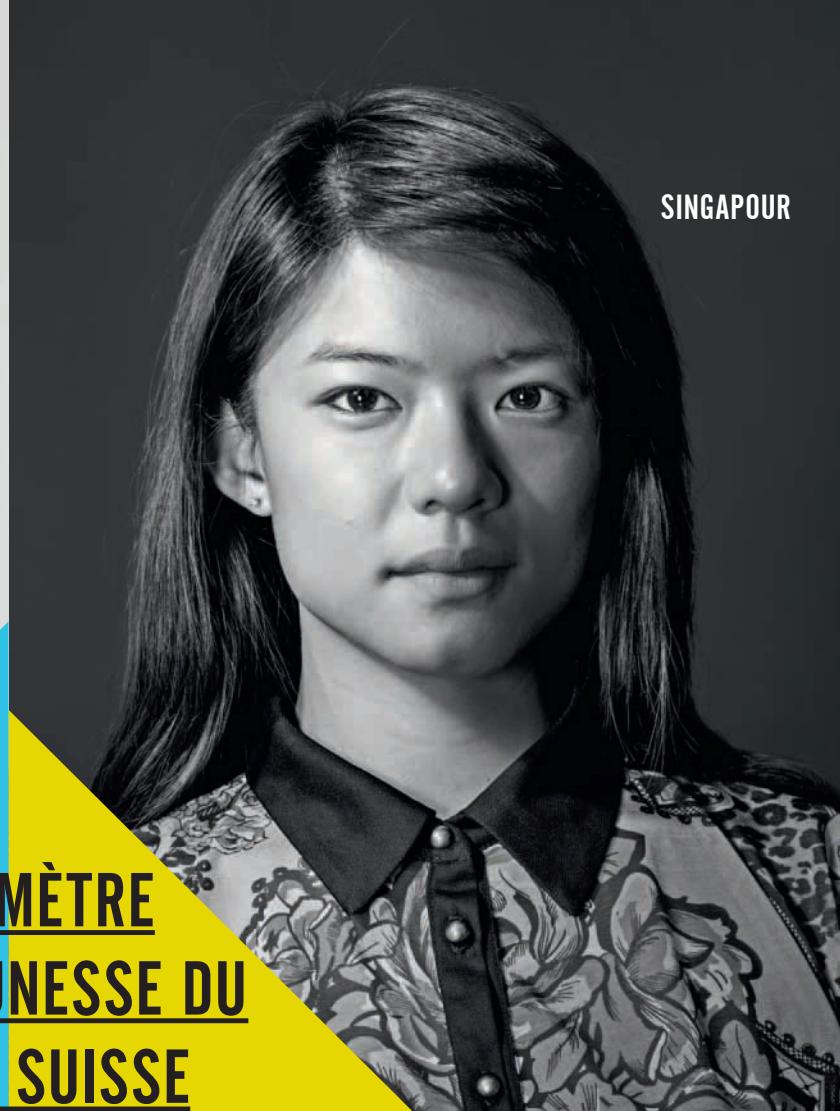


Source : Office fédéral de la statistique, microrecensement formation de base et formation continue

Sara Carnazzi Weber est responsable Macro-economic and Policy Research au Credit Suisse.



SINGAPOUR



ÉTATS-UNIS

BAROMÈTRE DE LA JEUNESSE DU CREDIT SUISSE



Ce qui compte dans la vie
des jeunes. Grande enquête aux
Etats-Unis, au Brésil,
à Singapour et en Suisse.



SUISSE

BRÉSIL

AINSI PENSE LA JEUNESSE

Q

u'est-ce qui importe aux yeux des jeunes ? Que pensent-ils de l'école et comment placent-ils leur argent ? Quelles sont leurs sources de préoccupation et comment envisagent-ils leur avenir ?

Le quatrième Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse nous livre des réponses instructives et fournit un décryptage unique du ressenti de la jeune génération. Mené auprès des 16–25 ans par l'institut de recherches gfs.bern pour le compte du Credit Suisse, ce sondage international s'intéresse pour la première fois à quatre pays appartenant à quatre cultures différentes. Singapour vient ainsi rejoindre les Etats-Unis, le Brésil et la Suisse. L'intégration d'un pays asiatique en plein essor permet de mieux saisir ce qui unit et sépare la jeunesse par-delà les frontières en termes de valeurs, de mode de vie et d'état d'esprit.

Un élément frappe : dans chacun des pays étudiés, la jeunesse pâtit des conséquences de la crise économique persistante et de fait le chômage croissant des jeunes est un problème majeur. Pour la première fois, les jeunes gens des Etats-Unis, du Brésil et de la Suisse se montrent plus pessimistes quant à l'avenir que les trois années précédentes, et seule une minorité des jeunes Singapouriens restent positifs.

Si ces résultats laissent présager un revirement de tendance et d'éventuelles tensions sociales, la jeunesse aborde encore avec pragmatisme ces perspectives empreintes d'incertitude. La fierté nationale et la confiance dans le gouvernement demeurent élevées dans l'ensemble, à l'exception du Brésil, où une majorité est déjà descendue dans la rue pour exiger des réformes. Mais en tête de liste, on trouve d'abord le besoin de sécurité et la carrière professionnelle. La nouvelle génération juge l'école et la formation essentielles et ne se conçoit pas sans perfectionnement continu. Néanmoins, tout ne se résume pas aux performances puisque l'environnement social, la famille et les amis revêtent toujours une importance fondamentale.

Comme le montre l'enquête, la situation des jeunes Suisses relève de l'exception à bien des égards grâce au niveau de vie élevé et au système dual de formation : plus post-matérialistes que les jeunes aux Etats-Unis ou à Singapour, ils possèdent toujours des chances exceptionnellement grandes de voir leurs rêves se concrétiser.

La rédaction

NOUVEAU : SINGAPOUR

Le Baromètre de la jeunesse révèle pour la première fois les tendances, modes de vie et état d'esprit des jeunes en Asie.

01 : OBJECTIFS ET VALEURS

P. 33

Le ressenti des jeunes évolue : comment envisagent-ils leur avenir et avec quels objectifs ?

02 : ÉTUDES, EMPLOI, FINANCES

P. 36

Des étudiants assidus, qui se prédisent une carrière sérieuse et qui n'hésitent pas à mettre la main à la poche.

03 : POLITIQUE ET SOCIÉTÉ

P. 41

Fierté nationale et problèmes sociétaux : comment la situation est-elle perçue de l'intérieur ?

04 : MODE DE VIE ET LOISIRS

P. 45

Tendance ou pas ? Telle est LA question qui taraude les jeunes en matière de moyens de communication et de loisirs.

LE SONDEAGE

Pour le Baromètre de la jeunesse 2013 du Credit Suisse, près d'un millier de jeunes âgés de 16 à 25 ans ont été interrogés en Suisse, au Brésil, à Singapour et aux Etats-Unis. L'enquête a été réalisée principalement en ligne par l'institut de recherches gfs.bern en avril et en mai 2013. Le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse est établi chaque année depuis 2010.

La rédaction a étudié les résultats pour ce bulletin.

Données nationales (pages 32, 35, 40 et 44) : Banque mondiale. Valables pour 2012, hormis l'espérance de vie (2011).

L'ENQUÊTE COMPLÈTE

Nous avons compilé les résultats les plus significatifs et les plus intéressants. L'étude est disponible dans son intégralité sur le site web du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse :

www.credit-suisse.com/barometre/jeunesse



BRÉSIL

Habitants : 198,7 mio.
PIB (actuel en USD) : 2 253 mrd
Croissance du PIB : 0,87%
Espérance de vie : 73,4 ans

**Romulo Souza, 22 ans,
entrepreneur, São Paulo**

«J'aimerais réussir dans ce que je fais. Si Dieu le veut, mes affaires iront bien.»

01

OBJECTIFS

ET VALEURS

Les jeunes ne voient plus la vie de la même manière : inquiets vis-à-vis du fort taux de chômage les concernant, ils sont moins optimistes qu'au cours des trois dernières années. C'est aux Etats-Unis que la confiance a nettement chuté et est au plus bas. Seul un quart des jeunes envisagent l'avenir du pays avec optimisme, résultat en totale contradiction avec l'euphorie suscitée par la campagne électorale de Barack Obama en 2008. Mais l'enthousiasme n'est plus de mise non plus au Brésil, où l'optimisme est en recul pour la première fois. La situation est originale, en revanche, dans la cité-Etat de Singapour : les jeunes y voient les meilleures perspectives sociales, mais ce sont aussi eux qui sont les plus pessimistes concernant leur avenir personnel. Enfin, c'est en Suisse que l'espoir reste le plus stable, mais les Suisses sont plus optimistes sur leur propre avenir (65%) que sur celui de la société (29%).

Malgré la mondialisation, la question des valeurs révèle des différences culturelles. Si les jeunes Suisses sont les moins matérialistes et les moins religieux, les projets de vie tournés vers la carrière et le statut dominent aux Etats-Unis et surtout à Singapour. Le Brésil, quant à lui, semble développer un nouveau système de valeurs : les jeunes sont très matérialistes et hédonistes, tout en restant extrêmement religieux et solidaires.

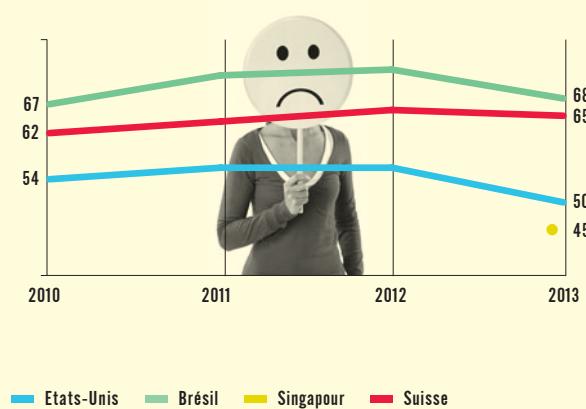
Les différentes valeurs se reflètent dans les objectifs de vie concrets. Dans le monde entier, les jeunes souhaitent disposer de leur propre logement, >

Fig. 01.1

OPTIMISME EN BERNE, SURTOU AUX ÉTATS-UNIS

« Comment voyez-vous votre avenir personnel ? Actuellement, envisagez-vous un avenir plutôt sombre, rassurant ou mitigé ? »

Réponse « plutôt confiant », en %

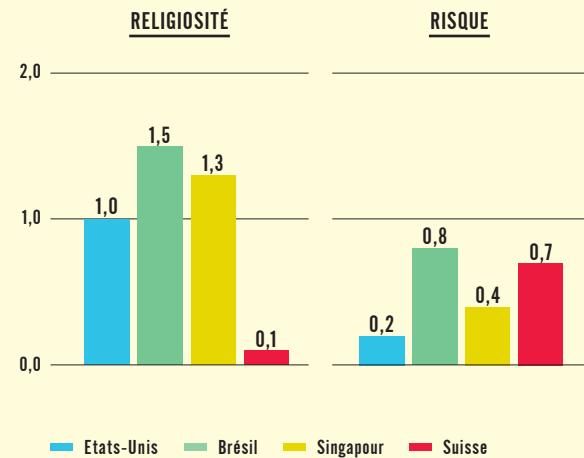


33%
des Américains
estiment que
l'avenir de la
société est plutôt
sombre.
En 2010, ils
n'étaient que 20%.

Fig. 01.2

LES SUISSES MOINS RELIGIEUX, LES AMÉRICAINS PLUS PRUDENTS

Rassemblement des résultats de plusieurs questions en indices, p. ex. la fréquence de fréquentation d'un lieu de culte, la personne estime-t-elle aimer le risque et rechercher le succès, etc.



réaliser leurs rêves et trouver un bon équilibre entre vie professionnelle et vie privée. Dans les quatre pays, une majorité de jeunes souhaitent également fonder une famille et avoir des enfants, mais ce désir est particulièrement marqué au Brésil et en Suisse (68%).

A Singapour et au Brésil, la mentalité dominante tournée vers l'ascension sociale se caractérise par la priorité donnée à la carrière et à la recherche du bien-être. Avoir beaucoup d'argent et gagner plus que ses parents sont deux objectifs majeurs. Par ailleurs, ce sont les jeunes Brésiliens qui soulignent le plus l'importance de la formation et du perfectionnement; plus que les autres encore, ils souhaitent une situation stable dans la société ou lutter pour la justice sociale.

Les jeunes Suisses, quant à eux, accordent plus d'importance à la découverte d'autres cultures, au développement durable et à l'absence de plan fixe. Pour eux, la formation académique, la carrière et le statut passent au second plan. Ils ne sont ainsi que 27% à souhaiter une meilleure situation que leurs parents.

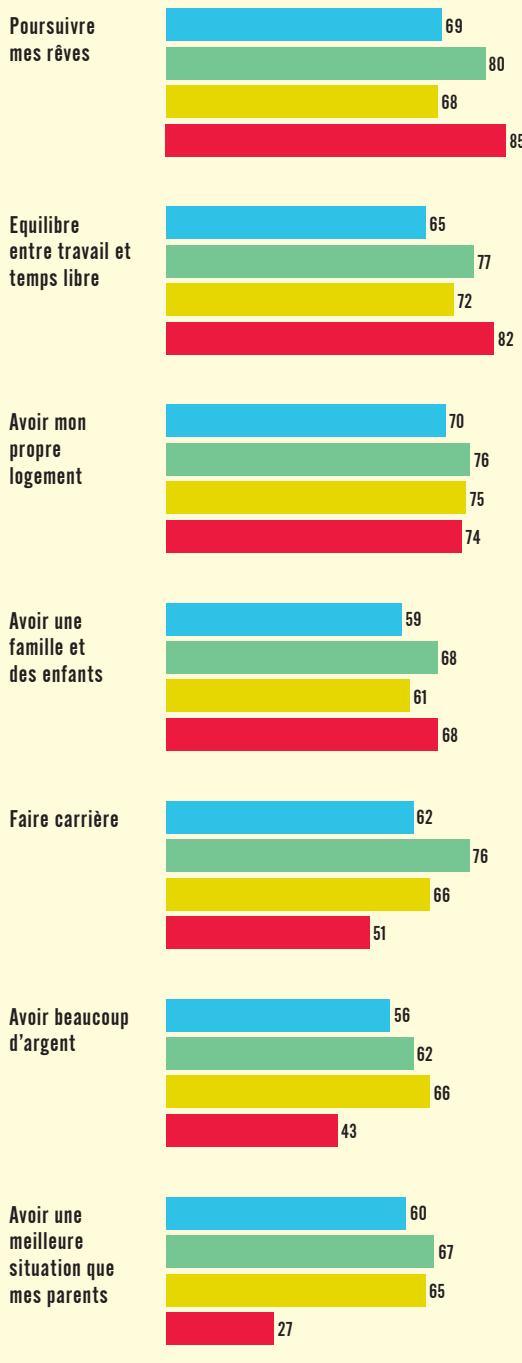
C'est aux Etats-Unis que les jeunes sont les plus proches des valeurs suisses, bien que la religion y joue un rôle beaucoup plus important. Un jeune sur trois va à l'église au moins une fois par semaine. Et, chose étonnante, plus leurs revenus sont élevés, plus ils sont assidus. Les différences en matière de tolérance au risque sont également surprenantes. C'est justement au pays du rêve américain que les jeunes sont les moins courageux et limitent le plus les risques.

Fig. 01.3

LE RÊVE DE L'ACCÈS À LA PROPRIÉTÉ

«Lorsque vous songez à vos buts : que désirez-vous à tout prix, que ne souhaitez-vous en aucun cas et quels sont les points que vous trancherez plus tard selon l'évolution des choses?»

en %



68%
des Brésiliens souhaitent
obtenir un diplôme
universitaire
(Suisse : 33%, USA : 53%,
Singapour : 51%).

Fig. 01.4

PROJETS DE VIE DES SUISSES

«Lorsque vous songez aux objectifs que vous visiez dans votre vie, dans quelle mesure les points suivants sont-ils importants pour vous?»

en %





SINGAPOUR

Habitants : 5,3 mio.
PIB (actuel en USD) : 275 mrd
Croissance du PIB : 1,32%
Espérance de vie : 81,9 ans



**Jamie Lim, 21 ans,
étudiante
en marketing,
Singapour**

«Je veux être celle qui accroîtra l'importance du marketing à Singapour. Il doit devenir éthique et authentique.»

02

ÉTUDES, EMPLOI, FINANCES

Pour la génération actuelle, il est clair que la formation est capitale et qu'il est nécessaire de se former tout au long de sa carrière. Si un travail ne convient pas, il faut en changer, et quand le plaisir est là, la réussite suit. Mais, aux Etats-Unis, au Brésil et à Singapour, cette conception se heurte aux réalités du marché du travail: une grande majorité des jeunes pensent en effet qu'on peut déjà s'estimer heureux d'avoir un emploi. La Suisse fait figure d'exception du fait de sa stabilité économique et de son système de formation dual. Comparé aux autres pays, le chômage des jeunes y est faible, et ils sont nombreux à être satisfaits de leur situation professionnelle.

L'exception suisse se reflète dans le scepticisme inhabituellement élevé vis-à-vis de la formation universitaire. Dans ce pays, moins d'un tiers des sondés considèrent les études comme la meilleure base d'une carrière, contre environ deux tiers à Singapour (71%) et au Brésil (80%). En Suisse, l'école est beaucoup plus critiquée parce que l'on acquiert une expérience professionnelle plus tôt. Seulement 43% des jeunes y estiment qu'avec de mauvais résultats scolaires on

a de mauvaises opportunités d'emploi et 37% pensent que l'école prépare bien au monde du travail, alors qu'au Brésil, aux Etats-Unis et à Singapour, ils sont une majorité à être de cet avis.

Concernant la formation, des différences notables selon le sexe existent. En Suisse et à Singapour, les femmes choisissent un cursus scolaire et universitaire, les hommes, eux, optent pour la voie professionnelle (apprentissage, maturité professionnelle). Au Brésil, il y a peu de différences alors qu'aux Etats-Unis, c'est exactement l'inverse. Quant aux jeunes femmes suisses, elles accordent plus d'importance à l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée (83%) et moins à leur carrière (44%) et à l'argent (40%) que les femmes des autres pays. Lorsqu'il est question de montrer son engagement, en Suisse, au Brésil et à Singapour, les jeunes femmes sont plus disposées que les hommes à assumer des responsabilités vis-à-vis de la société et de l'environnement. Constat préoccupant: dans tous les pays, la majorité d'entre elles sont persuadées que les femmes sont désavantagées dans le monde du travail.

Concernant l'usage de l'argent, la propension à épargner reste élevée et a légèrement augmenté par rapport aux années précédentes. Les jeunes Suisses sont toutefois loin d'être les champions de l'épargne: ils économisent la moitié seulement de leur argent. Aux Etats-Unis et au Brésil, l'épargne des jeunes atteint les deux tiers, et même les trois quarts à Singapour.

Pourquoi les 16–25 ans épargnent-ils? Principalement pour leur logement et leur famille, tandis que ce sont surtout les jeunes Suisses qui épargnent en prévision de périodes difficiles. Les actions et les fonds sont très appréciés à Singapour, contrairement à la Suisse. La jeunesse suisse est la plus enclue à consommer, les vacances constituant le premier poste de dépenses, tout comme à Singapour et au Brésil. Les jeunes Américains, eux, investissent de préférence dans une voiture.

Par rapport à 2012, les achats à crédit ont légèrement diminué. C'est au Brésil et aux Etats-Unis, avec un ralentissement, que les engagements financiers des jeunes sont les plus élevés. L'endettement est beaucoup plus faible à Singapour et, surtout, en Suisse.

Fig. 02.1

LES JEUNES SOUHAITENT : ÉPARGNER, ÉPARGNER ET ÉPARGNER

«Supposons que vous receviez 10 000 unités de votre monnaie en cadeau. Comment répartiriez-vous cet argent?»

ACHAT DE CADEAUX



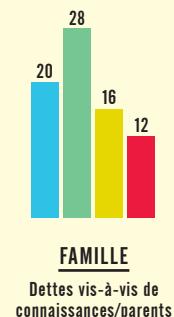
ÉPARGNE POUR UN LOGEMENT

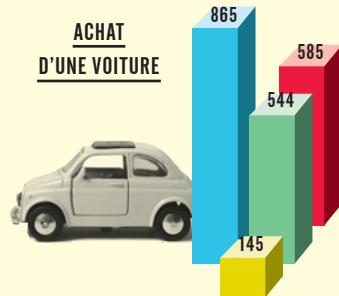
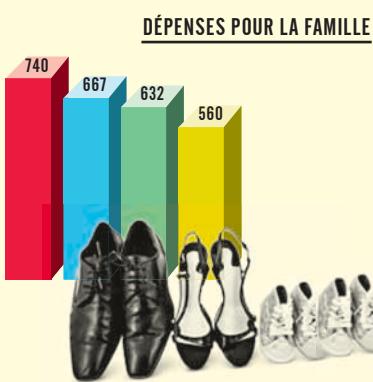
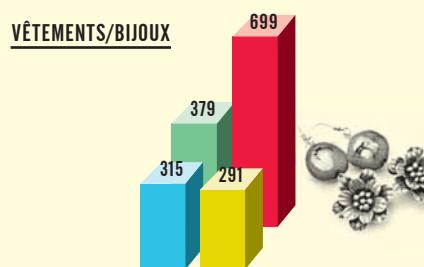


Fig. 02.2

DETTES ÉLEVÉES EN MATIÈRE DE TÉLÉPHONIE – SAUF EN SUISSE

«Assumez-vous personnellement les engagements financiers suivants?»



COMPTE D'ÉPARGNE

Etats-Unis : USD Brésil : BRL
Singapour : SGD Suisse : CHF

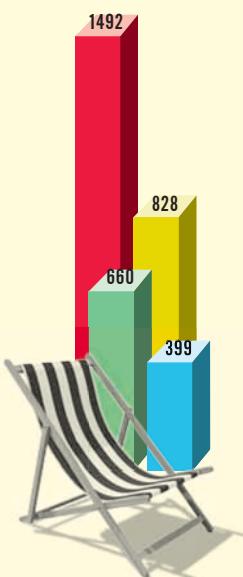
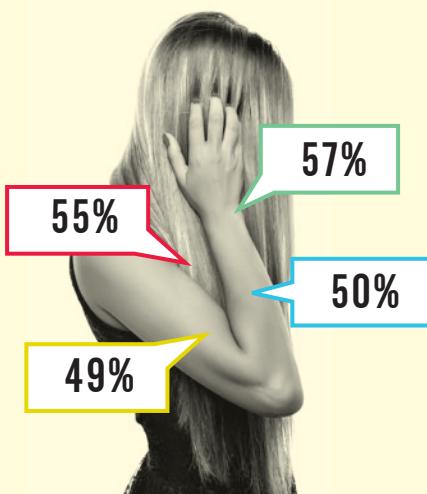
VACANCES

Fig. 02.3

LES FEMMES TOUJOURS VICTIMES DE DISCRIMINATION

« Etes-vous d'accord avec l'affirmation suivante : les femmes sont désavantagées dans le monde du travail ? »

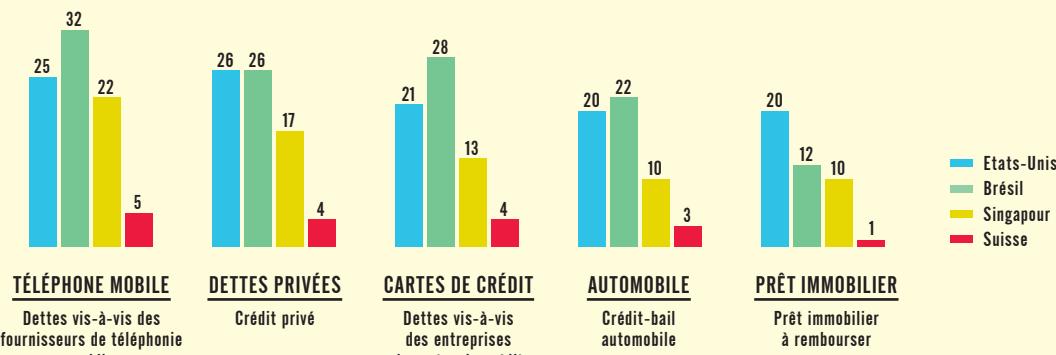
Etats-Unis
Brésil
Singapour
Suisse



70%

des Singapouriens aimeraient être employés dans une entreprise proche de l'Etat.

Aux Etats-Unis, cette proportion n'est que de 41% (Brésil : 73%, Suisse : 52%).



Dettes vis-à-vis des fournisseurs de téléphonie mobile

Crédit privé

Dettes vis-à-vis des entreprises de cartes de crédit

Crédit-bail automobile

Prêt immobilier à rembourser

Etats-Unis
Brésil
Singapour
Suisse

Suisse

« LA JEUNESSE EN PRISE AVEC LA CONCURRENCE MONDIALE »

Le politologue Markus Freitag nous parle des valeurs des jeunes Suisses et de la vision en demi-teinte de cette génération.

Interview: Michael Krobath

Monsieur Freitag, pour la première fois, des jeunes de quatre continents ont été interrogés pour le Baromètre de la jeunesse. Existe-t-il une culture jeune mondiale ? Oui, surtout dans l'utilisation des nouveaux médias de communication, avec lesquels les jeunes sont familiarisés quasiment dès la naissance. De plus, l'idéologie des jeunes d'aujourd'hui est faite d'un mélange de valeurs matérialistes et post-matérialistes. Ils savent qu'un certain bien-être est nécessaire pour s'épanouir, développer ses aspirations et avoir une vision.

Dans les quatre pays, les jeunes sont moins optimistes qu'au cours des trois années précédentes. Pourquoi ?

Ils voient dans la mondialisation et la crise de la dette des signes qui menacent leur statut. Ils sont aussi conscients de la concurrence d'un nombre croissant d'immigrants qualifiés. Enfin, ils ont peur qu'une crise économique durable et structurelle

ne vienne saper le fondement matériel de leur mode de vie relativement insouciant.

Comment vont les jeunes Suisses en 2013 ? Par rapport aux Brésiliens, aux Américains et aux Singapouriens, ils aspirent plus à l'épanouissement personnel qu'à la reconnaissance publique. Ils s'opposent aux restrictions de la liberté individuelle et accordent une place plus grande aux valeurs de solidarité, ainsi qu'à la famille et aux amis. Ils savent apprécier les avantages d'une situation sociale, politique et économique satisfaisante, sans perdre de vue les dangers qui pourraient menacer leur statut.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement frappé dans les résultats ? La place qu'occupe la fierté nationale (80% des jeunes sont fiers de leur pays) et la grande satisfaction vis-à-vis du système politique, allant de pair avec une dénégation de la nécessité d'une réforme. Il est intéressant de noter que les jeunes Suisses tiennent à leurs traditions et à leur culture tout en étant attirés par l'étranger, suivant l'adage « think globally, act locally ». La gravité de plus en plus ressentie des problèmes de criminalité, de sécurité personnelle, de violence des jeunes et dans les stades est alarmante.

Ce sont surtout les questions d'immigration qui préoccupent les jeunes Suisses, une tendance qui s'est accentuée par rapport aux trois années précédentes.

Tout d'abord, l'expérience des jeunes Suisses auprès de la population étrangère reste largement positive dans la sphère privée. Quasiment tous rejettent

la xénophobie et le racisme. Pour eux, l'immigration ne devient un problème que si elle menace l'identité culturelle du pays, et surtout si le statut économique des individus est menacé par un contexte économique difficile. Que ce soit directement (par la concurrence sur le marché du logement et du travail) ou indirectement (par le financement et la gestion des coûts croissants de l'immigration). Il ressort aussi de l'enquête que le scepticisme des jeunes vis-à-vis de l'immigration est important à Singapour. En 2012, les autorités ont réagi à l'insatisfaction croissante de la population face à l'afflux d'étrangers et au durcissement de la concurrence en mettant en place une politique d'immigration plus restrictive.

L'engagement politique est passé de mode pour les jeunes Suisses. Mais l'enquête montre qu'ils sont majoritairement opposés à l'interdiction de la vente d'alcool pendant la nuit. Deux jeunes sur trois sont même convaincus de trouver un moyen de contourner l'interdiction.

Le travail politique traditionnel est trop exigeant pour eux, et ils n'en tirent pas grand-chose. Mais ils se réveillent dès qu'il s'agit de restreindre les espaces de liberté permettant leur épanouissement personnel. La manifestation « Tanz dich frei » à Berne l'a bien montré, et cela se reflète aussi dans leur ferme opposition à l'interdiction de la vente d'alcool.

Pourquoi la religion joue-t-elle un rôle totalement secondaire en Suisse par rapport aux Etats-Unis, au Brésil et à Singapour ? Ces pays ont toujours accordé une plus grande importance à la religion. Les jeunes Suisses cherchent aussi plus d'aide et de réponses auprès de réseaux concrets comme les amis et la famille que

dans la spiritualité. Ils accordent plus d'importance à la vie ici-bas.

La plus grande peur de cette génération, c'est le chômage des jeunes.

Comment en venir à bout ?

La lutte contre le chômage des jeunes sera le grand chantier de la prochaine décennie, car il en va simplement de l'avenir de la cohésion sociale et de l'estime de toute une génération de jeunes adultes. Ce sera un combat difficile, même si la Suisse ne s'en sort pas si mal par rapport aux autres pays. Si, pour certains, la surprotection contre le licenciement et la garantie démesurée de l'emploi des salariés plus anciens sont

formation en Suisse. Par ailleurs, le système dual semble apporter une certaine sécurité à la formation. Même les jeunes moins formés peuvent trouver un travail dont la rémunération est appropriée. Aux yeux des jeunes Suisses, les problématiques requérant une action sont relativement peu nombreuses. Ce peut être le reflet d'un système politico-économique performant, ou alors l'expression d'une indifférence croissante face aux politiques publiques. Dans le dernier cas, il me semble à propos de rappeler aux jeunes les mots de l'ancien président des Etats-Unis John F. Kennedy : « Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous. Demandez ce que vous pouvez faire pour votre pays. »

« Les Suisses s'opposent aux restrictions de la liberté individuelle et de l'épanouissement personnel. »

la source de tous les maux, compliquant l'entrée des jeunes sur le marché du travail, d'autres reprochent à la jeunesse son manque de flexibilité et de motivation. Celle-ci viserait uniquement le métier de ses rêves, si possible sans phase de formation plus ou moins longue, ni envie de faire des concessions.

Vous attendez-vous à une radicalisation des jeunes ?

On ne peut pas l'exclure. Ce n'est pas pour rien que l'Organisation internationale du travail (OIT) a récemment souligné la possibilité d'une recrudescence des mouvements sociaux en Europe, notamment du fait de l'important chômage des jeunes.

Pourtant, les jeunes Suisses ont toujours l'impression que l'effort est récompensé et qu'il est possible de réaliser ses rêves.

Pourquoi la situation est-elle meilleure ici ? La structure du marché du travail est probablement mieux adaptée à l'offre de

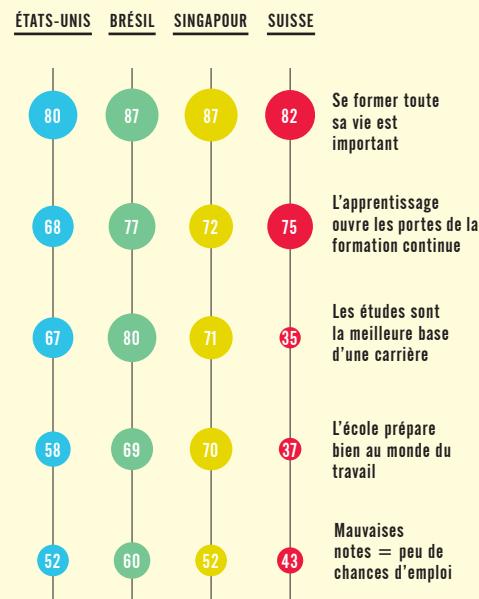


MARKUS FREITAG est directeur de l'Institut de sciences politiques de l'Université de Berne, où il enseigne la sociologie politique. Il a rédigé de nombreux articles sur la vie politique et sociale en Suisse, notamment en la comparant à d'autres pays. Au cours des prochaines années, il travaillera sur la transmission familiale en termes de conditions favorisant le chômage des jeunes dans le cadre d'un projet pan-européen.

L'EXCEPTION SUISSE : UNI NON OBLIGATOIRE

« Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec les phrases suivantes sur l'emploi et la formation ? »

En %





ÉTATS-UNIS

Habitants : 313,9 mio.
PIB (actuel en USD) : 15 685 mrd
Croissance PIB : 2,21%
Espérance de vie : 78,6 ans

**Thomas Maxwell Nolen, 25 ans,
comédien, New York City**

« Mes objectifs ? Ils se sont concrétisés jusqu'ici. Je croise les doigts pour la suite. »



03

POLITIQUE ET SOCIÉTÉ

En dépit d'une attitude traditionnellement critique vis-à-vis de l'Etat, les jeunes sont en majorité fiers de leur pays, sauf au Brésil (39%). Ce comportement est particulièrement manifeste en Suisse (83%). Leur position à propos des échecs du gouvernement et du besoin de réformes va dans le même sens : si seul un tiers des jeunes Helvètes plaident en faveur de changements politiques, 80% des Brésiliens en réclament, comme en témoigne la récente vague de protestations qui a secoué le pays.

Malgré une perception des problèmes conditionnée par le discours politique national, ces quatre jeunesse partagent sensiblement les mêmes craintes : le chômage – plus précisément celui des jeunes –, principal souci des Américains (54%) et des Singapouriens (42%), figure respectivement aux deuxième et troisième rangs des problèmes majeurs pour les Brésiliens (42%) et les Suisses (32%).

On constate avec surprise qu'en dehors des Etats-Unis la prévoyance vieillesse revêt un caractère fondamental : la rente est un sujet sensible pour de nombreux adolescents suisses (37%). Mais ces derniers redoutent surtout l'évolution démographique et le problème du vieillissement de la société (71%). 34% tablent même sur une dégradation future du rapport entre la jeune génération et celle des seniors.

Parmi les inquiétudes propres à chaque pays, on retrouve aux Etats-Unis le prix du pétrole (44%) et le terrorisme

(33%), et plus que jamais au Brésil la corruption (63%) ainsi que la violence urbaine (29%). Singapour est dominée par des problèmes d'ordre économique, un résultat plutôt étonnant compte tenu de la remarquable croissance de cet Etat asiatique. Outre le chômage et la prévoyance vieillesse (26%), cette jeunesse est également tourmentée par l'inflation (41%) et l'évolution des salaires (38%).

Les jeunes Suisses se focalisent en revanche moins sur les indicateurs économiques que l'année précédente : la crise économique n'en tracasse plus que 11% (-8 points de pourcentage) et l'inflation pas plus de 2% (-5 points de pourcentage). On note toutefois une hausse prononcée des craintes relatives à la sécurité personnelle et à la violence juvénile (26%). Le thème des étrangers a également gagné en importance depuis 2012 : la moitié des jeunes Helvètes (+6 points de pourcentage) s'intéresse aux questions d'intégration, l'immigration restant le principal problème, même si 72% jugent la main-d'œuvre étrangère utile au pays. En Suisse (62%) comme aux Etats-Unis (58%) et au Brésil (52%), la plupart estiment que le problème de l'immigration s'est aggravé ces dernières années. Une proportion saisissante – 81% – des jeunes Singapouriens partage cet avis (cf. p. 47).

L'environnement ne touche, quant à lui, que très peu la jeunesse : au Brésil comme à Singapour ou aux Etats-Unis, une infime minorité (respectivement 7%, 9% et 10%) se préoccupe de l'éco-

logie et du réchauffement climatique. Seule la nouvelle génération suisse y voit un problème majeur (27%). L'énergie aussi est devenue, en 2011, une source de craintes (22%), après la catastrophe de Fukushima et la volonté politique assumée de renoncer à l'énergie nucléaire.

Fig. 03.1

FIERTÉ NATIONALE

«Etes-vous plutôt fier/très fier de votre pays?»

En %

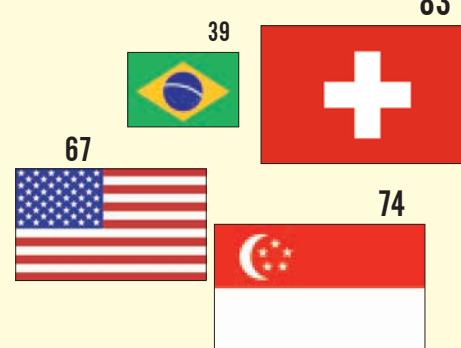


Fig. 03.2

LA QUESTION DES ÉTRANGERS

Etes-vous d'accord avec l'affirmation suivante : les problèmes liés aux étrangers ont augmenté ces 2-3 dernières années.

En %

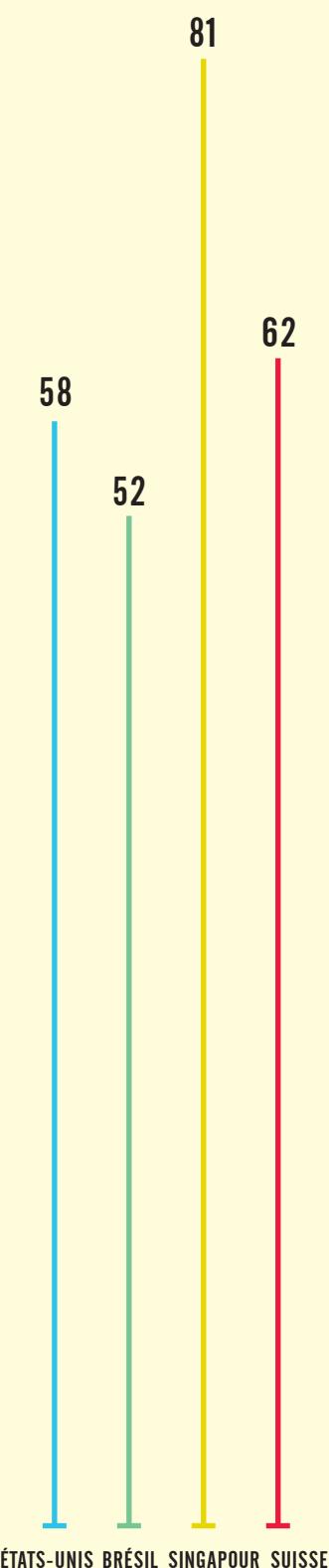


Fig. 03.3

LES PROBLÈMES MAJEURS

Voici une liste de sujets longuement débattus ces derniers temps : veuillez la lire dans son intégralité, puis citer les cinq problèmes majeurs y figurant qui, selon vous, touchent votre pays.

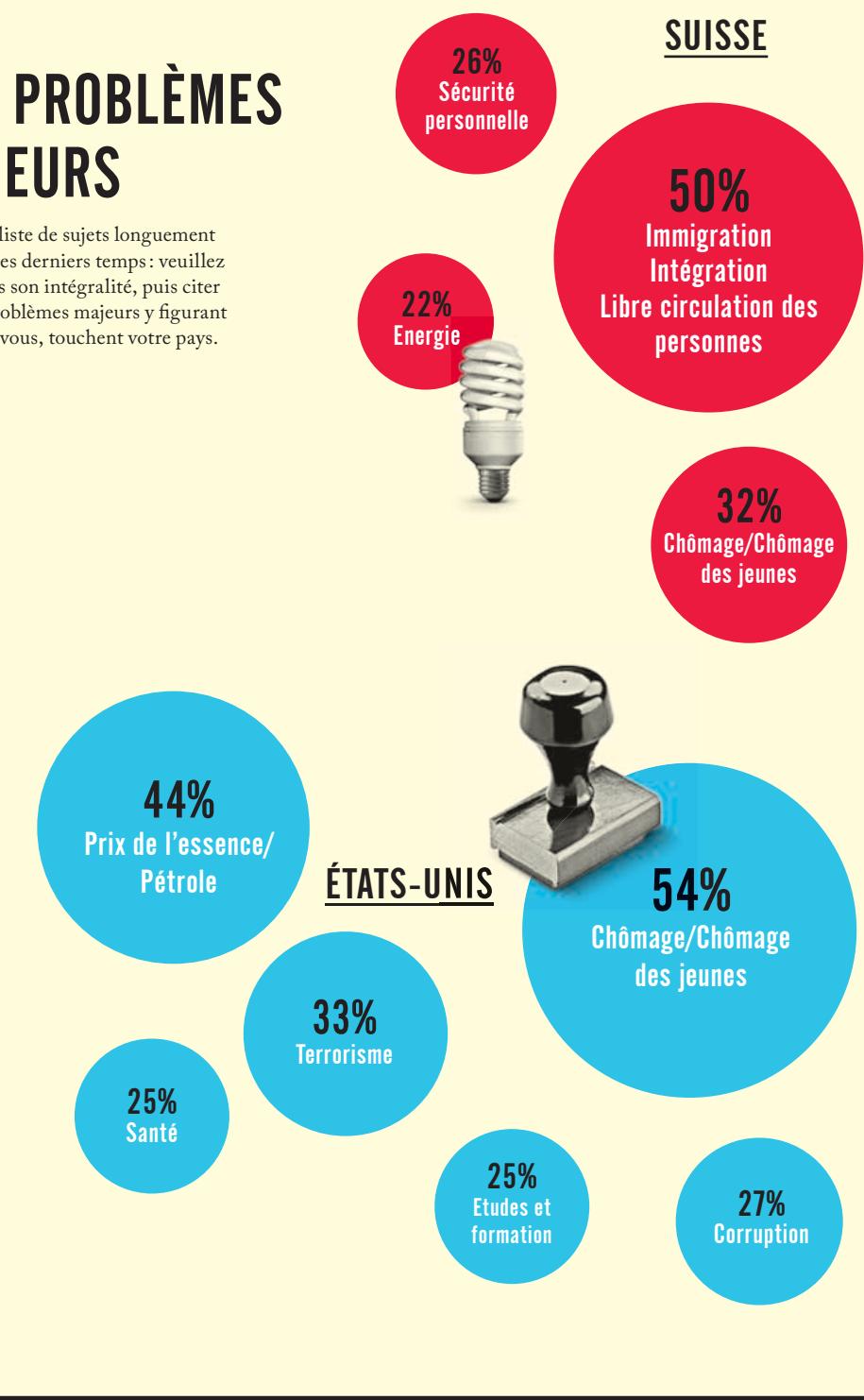
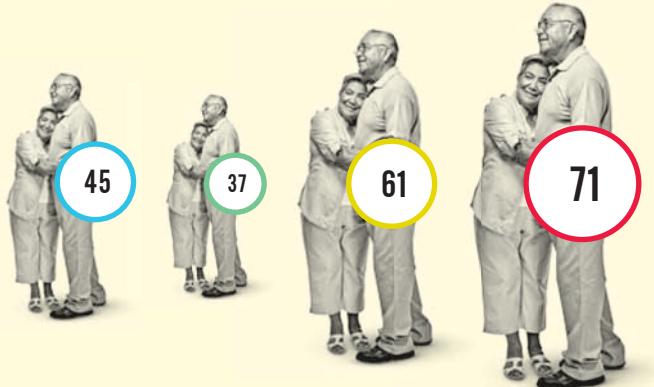


Fig. 03.5

DÉMOGRAPHIE : LE DÉFI

Votre pays comptera bientôt davantage de personnes âgées à la retraite et le nombre de jeunes ne cessera de diminuer. S'agit-il d'un problème (majeur) selon vous ?

En %



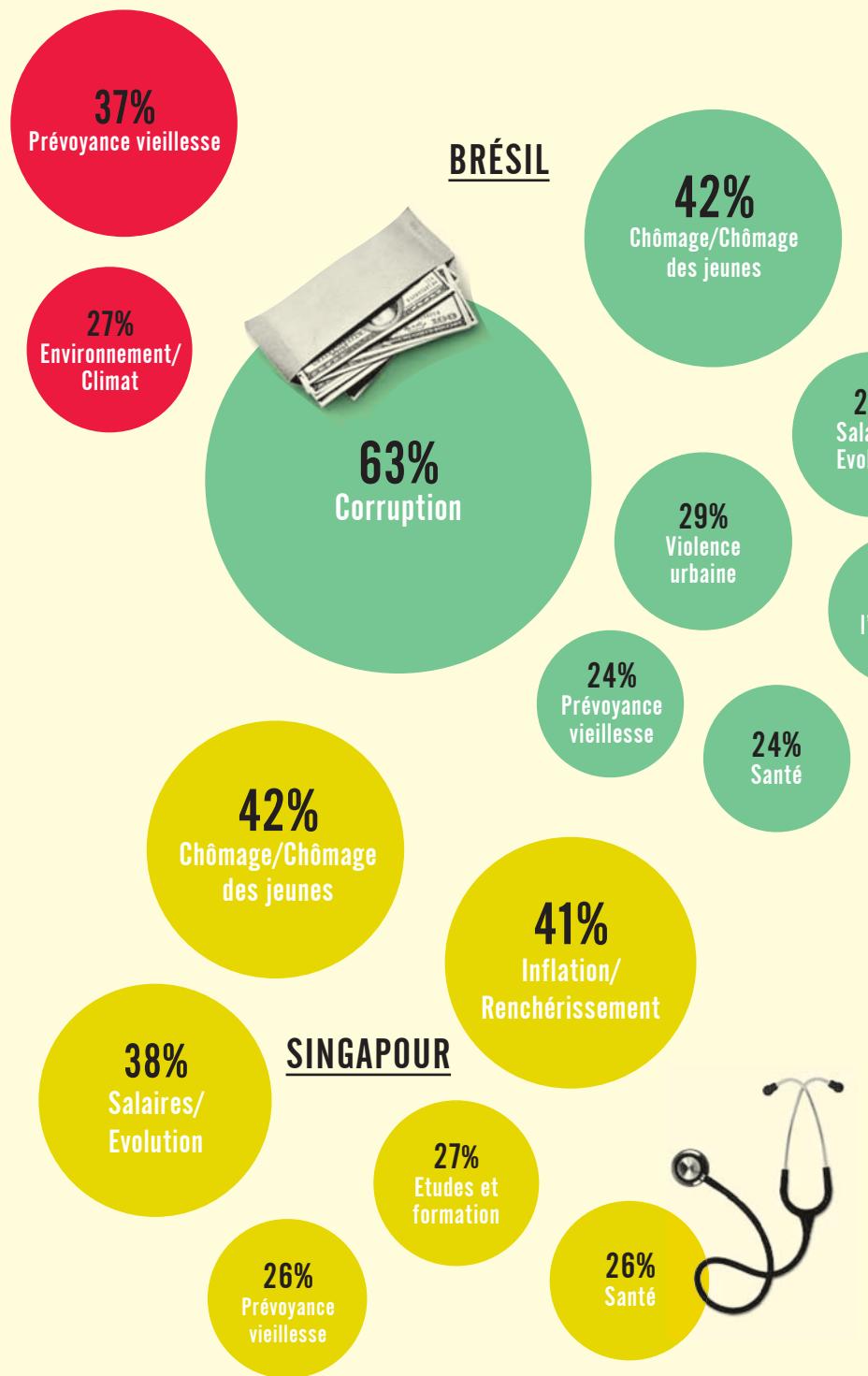


Fig. 03.6

BESOIN DE RÉFORMES POLITIQUES

Faut-il réformer en profondeur le système politique national?

En %

- Etats-Unis
- Brésil
- Singapour
- Suisse

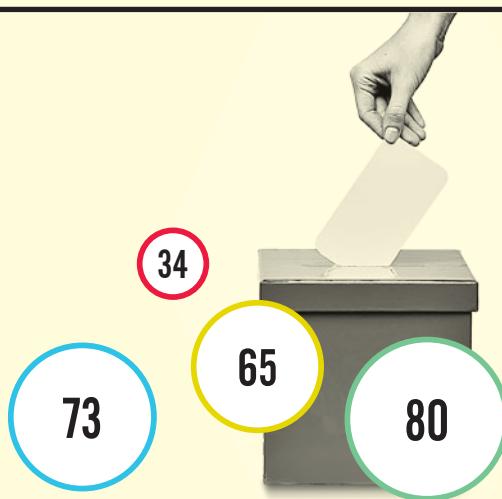
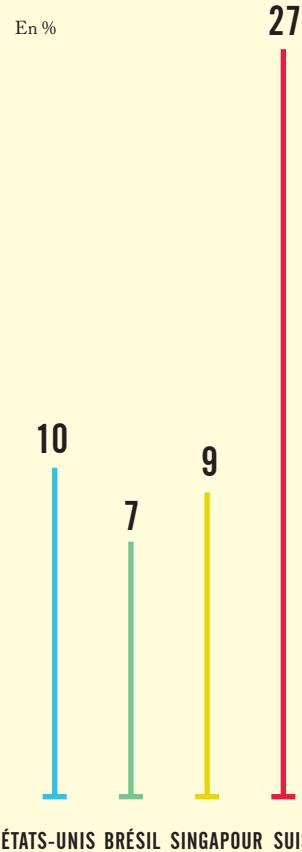


Fig. 03.4

ÉCOLOGIE/RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE : L'EXCEPTION SUISSE

Réchauffement climatique et environnement dans le top 5 des problèmes nationaux.



11%

des Suisses se disent fort préoccupés par la crise économique.

L'année précédente, ils étaient encore 19% (Etats-Unis : 19%, Singapour : 14%, Brésil : 8%).



SUISSE

Habitants : 7,9 mio.
PIB (USD actuel) : 632 mrd
Croissance du PIB : 0,97%
Espérance de vie : 82,7 ans

**Andrea Speck, 23 ans,
collaboratrice
technique, Oberarth**

«Mon objectif professionnel ?
Devenir responsable
de service. Mon rêve ?
Un voyage de cinq mois.»



04

MODE DE VIE

ET LOISIRS

Quoi de plus fédérateur pour la jeunesse que les nouveaux loisirs ? Quel que soit le pays, voir ses amis et partager des expériences se révèle primordial, en Suisse tout particulièrement (93%). Depuis la création du Baromètre de la jeunesse, le smartphone s'est imposé comme un produit indispensable du quotidien, faisant l'objet d'une utilisation dynamique. A noter également, l'entrée en force de WhatsApp en Suisse, qui vient faire de l'ombre aux SMS. Les médias sociaux font eux aussi partie des tendances incontournables, même si Facebook – bien que toujours aussi fréquenté – semble légèrement passé de mode.

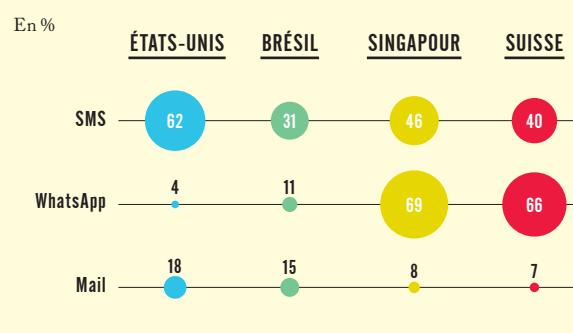
Les résultats concernant la perception du risque lié à l'usage frauduleux des données revêtent un intérêt significatif au regard de l'actuel débat sur la surveillance sur Internet. Avec 95% des sondés au fait de ce phénomène, les Suisses sont les plus méfiants, alors que seuls 54% des utilisateurs brésiliens ont conscience que leurs informations sur Facebook pourraient tomber en de mauvaises mains. Aux Etats-Unis, 46% des jeunes déclarent avoir déjà rencontré des problèmes, notamment de harcèlement, sur ce réseau social, un chiffre nettement moins élevé chez les adolescents suisses (15%).

Parmi les activités qui n'ont pas le vent en poupe, on distingue clairement la consommation de stupéfiants ou de dopants et le tabagisme. Si l'alcool est également désapprouvé à Singapour et au Brésil, il n'en va pas de même aux Etats-Unis ni en Suisse. La participation à des manifestations politiques n'apparaît pas comme branchée aux >

Fig. 04.1

LA FORTE PRÉSENCE DE WHATSAPP

« Quels outils utilisez-vous pour rester en contact avec vos amis ? »



28%

des jeunes Américains aiment partir en vacances à l'étranger, contre 84% des Suisses (Brésil : 48%, Singapour : 61%).

Fig. 04.2

LE BOOM DES SMARTPHONES

« Trouvez-vous les smartphones tendance et les utilisez-vous ? »

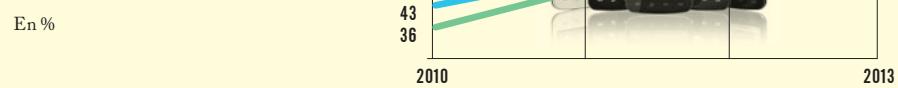
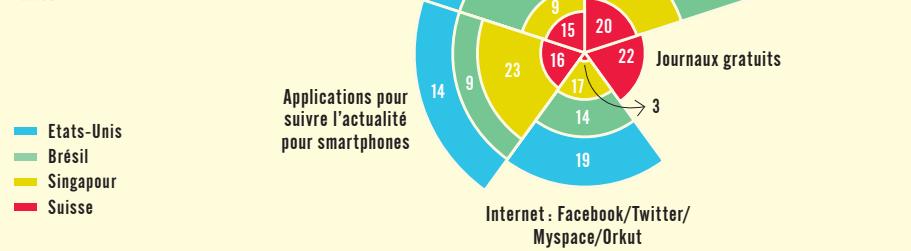


Fig. 04.3

LES JOURNAUX GRATUITS, UNE SPÉCIFICITÉ SUISSE

« Quelle est votre principale source d'informations ? »

En %



yeux des Singapouriens (39%) et des Suisses (51%), et le métier d'homme ou de femme au foyer ne tente que peu les jeunes Brésiliens et Suisses. A Singapour et au Brésil, ce sont les aventures sexuelles qui déplaisent, tandis qu'aux Etats-Unis, les jeunes classent deux plates-formes sociales, Hi5 et Myspace, dans le top 10 des tendances « out ».

L'usage des médias varie davantage selon les pays que la communication : si la consultation d'informations est partout très fréquente, les différences entre les principales sources d'informations sont manifestes. Les Etats-Unis et le Brésil encensent la télévision et les nouveaux médias, tandis que Singapour chérit d'ores et déjà les applications pour suivre l'actualité pour smartphones. Le plus souvent, les jeunes se tiennent au courant de l'actualité dans les journaux gratuits (22%) et sur les pages Web d'information (20%). Les applications pour suivre l'actualité pour smartphones sont en nette hausse : en 2010, seuls 5% les utilisaient principalement pour s'informer, alors qu'aujourd'hui ce chiffre s'élève à 16%. Les quotidiens payants sont encore la principale source d'information pour 7% des jeunes Suisses.

Cette génération se passionne pour les informations musicales, le lancement de marques ou de produits, l'informatique, les jeux et le sport. Seule la Suisse s'en tient encore aux sujets traditionnels comme la météo (64%) ou les actualités régionales (58%). Enfin, plébiscités par les Brésiliens (41%) et les Suisses (39%), les sujets économiques sont en revanche délaissés par les Américains (22%).

Fig. 04.4

GÉNÉRATION NUMÉRIQUE

« Nous avons dressé une liste de divers éléments du quotidien. Indiquez si vous les trouvez tendance dans la sphère privée et si vous les utilisez. » (top 3 de chaque pays)

En % (les deux graphiques)

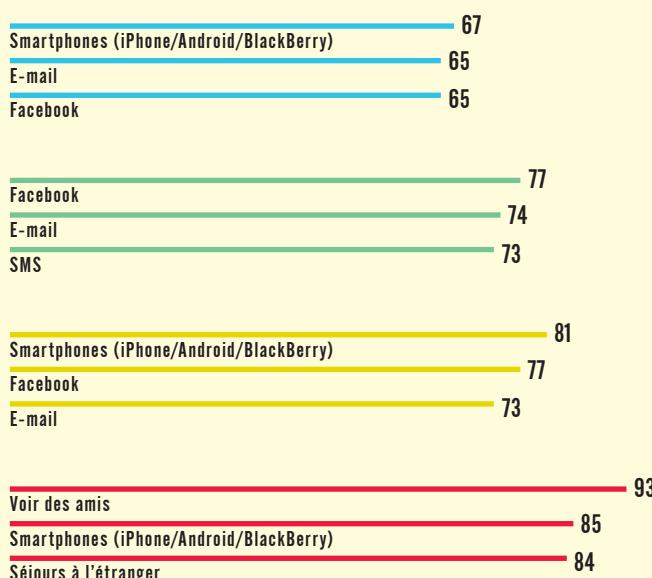
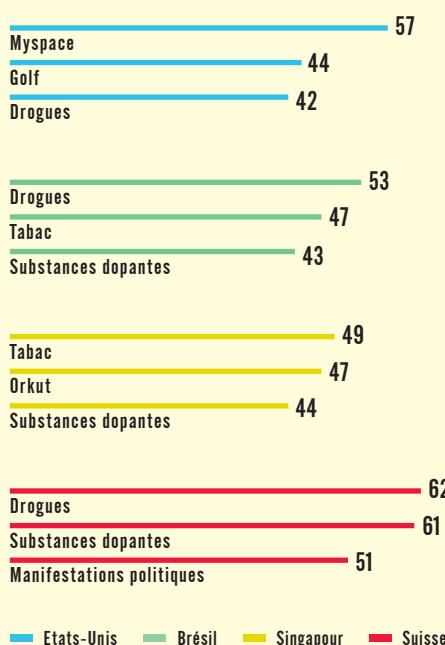


Fig. 04.5

LES DROGUES N'ONT PLUS LA COTE

« Nous avons dressé une liste de divers éléments du quotidien. Indiquez si vous les trouvez dépassés dans votre vie privée et si vous les boycottez. » (Top 3 de chaque pays)



Singapour

LA PEUR DE L'AVENIR D'UN ÉTAT ASIATIQUE EN PLEIN BOOM

La jeunesse de Singapour est pieuse et fière de sa nation, mais pessimiste quant à son avenir. Son but dans la vie : gagner beaucoup d'argent pour s'acheter une maison ou une voiture.

Par Ruth Bossart

Mei Jin brûle une liasse de billets. Avec ses collègues de bureau, elle a installé une poubelle en métal au milieu de la chaussée dans une petite rue de China Town où un feu flamboie. Mei Jin lance lentement les billets de banque factices dans les flammes. A côté de l'entrée de l'agence de communication où elle travaille, des bâtonnets d'encens et des victuailles sont déposés sur un petit autel. Il est midi à Singapour, durant le mois des esprits. A la pause, Mei Jin (23 ans) et ses collègues honorent les ancêtres défunt, leur préparent un repas et brûlent de l'argent, de l'encens, des vêtements et des voitures en papier mâché pour leur rendre leur passage ici-bas aussi agréable que possible. Dans les banquets en l'honneur des morts, ils laissent des sièges libres pour les esprits. Car durant le septième mois lunaire, comme le croient de nombreux Chinois, les portes du ciel et des enfers sont grandes ouvertes et les innombrables âmes des morts font leur retour sur Terre.

Mei Jin et ses collègues ne font pas exception en honorant ainsi les défunt au travers de rituels religieux. Le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse montre que les jeunes Singapouriens sont nettement plus croyants que les Suisses du

même âge. Un cinquième d'entre eux se rend au temple, à la mosquée ou à l'église au moins une fois par semaine. Seuls 6% n'y mettent jamais les pieds. Ce résultat n'étonne pas Irene Ng, chercheuse en sciences sociales à l'Université nationale de Singapour. En Asie du Sud-Est, la famille revêt une très grande importance, même parmi les jeunes. Et comme les rituels religieux se font souvent en famille,

«Aujourd'hui nous jouons en première division. Il faut accepter d'en payer le prix.»

Jayasutha Samuthiran

la religion et la tradition familiale sont étroitement liées.

La religion est une question d'identité pour de nombreux jeunes, explique le professeur de sociologie Ho Kong Chong : «A Singapour, les liens entre religion et ethnies sont étroits.» Les Malais sont majoritairement musulmans, tandis que les Indiens et les Chinois, soit près des trois quarts de la population, sont pour la plupart bouddhistes ou taoïstes.

Ce qui n'empêche pas les jeunes des diverses ethnies d'être heureux d'avoir un passeport singapourien. Dans le cadre de l'enquête, 74% d'entre eux ont déclaré

être très fiers ou plutôt fiers de leur jeune nation, qui a pris le chemin de l'indépendance il y a quarante-huit ans seulement. Pour la jeunesse de Singapour, accrocher le drapeau rouge et blanc le jour de la fête nationale à la fenêtre, dans les escaliers ou sur le rétroviseur de la voiture est tout naturel. Ils sont des centaines de milliers chaque année à suivre la parade militaire, accompagnée de danses et de chorales folkloriques, louant l'unité du pays. Ce qui rappelle le cérémonial des Etats totalitaires à un Occidental paraît normal à Jayasutha Samuthiran, une étudiante en sciences politiques d'origine indienne. «Nous sommes une jeune nation. Ces fêtes sont nécessaires pour renforcer la cohésion interne.»

«Là d'où tu viens définit ce que tu es»

De nombreux jeunes reconnaissent les perspectives économiques favorables de leur pays, ce qui contraste avec le résultat de l'étude sur les inquiétudes de beaucoup d'entre eux concernant leur avenir personnel. La peur du chômage, de l'inflation et du renchérissement, ainsi que de salaires trop faibles pour assumer les coûts élevés de la vie à Singapour sont les trois problèmes le plus souvent cités. Jayasutha Samuthiran le comprend bien. «Je ne veux pas seulement avoir assez à manger. Je veux plus», dit-elle. Durant son temps libre, elle travaille comme DJ et comme modèle, ce qui lui rapporte >



65% de hausse en vingt ans : la croissance démographique a engendré une pénurie de logements.

de quoi se payer des vêtements de marque. Car à Singapour, « là d'où tu viens, la façon dont tu t'habilles, l'endroit où tu habites et la marque de ta voiture définissent ce que tu es ». La voiture, frappée par des taxes et des péages routiers élevés, est un bien coûteux, mais c'est un attribut de prestige. Jayasutha Samuthiran et son compagnon, âgés de 22 et 23 ans, économisent dès aujourd'hui pour se payer une Jaguar. Ils aimeraient aussi acquérir leur propre logement. Malheureusement, les prix ont massivement augmenté en dix ans : il faut compter l'équivalent d'un demi-million de francs pour un appartement de deux pièces dans une tour de trente étages située en périphérie. Or elle préférerait une maison à un appartement. Samantha Kundus, une spécialiste en relations publiques de 25 ans, aimerait aussi s'acheter un appartement mais cela reste un rêve face aux prix élevés. Même louer est trop cher, alors elle vit toujours chez ses parents.

Un habitant sur trois est étranger

Les étrangers sont responsables des problèmes sur le marché immobilier, disent de nombreux jeunes. Diverses études économiques valident également cette

idée que l'immigration a augmenté la pression sur les prix de l'immobilier. La population de Singapour a crû de 65% au cours des vingt dernières années. Un tiers des 5,4 millions d'habitants a un passeport étranger. Cet Etat insulaire, qui est six fois plus petit que la Suisse en superficie, ne dispose que de peu de réserves d'espace libre.

Après son résultat misérable lors des dernières élections il y a deux ans, notamment en raison de sa politique d'immigration libérale, le parti au pouvoir a durci les conditions d'entrée pour la main-d'œuvre étrangère. Le gouvernement martèle désormais à la moindre occasion son slogan populiste « Les Singapouriens d'abord ». Concrètement, les Singapouriens sont prioritaires par rapport aux étrangers en matière d'éducation, d'accès aux logements et d'emploi. Ce n'est que justice, dit Jayasutha Samuthiran avec conviction. Elle se sent parfois étrangère dans son propre pays. Elle se fâche quand des autobus bondés passent sans freiner à l'arrêt de bus puisque de toute façon il n'y a plus de place pour laisser monter des passagers. « Les nombreux étrangers ne sont pas les moins responsables de cette situation. »

La pression migratoire est palpable aussi sur le marché du travail, notamment concernant les immigrés bien éduqués venant de Chine et d'Inde. Jayasutha Samuthiran raconte que de jeunes étrangers en cursus technique étudient sans relâche et, une fois embauchés, ils emportent même du travail chez eux le week-end. « Les Singapouriens ne peuvent pas suivre », car ils veulent aussi avoir une vie privée. Les jeunes Singapouriens semblent en effet avoir du mal à trouver un emploi adapté : le chômage des 15–24 ans a atteint 6,7% l'an dernier, alors que le taux de chômage moyen n'était que de 2,8%.

La peur de la surpopulation étrangère est largement partagée par les jeunes Singapouriens, les deux tiers considérant la présence des étrangers comme un problème pour la ville-Etat. Ce malaise croissant s'exprime sur les forums Internet, par des commentaires très critiques et parfois même racistes. Internet reste à ce jour l'un des rares exutoires à l'insatisfaction des jeunes.

Selon le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse, ils communiquent en permanence via les supports numériques : quatre jeunes Singapouriens sur cinq

trouvent les smartphones «in» et 69% d'entre eux utilisent WhatsApp, qui permet d'envoyer des SMS via Internet, donc gratuitement. WhatsApp est un outil de communication plébiscité par 66% des jeunes Suisse, mais utilisé par seulement 11% des jeunes au Brésil et 4% aux Etats-Unis. A 21 ans, alors qu'il vient de finir son service militaire, Badi Suruno veut étudier les sciences politiques en Europe. «Les parents demandent «whatsappen» depuis la chambre à coucher et rappellent à leur progéniture de se laver les dents et d'allumer le climatiseur.» Au petit-déjeuner, les jeunes suivent avec attention ce qui s'est passé sur Facebook ou Twitter durant leur sommeil.

Une grande foi en l'Etat

La critique ouverte et les protestations politiques ne sont pas souhaitées à Singapour. Une batterie de lois permet à l'Etat d'étouffer dans l'œuf toute insubordination. Les Singapouriens sont conditionnés depuis l'enfance à ne pas franchir les limites. Rares sont ceux qui le font, afin de ne pas mettre leur famille en difficulté ou dans l'embarras, dit Samantha Kudus, qui a fait une partie de ses études aux Etats-Unis. On se concentre sur son monde, sur sa carrière, sur sa famille. Jayasutha Samuthiran approuve et ajoute que les responsables du pays auraient, jusqu'à aujourd'hui, plutôt fait du bon travail. «Il y a quarante ans, nous étions un pays en développement, et aujourd'hui nous jouons en première division. Il faut accepter d'en payer le prix.»

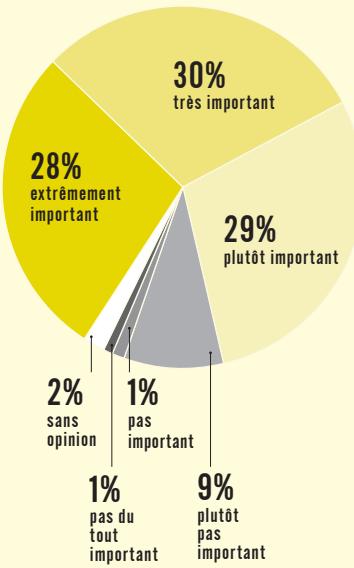
SINGAPOUR

Un tiers des 5,4 millions d'habitants de Singapour a moins de 24 ans. L'Etat consacre 3,3% du PIB à l'éducation. Environ 91% des jeunes sont diplômés de l'enseignement supérieur. L'âge moyen lors du premier mariage est de 28 ans pour les femmes et de 30 ans pour les hommes.



UNE JEUNESSE MATÉRIALISTE

«Lorsque vous songez aux buts que vous vous êtes fixés dans la vie, est-ce important pour vous d'avoir beaucoup d'argent?»



55%

des jeunes Singapouriens veulent absolument travailler au moins une fois à l'étranger
(Brésil : 55%,
Etats-Unis : 43%,
Suisse : 40%).

Brésil

« LA JEUNESSE SE SENT EXCLUE »

Pour le philosophe brésilien José Arthur Giannotti, la jeune génération de son pays a toutes les raisons de s'inquiéter de l'avenir.

Interview: Sandro Benini



« Il reste maintenant à voir comment le système politique va y répondre. »: Manifestations à Rio de Janeiro, juin 2013.

F

En juin dernier, le Brésil a été ébranlé par des contestations sociales au cours desquelles près d'un million de personnes à travers le pays sont descendues dans la rue. L'été venu, le mouvement s'est vite essoufflé. Cela vous surprend-il? Les mouvements protestataires ont toujours lieu par vagues, c'est tout à fait normal. Personne n'aurait pu prévoir que tant de personnes manifestent des mois durant. Ce qui importe, c'est que la manifestation ait eu lieu et qu'elle ait exprimé la profonde insatisfaction dans toutes les régions. Il reste maintenant à voir comment le système politique va y répondre.

Parmi les manifestants, beaucoup étaient des jeunes. Alors qu'au niveau mondial, le Brésil fait figure de modèle de réussite, vous exprimez votre insatisfaction.

Quels en sont les motifs ?

L'engouement international pour le Brésil s'est nettement estompé ces derniers temps. Le pays affiche de faibles taux de croissance et ses infrastructures sont en piteux état. Les transports en commun, le système de santé et les écoles doivent être modernisés au plus vite. Les jeunes se sentent exclus de la sphère politique; au quotidien, ils font le constat de l'insuffisance et de la corruption de la quasi-totalité des institutions publiques. Le plus déplorable pour les jeunes, c'est le dysfonctionnement du système éducatif.

Les universités ne forment pas suffisamment d'ingénieurs et de personnel technique, et les enseignants du secondaire eux-mêmes ne sont pas assez bien formés. Dans les tests scolaires organisés à l'échelle mondiale, le Brésil se retrouve toujours en fin de classement (voir aussi page 4).

Comment cela se traduit-il concrètement ?

La plupart du temps, une personne qui postule dans une entreprise internationale avec un diplôme brésilien n'obtiendra pas de poste à responsabilité.

tés bien rémunéré. Elle pourra au mieux espérer passer d'un poste de troisième sous-secrétaire à celui de second sous-secrétaire.

Il ressort du Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse que la jeunesse brésilienne, par rapport aux jeunes d'autres pays, se caractérise par ses valeurs post-matérialistes et religieuses, mais aussi par son hédonisme. Etes-vous surpris par ce résultat ?

Non. Au cours du mandat de Luiz Inácio Lula da Silva de 2003 à 2011, le boom des matières premières, les programmes sociaux et la valorisation des rémunérations ont permis à près de 30 millions de personnes de sortir de la pauvreté et d'intégrer la classe moyenne, stimulant fortement la

« Dans les tests scolaires organisés à l'échelle mondiale, le Brésil se retrouve toujours en fin de classement. »

José Arthur Giannotti

consommation. Cette tendance a été renforcée par l'Etat avec l'assouplissement des conditions d'octroi de crédits. Avoir son propre logement, sa propre voiture, et faire carrière sont importants pour les jeunes Brésiliens, parce qu'il y a peu encore, ce projet de vie semblait pour beaucoup irréalisable. Mais celui qui a pu s'acheter une voiture au cours des dernières années aura souvent constaté qu'il peut à peine circuler en ville à cause des embouteillages. L'état médiocre des infrastructures fait clairement ressortir les inconvénients du boom de la consommation, justifiant le maintien des valeurs dites post-matérialistes.

La jeunesse brésilienne est-elle aussi pieuse qu'elle l'affirme dans le Baromètre de la jeunesse du Credit Suisse ?

Difficile à dire, dans la mesure où, jusqu'à récemment, il était de bon ton au Brésil

de se définir comme croyant et en particulier catholique. Toutefois, les jeunes se tournent aujourd'hui massivement vers l'Eglise évangélique libre : un quart des jeunes de 16 à 25 ans appartiennent à cette confession religieuse.

Comment expliquez-vous cela ?

A São Paulo, de nombreuses voitures arborent le message « Dieu est fidèle », mais pour les évangélistes, Dieu est avant tout une question d'argent : rendez-vous régulièrement à la messe et vous serez récompensés matériellement. Pour l'Eglise évangélique libre, aspirer à la richesse, à la réussite et au pouvoir est parfaitement acceptable. Les jeunes Brésiliens y trouvent un compromis idéal entre leur besoin de religion et les valeurs matérialistes de la société de consommation moderne.

Cet été, la visite du pape François au Brésil a suscité un vif enthousiasme, y compris chez les jeunes. Le pape peut-il stopper, sinon freiner le mouvement en direction de l'Eglise évangélique libre ?

Sa modestie et l'intérêt qu'il porte aux plus démunis ont séduit les jeunes. Mais je doute que cela suffise à enrayer la désertion de l'Eglise catholique, d'autant que nombre d'évêques et de cardinaux au Brésil et dans d'autres pays d'Amérique latine s'opposent au nouveau cap fixé.

Sandro Benini est le correspondant du « Tages-Anzeiger » en Amérique latine.

BRÉSIL

Au Brésil, 82 millions de personnes ont moins de 24 ans, ce qui représente 41% de la population totale du pays de 200 millions de personnes. Le chômage des jeunes atteint près de 18%, contre 6% pour la population active totale. Le taux d'homicides au Brésil est extrêmement élevé, les homicides étant la première cause de mortalité chez les jeunes – la douzième seulement en Argentine.



39%

des jeunes Brésiliens pensent que l'image de leur propre pays à l'étranger est plutôt mauvaise ou très mauvaise. Ce pourcentage grimpe à 47% parmi les jeunes aux Etats-Unis (Singapour : 13%. Suisse : 10%).

 **José Arthur Giannotti**, 83 ans, est professeur émérite à l'Université de São Paulo ; il apparaît aujourd'hui comme l'un des observateurs du Brésil les plus réputés. Plusieurs de ses publications sont consacrées aux philosophes Karl Marx et Ludwig Wittgenstein. Il s'est cependant toujours tenu à distance des courants marxistes et néomarxistes.

« Si j'étais toi, je mettrais fin à mes jours »

A 14 ans, Ghyslain Raza a été l'une des premières victimes de cyberintimidation dans le monde : des camarades de classe ont partagé une vidéo sur Internet dans laquelle il imite maladroitement un personnage de la « Guerre des étoiles ». Des centaines de millions de personnes se sont moquées du « Star Wars Kid ». Aujourd'hui, dix ans plus tard, ce Canadien en parle pour la première fois. Il espère ainsi aider d'autres jeunes à tenir dans une telle situation.

Par Jonathan Trudel



Ceux qui le croisent dans les rues de Trois-Rivières, sa ville natale, ou de Montréal, où il étudie le droit, ont parfois la vague impression de l'avoir vu quelque part. Il se contente de leur sourire rapidement, même s'il sait qu'ils ont probablement raison. Après tout, il est, bien malgré lui, l'une des plus grandes vedettes de l'histoire du Web.

Ses amis et sa famille le connaissent sous le nom de Ghyslain Raza. Mais pour des centaines de millions d'internautes, ce jeune de 25 ans est le « Star Wars Kid ». Un sujet de moqueries. Tout cela à cause d'une vidéo prise lorsqu'il avait 14 ans et qui n'aurait jamais dû être rendue publique. Depuis dix ans, il reçoit des demandes d'interview des médias du monde entier. Mais

il a toujours préféré se taire. Il aimerait mieux en rester là, de crainte d'alimenter de nouveau le cirque médiatique, mais ébranlé par les récents cas de cyberintimidation, dont certains ont mené à des suicides, il s'est dit que son histoire pourrait peut-être aider de jeunes victimes à tenir le coup. C'est pour cela qu'il parle aujourd'hui. Son principal message : « L'intimidation, on y survit. »

Pourquoi avoir gardé le silence pendant dix ans ?

Il faut remonter à mai 2003, quelques semaines après la diffusion de la vidéo sur Internet. L'affaire commençait déjà à prendre de l'ampleur, mais c'est quand le « New York Times » a publié un article sur moi que les choses ont dérapé. Comme si les médias du monde entier s'étaient dit : c'est une nouvelle

de calibre international, il faut en parler. Des journalistes faisaient la queue devant la porte de chez moi, le téléphone n'arrêtait plus de sonner, au point qu'on l'a débranché. Je me disais que si j'acceptais des entrevues, j'allais alimenter la tempête médiatique. C'était une célébrité imposée, je ne l'avais pas demandée. Je n'avais pas à me prêter au jeu, à être la bête de foire qu'on présente comme un phénomène. J'ai donc décidé de ne plus répondre aux journalistes. Mais je me suis toujours dit qu'un jour je pourrais en parler. Je suis prêt. Le monde a changé en dix ans. Mais il y a peut-être des leçons à tirer de l'histoire qui m'est arrivée. Le phénomène de l'intimidation, de la cyberintimidation en particulier, a pris de l'ampleur. Il y a eu des cas extrêmement tragiques, bien pires que le mien à certains égards. Raconter mon expérience peut-il contri-

buer à la réflexion publique ? Et qu'est-ce qui a vraiment changé depuis mon histoire, qui a pris des dimensions inimaginables ?

Quel souvenir vous reste-t-il du tournage de la vidéo qui a fait le tour du monde ?
Je ne m'en souviens pas beaucoup, ce n'était pas quelque chose de voué à la postérité. C'était en novembre 2002, je participais à l'époque à la télé scolaire. Avec d'autres élèves, j'essayais de créer une parodie de « Star Wars » (la « Guerre des étoiles ») pour un gala à l'école. Un soir, alors que j'étais seul dans le studio, j'ai pratiqué la chorégraphie en prenant un ramasse-balle comme sabre laser. Beaucoup de garçons de 14 ans feraient la même chose si on leur mettait un bâton entre les mains. Sans doute plus gracieusement, mais je faisais juste le pitre... J'ai ensuite rangé la cassette sur une étagère du local. Je n'ai pas cherché à la cacher. Qui allait prendre le temps de regarder mes cassettes pour voir ce qu'il y avait dessus ? Dans quel intérêt ?

Quand avez-vous su que la vidéo avait été diffusée ?

Un jour de printemps 2003, en rentrant dans le studio, j'ai vu un extrait de la vidéo comme fond d'écran de l'ordinateur. Je me suis demandé ce que ça faisait là. Un ami m'a dit : « Il y a une vidéo de toi qui circule, t'es pas au courant ? » A partir de là, les choses se sont précipitées. J'ai commencé à me sentir mal, parce que je me rappelais que ce n'était pas une œuvre d'excellence en arts martiaux...

Quelles ont été les répercussions à l'école ?

La situation a rapidement dégénéré. Dans la salle commune, des élèves montaient sur les tables pour m'inverter. Certains essayaient d'imiter la vidéo en l'exagérant. Les insultes visuaient mon apparence physique, mon surpoids. On me traitait de « Star Wars Kid », et ce n'était pas un compliment. Je ne pouvais pas rester deux minutes avec mes amis sans être victime d'intimidation. Très rapidement, c'est devenu impossible d'aller en cours.

Etiez-vous au courant de ce qui s'écrivait sur vous au même moment sur Internet ?

Au début, oui. Je ne cherchais pas à lire tout ce qui s'écrivait, mais j'avais une

certaine curiosité, je voulais voir ce qui se passait. Et ce qui me parvenait était méchant, violent. On m'encourageait souvent au suicide. Je me souviens de phrases comme : « T'es une honte pour l'humanité », « Si j'étais toi, je mettrais fin à mes jours. » Ce genre de commentaires est intolérable. C'est criminel d'encourager quelqu'un à se suicider. Mais sur Internet, il n'y avait pas de limites, pas de contrôle. J'ai rapidement compris que je ne gagnais rien à lire tout ça, c'était du poison.

Quand avez-vous alerté vos parents ?
Dans les premiers jours, je n'ai rien dit. J'avais honte. Pas un fils au monde ne veut revenir à la maison en disant : « Papa, maman, savez-vous ce qui est en train de m'arriver ? La planète entière rit de moi. » A un moment donné, je n'ai plus eu le choix, je leur ai tout raconté. Mon père a contacté l'école, mais ni les professeurs ni la direction ne mesuraient l'ampleur de ce qui se passait, et ils ne

aux cours. Le cabinet d'avocats nous a aidés à trouver un endroit où passer mes examens de fin d'année et éviter ainsi de rater ma troisième secondaire. Je les ai passés dans une école rattachée au département psychiatrique d'un hôpital, parce que c'était la seule école tranquille qu'on avait pu trouver. D'où les rumeurs sur mon internement dans un asile. On s'est ensuite demandé quels étaient nos recours. Pouvait-on poursuivre les médias pour leur demander de ne plus utiliser la vidéo ? Poursuivre l'école parce qu'elle avait manqué à ses devoirs de protection envers moi ? On a fini par se dire qu'en visant les quelques jeunes qui avaient vraiment lancé le mouvement en diffusant la vidéo, on enverrait un message fort.

Beaucoup d'internautes ont mal réagi à cette poursuite, qui s'est terminée en 2006 par un dédommagement en votre faveur de la part de la famille de vos anciens camarades de classe dans le cadre d'un règlement amiable.



IL ÉTAIT
« STAR WARS KID »
Ghyslain Raza a 25 ans, il étudie le droit à l'Université McGill de Montréal, au Canada.

semblaient pas vouloir intervenir. Mon père a alors appelé la police, qui a dit qu'elle ne pouvait rien faire. Elle nous a conseillé d'appeler un avocat.

Pour quoi faire ?

Au début, on voulait surtout de l'aide pour gérer la situation. Juste prendre en charge les requêtes des médias, c'était déjà beaucoup : les demandes affluaient par centaines, de partout dans le monde. Mais il y avait aussi ma situation scolaire. Il n'était plus question d'assister

Dans les médias, on a dit que nous cédions à l'appât du gain. Certains ont même dit publiquement que les vraies victimes de l'histoire étaient les personnes poursuivies pour avoir publié la vidéo. Les rôles étaient inversés : je n'étais plus la victime et mes parents étaient des profiteurs. C'est un nonsens. Notre but premier était d'envoyer un message. Un message que les médias comprendraient.

Lisez la suite à la page 56

>

- Beverly Justin** vor 6 Tagen
He is great so don't be rude

Vegan Edge 16.06.2013
At least Star Wars motivates him to move

twnty4 his fat ass 1 Jahr
You r awesome star wars kid

111cvb111 vor 4 Monaten
Sad thing is, he's probably dead now...

Darwin F fzzf tsjuz:


rogey TSIA 07.07.2013
At least it burns some calories

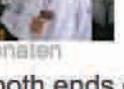
Ray Carrillo vor 1 Woche
THIS VIDEO WAS SUPPOSED TO BE PRIVATE HIS FRIEND FOUND IT AND POSTED IT ON YOUTUBE AND GUYS DON'T PUT BAD COMMENTS LIKE :LOL THIS IS SO FUNNY CAUSE IT IS A FAT GUY !!! DON'T PUT THAT HE IS GROWN AND PROBABLY EMBARASSED NOW (btw he has got awesome skills !!!)
no one tell him that if it was a real lightsaber for the majority of the video he was holding the blade

rogey TSIA 07.07.2013
At least it burns some

arry blake vor 1 Jahr
like all his little sound effects

niKo_Banana The virginity is strong with this one

xCaptainFamous84 Antworten
It's the most exercise he's had In a month

MrUglydollproduction so thats how he protects his virginity


dane villafuert he does good fo

Link ZeroHourgataosenal vor 2 Tagen
Poor kid. This is the place where the world can mock him forever. I feel sorry for him.

Jacob Coleman vor 1 Jahr
he makes the noise like a lighsaber everytime he swings it

ryda706 vor 1 Jahr
best youtube video ever. period.

Eoov vor 1 Monat
This is how I protect my virginity.

Der Prak vor 1 Jahr
i can just feel the virginity building up inside him

Christoffer björneröd
kill yourself child.

first class sound effects XD because no one will take notice or confront us there..

MS1205 07.07.2013
go... kill yourself

Britt7shitt marry me!

Tyrannical Muffin vor 1 Jahr
He grabs both ends of the "lightsaber"

Benjamin Ziff vor 4 Monaten
at least he is getting exercise

Alexander Pegios vor 1 Jahr
with this lightsaber "I SHALL PROTECT MY VIRGINITY!!!!!!"

xXr4GA5xX vor 5 Monaten
the art

colbalt2597 vor 2 Monaten
At least he's getting some cardio while having fun

Tareikification vor 3 Monaten
I sen

justdoitnewyork94 vor 5 Monaten
I think he's awesome and fu

Eric Zhao 06.06.2013
And now he's a law school graduate while everyone who bullied him are probably flipping burgers at McD.

IAlligizle vor 1 Jahr
he's holding the blade in the last part

Gamer Guy vor 2 Monaten
It's a little embarrassing but no reas

Fatalicious vor 4 Stunden
Didn't he commit suicide?

Catholic Prime vor 2 Monaten
At least he's getting some Exercise.

gklcgr 10.06.2013
kill yourself

Adam McCallum vor 2 Monaten
Pretty sure he put his hands on the blade areas AT

Samuel Kenoyer vor 1 Jahr
If your a starwars That's the most caoolries May the force be

Justin Tepparo vor 2 Monaten
I used to do this all the time when Kill him

rogey TSIA vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

Tim Grundmann vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

Purple Didn't

lv0119 02.06.2013
Atleast he gets some exer

Manuel Encalada vor 1 Jahr
The guy practically turned himself into sushi on his first day

justdoitnewyork94 vor 5 Monaten
I think he's awesome and fu

Eric Zhao 06.06.2013
And now he's a law school graduate while everyone who bullied him are probably flipping burgers at McD.

IAlligizle vor 1 Jahr
he's holding the blade in the last part

Gamer Guy vor 2 Monaten
It's a little embarrassing but no reas

Fatalicious vor 4 Stunden
Didn't he commit suicide?

Catholic Prime vor 2 Monaten
At least he's getting some Exercise.

gklcgr 10.06.2013
kill yourself

Adam McCallum vor 2 Monaten
Pretty sure he put his hands on the blade areas AT

Samuel Kenoyer vor 1 Jahr
If your a starwars That's the most caoolries May the force be

Justin Tepparo vor 2 Monaten
I used to do this all the time when Kill him

rogey TSIA vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

Tim Grundmann vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

Purple Didn't

lv0119 02.06.2013
Atleast he gets some exer

Manuel Encalada vor 1 Jahr
The guy practically turned himself into sushi on his first day

justdoitnewyork94 vor 5 Monaten
I think he's awesome and fu

Eric Zhao 06.06.2013
And now he's a law school graduate while everyone who bullied him are probably flipping burgers at McD.

IAlligizle vor 1 Jahr
he's holding the blade in the last part

Gamer Guy vor 2 Monaten
It's a little embarrassing but no reas

Fatalicious vor 4 Stunden
Didn't he commit suicide?

Catholic Prime vor 2 Monaten
At least he's getting some Exercise.

gklcgr 10.06.2013
kill yourself

Adam McCallum vor 2 Monaten
Pretty sure he put his hands on the blade areas AT

Samuel Kenoyer vor 1 Jahr
If your a starwars That's the most caoolries May the force be

Justin Tepparo vor 2 Monaten
I used to do this all the time when Kill him

rogey TSIA vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

Tim Grundmann vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

Purple Didn't

lv0119 02.06.2013
Atleast he gets some exer

Manuel Encalada vor 1 Jahr
The guy practically turned himself into sushi on his first day

justdoitnewyork94 vor 5 Monaten
I think he's awesome and fu

Eric Zhao 06.06.2013
And now he's a law school graduate while everyone who bullied him are probably flipping burgers at McD.

IAlligizle vor 1 Jahr
he's holding the blade in the last part

Gamer Guy vor 2 Monaten
It's a little embarrassing but no reas

Fatalicious vor 4 Stunden
Didn't he commit suicide?

Catholic Prime vor 2 Monaten
At least he's getting some Exercise.

gklcgr 10.06.2013
kill yourself

Adam McCallum vor 2 Monaten
Pretty sure he put his hands on the blade areas AT

Samuel Kenoyer vor 1 Jahr
If your a starwars That's the most caoolries May the force be

Justin Tepparo vor 2 Monaten
I used to do this all the time when Kill him

rogey TSIA vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

Tim Grundmann vor 3 Monaten
He fight for his virginity!! :D

- niklas watt** vor 1 Woche
hatte er einen krampf in arsch?
Antworten
- AT LEAST** 10 times haha
MrEnophi vor 2 Monaten
The Virginity is strong with this one...
Antworten
- CrappyScrap** vor 1 Woche
Poor kid, but I believe that many people who get humiliated like this will, at one point, laugh at it. I hope the Star Wars kid has reached that point by now.
Antworten
- tosh00100** vor 1 Jahr
at least he is excercising, good for him
Antworten
- 7theblackdove** vor 1 Jahr
when I was a kid , now I play around with my son
may the virginity be with you....
Antworten
- Ahil982** 05.07.2013
That was actually good workout for him.
Bubble Box 24.06.2013
oi leave him alone he got bullied and wanted to be tough then some other kids who were bullying him saw this video and posted it online! so all you making fun of him stop you heartless people.
Antworten
- darkneko1991** vor 1 Jahr
he has to protect his virginity somehow
Antworten
- MrReaper818dn** vor 1 Monat
Burning calories Jedi style.
Antworten
- Vince Lombardi** 10.06.2013
Your so fat and fucking ugly seriously kill yourself fatwas
Antworten
- HeartofLion3** vor 1 M
Let's be honest, any star wars nerd has done this atleast once in their life...
Antworten
- blueurreambro** 06.07.2013
Well excuse him for having fun. And who gives a fuck if he's fat?
Antworten
- MexicanBovent931** vor 11 M
TheComet61 vor 2 Monaten
Nothing wrong with this dude.
Antworten
- Christoffer björneröd**
kill yourself child.
Antworten
- NoiZerDJ** vor 1 Jahr
I bet he burned more calories, in those 1,5 hoursword that high he'd burned his soul. And that he was worthless.
Antworten
- Ernest Benjamin** vor 2 Monaten
If there was a camera in my room
Antworten
- ZR21528** vor 2 Monaten
Yeah this video is funny but he was 14 years old. I know like this in are rooms as kids. I use to pretend I was the teacher.
Antworten
- emmé suarez** 14.06.2013
How Can you hes dead now he killd him self
Antworten
- He fight's to protect his virginity**
Antworten
- now much calories he lost.**
LionheartSJZ vor 4 Tage
the most exercise he had in years.
Antworten
- boywonder1122** vor 7 Monaten
at least his fat ass is exercising
Antworten
- Megades**
Fun Fact: If you look up "Virginity" in the Oxford English Dictionary, the entry begins with a screencap of this.
Antworten
- hotrodlikestoparty** vor 1 Jahr
To virginity... and beyond!
Antworten
- iTazzor** vor 1 Jahr
Burned over 5000 calories
Antworten
- Jack Meh**
Darth Virgin
Antworten
- pie120** vor 1 Jahr
n't this kid end up comiting suicide..?
Antworten
- Lexathornberry**
i wish i was that
Antworten
- Thunderman752**
I wish I was that
Antworten
- multibeng123** vor 2 Monaten
Stop making fun of me
Antworten
- on Caputo** vor 2 Monaten
Looks to me like he is pretty good at air guitar, sword battles done.
Antworten

Lequel ?

Celui d'agir de façon plus responsable. Une fois, une chaîne de télé québécoise a diffusé ma vidéo en boucle durant plusieurs minutes, pendant que des intervenants commentaient. On donnait mon nom, mon prénom, mon lieu de résidence, le nom de mon école. On voyait mon visage sur la vidéo. J'avais 14 ans ! Quand un jeune délinquant se retrouve aux nouvelles, on ne montre pas son image, on ne donne pas son nom, parce qu'il est mineur. Il a peut-être fait des erreurs, mais sa vie ne fait que commencer. Pourquoi n'avais-je pas droit à la même protection ?

Avez-vous envisagé de profiter de cette notoriété ?

Tous les talk-shows d'Amérique du Nord, sans exception, m'ont invité. Une émission japonaise m'a offert une forte somme d'argent pour que je me

« C'était insupportable d'en arriver à la conclusion que je ne valais rien. »

rende en studio. Mais pourquoi tout ce monde m'invitait ? Pour voir la bête de cirque. Pour savoir si le lion allait rugir quand on lui grattait le bedon. Vivre quinze minutes de gloire quand on a fait quelque chose de vraiment glorieux, c'est une chose. Moi, c'était dû à un moment embarrassant, humiliant, honteux. On se moquait de moi, de mon apparence physique. Cette carte de visite a fait le tour du monde, et ce n'est pas une image à laquelle on tient à être associé, certainement pas à 14-15 ans, à un âge où on construit son identité. Dix ans plus tard, je peux en parler assez ouvertement, mais à l'époque, ce n'était

pas facile. J'avais beau essayer de ne pas prêter attention aux gens qui m'encourageaient au suicide, c'était insupportable d'en arriver à la conclusion que je ne valais rien, même pas de rester en vie. Je n'ai pas fait de tentative de suicide, mais c'était une période très sombre. Dans ce contexte-là, entendre dire : « Ce sont tes quinze minutes de gloire, profites-en ! », cela n'a pas de sens.

Il y a eu de nombreux cas de cyberintimidation ces dernières années. La société en a-t-elle tiré les leçons ?

Si ce qui m'est arrivé en 2003 se produisait aujourd'hui, j'ose croire que la situation serait gérée différemment. Par exemple, que des professionnels de l'école seraient là pour apporter du soutien. Mes parents ont dû aller chercher eux-mêmes un service qui aurait dû être offert par l'établissement. Je crois que les écoles se sentent plus responsables de ce qui se dit sur le Web aujourd'hui. Il faudrait aussi que les jeunes soient mieux sensibilisés au phénomène de l'intimidation. Il faut leur demander clairement : « Ce que vous écrivez sur Internet, le diriez-vous en personne ? Le diriez-vous en public ? » Quand on est conscient de la portée de ses gestes, on en est déjà plus responsable. Il pourrait y avoir un cours sur l'intimidation, mais ce serait encore mieux si c'était intégré à l'enseignement général.

Que diriez-vous à une jeune victime de cyberintimidation ?

La première des choses : on y survit, tu peux t'en sortir. Tu n'es pas tout seul. Il y a du monde autour de toi qui t'aime. Il faut surmonter la honte que tu peux ressentir et chercher de l'aide. Si tu as la chance d'avoir des parents présents, va les voir. Sinon, cherche de l'aide à l'école, auprès de professeurs ou d'amis. Dans mon cas, je n'étais pas Monsieur Populaire à l'école, je n'avais pas 350 amis et, dans le tourbillon, j'ai perdu de vue ceux que j'avais. Il n'y avait que mes parents et mes avocats autour de moi. Mais leur présence a été fondamentale pour survivre à l'ouragan.

Avec le recul, y a-t-il des choses que vous referiez différemment ?

Je suis en paix avec toutes les décisions qui ont été prises. Si on me donnait l'occasion de changer le passé, est-ce que j'accepterais ? Non. Je n'y changerais rien, parce que, aujourd'hui, je suis content de qui je suis. Je suis le résultat des bonnes et des moins bonnes expériences. Evidemment, si on me disait : « Demain matin, tu vas revivre tout ça », il n'est pas sûr que je prendrais la nouvelle avec joie. Mais je ne chercherais pas à m'épargner ça. □

La cyberintimidation n'a plus rien d'une taquinerie ou d'une moquerie : quand un élève se ridiculise sur Internet, cela peut mal finir dans la vraie vie.



Savoir utiliser Internet de manière responsable ne va pas forcément de soi.

Ces comportements sournois n'ont pas de limites et vont jusqu'au harcèlement : la victime est attaquée en permanence et de toutes parts, elle ne peut y échapper. Le public est infini : même si le coupable laisse sa victime tranquille, ses insultes et ses mensonges circulent sur le réseau pour toujours. Sur Internet, tout est plus facile : l'anonymat désinhibe, il suffit d'une seule photo pour lancer une vague d'intimidation et le responsable ne risque pas grand-chose.

Mais le pire est que cette intimidation ne reste pas cantonnée à Internet, elle se poursuit dans le monde hors ligne : soudain, les élèves d'autres classes, voire de toute l'école, rient quand ils aperçoivent la victime dans la cour. Et la cyberintimidation a des conséquences concrètes, elle mène parfois même au suicide : couverts de honte, plusieurs jeunes se sont donné la mort en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas ou aux Etats-Unis. Un des cas les plus connus s'est déroulé au Canada. Amanda Todd, 12 ans, s'était en partie dénudée sur un chat en ligne. Les images ont été publiées sur Internet et

elle a été victime d'intimidation dans son école. Elle a fini par se suicider.

Les coupables sont difficiles à arrêter
Même sur Internet, l'intimidation a de graves conséquences à long terme. Des chercheurs de l'Université de Brême ont montré que les enfants victimes d'intimidation avaient quatre fois plus de risques d'être victimes de harcèlement sexuel par des adultes sur Internet. Les scientifiques pensent que ces enfants cherchent souvent la reconnaissance, ce qui les rendrait plus sensibles aux tentatives d'approche. De véritables carrières de victimes se développeraient ainsi.

Si la cyberintimidation n'est pas punissable en soi, les insultes, les menaces et la diffusion d'images de tiers sur Internet sont, quant à elles, des faits punissables. Mais la police ne parvient que rarement à arrêter les coupables.

Les données concernant la fréquence des actes de cyberintimidation divergent, car l'intimidation ne commence pas au même moment pour tous les observateurs. Selon les études, entre 3% et plus de 30% des jeunes en au-

raient été victimes au moins une fois sur Internet.

A titre de comparaison, ils sont plus de 50% dans le monde hors ligne d'après un sondage de l'Université de Coblenz-Landau. Et ils seraient 17% selon la dernière étude sur le sujet publiée cette année par l'Association allemande contre la cyberintimidation. 19% des personnes interrogées avouent avoir déjà proféré des insultes, répandu des rumeurs ou commis des actes de diffamation sur Internet. Les raisons ? Parce qu'ils s'ennuyaient, pour s'amuser. Mais souvent, ils se défendaient également d'attaques précédentes : dans un cas sur trois, ils disaient en avoir été eux-mêmes victimes au moins une fois.

Les curieux jouent un rôle essentiel

Selon des chercheurs de l'Université de Bielefeld, la principale cause de la cyberintimidation serait un manque de « compétence morale ». 18% des élèves interrogés estimaient en effet que les règles de paix sociale ne s'appliquent pas sur Internet. De nombreuses écoles ont mis en place des programmes visant à sensibiliser les élèves. En Suisse, le plan d'études 21 vise à leur apporter une meilleure compétence médiatique afin, notamment, de lutter contre la cyberintimidation.

L'objectif n'est pas seulement de dissuader les coupables potentiels mais bien plus d'inciter les spectateurs inactifs à l'action. Jan Pfetsch, psychologue à l'Université technique de Berlin, a découvert dans un sondage qu'ils sont souvent passifs et préfèrent attendre. Il est convaincu que le comportement de ces nombreux curieux est finalement déterminant pour limiter les actes de cyberintimidation. □

Stefanie Schramm est journaliste scientifique à Hambourg. Elle travaille notamment pour « Die Zeit », « mare » et Deutschlandfunk.

Apprentissage suisse, carrière mondiale



« Sa persévérance était extraordinaire », estime Viktor Geiser, maître d'apprentissage, à propos de son élève Daniel Humm. Photo du jeune homme réalisée par Viktor Geiser, chef cuisinier de l'hôtel thermal de Bad Schinznach, printemps 1995, peu avant l'examen de fin d'études de Daniel.



Daniel Humm, 37 ans, dans la cuisine de l'Eleven Madison Park à New York, fleuron de son empire gastronomique de plus de 400 employés.

Daniel Humm a été renvoyé de l'école en Argovie et a réussi après son apprentissage. Il est aujourd'hui le meilleur cuisinier américain et cinquième mondial.
Son secret : les objectifs avant les rêves.

Par Sacha Verna

Daniel Humm traverse le Madison Square Park au moins une fois par jour. Cet îlot de verdure au croisement de la cinquième avenue et de Broadway se trouve entre son hôtel, le NoMad, et son restaurant, l'Eleven Madison Park. Celui-ci est le meilleur restaurant des Etats-Unis et l'un des meilleurs au monde. Et celui de l'hôtel NoMad, l'un des meilleurs de New York. « J'adore New York », confie le restaurateur.

Et « Big Apple » le lui rend bien. Le monde de la gastronomie aime Daniel Humm pour ses plats comme le tartare de carottes et le poulet au four farci à la brioche, au foie gras et au beurre de truffe. Ce sont des créations comme celles-ci qui ont lui ont valu trois étoiles au Guide Michelin et quatre de la part du « New York Times », sans parler de la distinction de meilleur cuisinier des Etats-Unis, remise par les faiseurs de rois culinaires, la fondation James Beard.

Comme la plupart des success stories, celle du chef cuisinier commence par un échec. Quand Daniel Humm, qui a grandi à Schinznach AG, quitte l'école à 14 ans, ou plus exactement se fait renvoyer parce qu'il sèche trop souvent, et qu'il fait un apprentissage en restauration, ses parents sont loin d'être ravis. Il aurait dû devenir architecte. « Cuisinier, ça ne vaut rien. Ils sont tous alcooliques, ils n'ont pas de famille et dorment n'importe où », c'est ce que ses proches, inquiets, lui avaient dit un jour.

Bien, ce n'est pas assez

Il est midi passé et le restaurant du NoMad fait salle comble de clients satisfaits. Daniel Humm est assis dans un canapé à l'accueil, les jambes étendues. L'école, ce n'était pas pour lui : « Je ne voulais pas perdre mon temps à apprendre des choses qui ne m'intéressaient pas. Je voulais cuisiner et faire du vélo. » Le cyclisme, c'est sa deuxième passion. C'est surtout pour acheter son matériel de vélo qu'il a com-

mencé à travailler dans les cuisines d'un restaurant pendant ses après-midi libres et ses vacances. Il a participé à des courses à travers toute l'Europe en tant qu'amateur élite. « J'étais toujours dans les dix premiers, mais jamais sur le podium, dit-il. Cela ne me suffisait pas. »

Outre une vie bien réglée, des perspectives professionnelles concrètes et un petit revenu, son apprentissage lui a offert la chance de prouver qu'il pouvait compter parmi les meilleurs. Et il a brillamment réussi.

Les superlatifs sont essentiels dans la vie de Daniel Humm. Les superlatifs et les objectifs, qu'il préfère aux rêves. Car quand il se fixe un objectif, il fait tout pour l'atteindre. Viktor Geiser, le chef cuisinier de l'hôtel thermal de Bad Schinznach, chez qui Daniel Humm a

« Je ne voulais pas perdre mon temps à apprendre des choses qui ne m'intéressaient pas. »

fait son apprentissage trois ans durant, s'en était déjà rendu compte : « Dani était aussi fou que les autres apprentis, se souvient-il, mais sa persévérance était extraordinaire. » Et Dani a vite compris que la cuisine n'était pas pour les paresseux : « C'est vrai qu'il arrivait parfois avec les cheveux colorés ou qu'il faisait le tour du lac de Zoug à vélo pendant son heure de pause, mais il était toujours à l'heure en cuisine. »

Gérard Rabaey souligne, lui aussi, la discipline et la détermination de Daniel Humm. C'est dans son restaurant, Le Pont de Brent à Montreux, que ce dernier a découvert la haute gastronomie

et la manière de travailler les meilleurs produits. « Daniel prenait tout le temps des notes », se souvient Gérard Rabaey, qui a cédé la direction de son restaurant en 2011. « Il était tellement bon, attentif, amical et il comprenait si vite tout en étant modeste et sociable que les autres ne savaient pas s'ils devaient l'aimer ou le détester. »

Le travail, une seconde nature

Difficile de détester Daniel Humm. Il suffit de l'écouter s'enthousiasmer en parlant des merveilles que l'on peut faire avec des pelures de céleri-rave ou du miel de lavande avec lequel il glace ses fameux canards. Et quand on goûte à ses recettes, on ne peut que tomber sous le charme. C'est le cas de l'hôtelier que Daniel Humm est allé chercher en 2003 au « Gasthaus zum Gupf » à Rehetobel, en Appenzell, pour l'emmener à San Francisco après avoir décroché sa première étoile au Michelin. Ou encore de la clientèle huppée de l'Eleven Madison Park, son fleuron, où il élaboré le menu depuis 2006 et qu'il détient avec son associé, Will Guidara, à côté du NoMad, depuis 2011. Un empire de plus de 400 employés, en pleine croissance.

Grâce à l'apprentissage, son métier est devenu une seconde nature : « C'est comme apprendre une langue : plus on s'y prend tôt, mieux c'est. » Pour lui, il n'existe rien d'équivalent aux Etats-Unis. En effet, Barack Obama a récemment envoyé une délégation pour que les chargés de cours américains prennent exemple sur la formation en alternance en Suisse. Le chômage des jeunes coûte 18 milliards de dollars à l'Etat américain chaque année.

Chef, mentor, exemple

Même s'il y avait des apprentis, ils n'auraient pas leur place dans les cuisines de l'Eleven Madison Park. Seuls des professionnels y travaillent. Mais Daniel Humm prend son rôle de mentor au sérieux : « La transmission, c'est tout ce qui reste de nous à la fin. » En cuisine, c'est lui le >

chef. Et la perfection est une exigence. Mais Daniel Humm aime apprendre, son but n'est pas d'instruire pour flatter son ego. Il veut aussi être un exemple d'humanité pour ses collaborateurs.

Daniel Humm a trois enfants. Son aînée vient de commencer un apprentissage dans le service gastronomique en Suisse, et elle aimerait aller à l'école

«Je ne veux pas le succès pour l'argent. Je veux gagner de l'argent pour cuisiner.»

hôtelière plus tard. Les deux filles qu'il a eues avec son épouse américaine sont encore trop jeunes, mais assez grandes déjà pour faire des vagues dans leur patte-géoire, chez eux dans le New Jersey. Daniel Humm est aussi un sportif. Il se lève tôt tous les matins (« six heures de sommeil sont idéales, cinq sont suffisantes ») pour pouvoir, avant de déjeuner en famille et de partir travailler, faire du vélo ou se préparer au marathon de New York, auquel il participe chaque année. Un cuisinier alcoolique, sans vie privée, qui dort n'importe où ? Loin de là.

L'art dans l'assiette

Daniel Humm s'est inspiré des murs colorés qui longeaient les arbres du Madison Square Park, une œuvre de l'artiste Orly Genger. L'Eleven Madison Park a récemment organisé un dîner de charité pour le parc, avec pour thème « Red, Yellow and Blue » d'Orly Genger. Homard poché et bisque de livèche, « parce que les murs sont tissés de filets à homard ». Betterave jaune grillée, raifort et pommes, « selon

les couleurs et les formes de l'œuvre ». Daniel Humm et ses cuisiniers planchent sur ce genre de combinaisons tous les jours à partir de onze heures. Et cela reste la partie de son travail qu'il préfère.

L'objectif est clair

« Je ne veux pas le succès pour l'argent, dit Daniel Humm. Je veux gagner de l'argent pour cuisiner. » Cette vision des choses colle bien à son ambition. L'Eleven Madison Park occupe actuellement la cinquième place sur la liste des meilleurs restaurants du monde de San Pellegrino. Le prochain objectif de Daniel Humm est clair. Selon ses critères, la première place est à peine suffisante. □



QUITTER POUR RÉUSSIR

Abandonner les études n'empêche pas d'aller loin (au contraire, cela peut même y contribuer parfois). Cinq succès, cinq formations abrégées :

1 **Nick Hayek, CEO de Swatch Group, Suisse**
Il a abandonné ses études à la Haute Ecole de Saint-Gall après quelques semestres pour travailler dans une fonderie, puis comme producteur de films. En 1994, il est entré dans l'entreprise de son père. Le reste est une histoire de montres.

2 **Steve Jobs, cofondateur d'Apple, Etats-Unis**
L'icône des décrocheurs a fait six mois au Reed College avant d'estimer qu'il ne pouvait pas dépenser l'argent de ses parents sans être sûr que ses études le mèneraient au métier de ses rêves. Steve Jobs (1955–2011) ne s'opposait donc pas à la formation en soi, mais à l'idée d'agir sans objectif.

3 **Anna Wintour, rédactrice en chef de l'édition américaine de « Vogue »**
Dans le Londres des années 1960, il y avait mieux à faire que d'aller à l'école. Issue d'un milieu aisné, Anna Wintour a quitté la North London Collegiate School pour le monde de la nuit et de la mode. Après plusieurs emplois, « Nuclear Wintour », c'est son surnom, passa un entretien à « Vogue ». La rédactrice en chef lui a demandé : « Quel métier aimeriez-vous faire chez nous ? » Anna Wintour : « Le vôtre. »

4 **Henry Fok, homme d'affaires, Hong Kong**
Le magnat de l'immobilier, des casinos et des matières premières (1923–2006) a dû quitter l'école à 14 ans à cause de l'invasion japonaise. Cela ne l'a pas empêché d'avoir une belle carrière : né pauvre, Henry Fok est mort multimilliardaire.

5 **Subhash Chandra, entrepreneur, Inde**
A 12 ans, il quittait l'école et à 19 ans, il était commerçant sur le marché du riz. Aujourd'hui âgé de 63 ans, il détient l'entreprise de médias « Zee Entertainment » et sa fortune est estimée à 2,4 milliards de dollars.



© Jason Sangster / CARE

CARE est une association de solidarité internationale qui lutte contre la pauvreté dans plus de 80 pays

CARE France cherche des philanthropes prêts à investir dans les choix stratégiques de l'association

Nous sommes entrés dans une nouvelle phase de développement, notre programme philanthropie est né pour la rendre possible.

Aidez-nous à augmenter notre impact, contactez Emanuela Croce, notre Responsable Philanthropie, pour convenir d'un rendez-vous.

+ 33 1 53 19 87 62 • croce@carefrance.org

www.carefrance.org

CARE France est reconnue d'utilité publique.





Dans la fanfare de l'école

Si vous êtes de ceux qui pensent que l'école est dans le faux en écartant le vrai, alors Sir Ken Robinson va vous plaire.
Tous les enfants de primaire comprennent le message de l'expert britannique en éducation : l'école a tout faux.

Par Mikael Krogerus

EN ANGLETERRE, KEN ROBINSON EST une star. Dans les années 1990, il a écrit «The Robinson Report», ouvrage de référence de tous les critiques de l'éducation. La reine l'a anobli et Sir Robinson, doyen d'une haute école, a passé les années suivantes à conseiller gouvernements et institutions. Ceux qui prenaient l'éducation au sérieux ne pouvaient passer à côté de cet homme à l'humour pince-sans-rire. Mais Ken Robinson avait d'autres projets. Son

ascension de maître à penser de l'Angleterre au rang de dalaï-lama de la politique de formation a commencé un jour du printemps 2006, en Californie, lors d'une des célèbres conférences TED (Technology, Entertainment, Design) : son intervention portait le titre accrocheur «Ken Robinson says schools kill creativity» (Ken Robinson affirme que l'école tue la créativité).

Durant ce plaisant exposé de 19 minutes, on apprenait comment réaliser la

présentation parfaite, mais on en apprenait aussi davantage sur la crise de l'éducation qu'en neuf semestres dans une haute école pédagogique. Théorie au cœur du discours de Ken Robinson : les systèmes scolaires ne sont plus adaptés à notre époque. Au lieu d'encourager les enfants à essayer des choses et à faire des erreurs, l'école leur apprend à éviter ces dernières. Au lieu de stimuler et de passionner les enfants, les enseignants doivent transmettre une ma-

tière dans un temps donné. Au lieu d'intégrer ce que la recherche sur le cerveau sait depuis longtemps, à savoir que l'intelligence est diverse, dynamique et interdisciplinaire, tous les systèmes éducatifs du monde ont la même hiérarchie des matières : les mathématiques et les langues sont la priorité, l'art arrive en dernier. Aucun système scolaire dans le monde ne prévoit un cours de danse quotidien, bien que nous sachions que de nombreux enfants ne peuvent s'engager dans quelque chose qu'en utilisant leur corps. Ken Robinson n'est pas contre les sciences naturelles, au contraire : elles sont essentielles, mais insuffisantes.

D'après Sir Robinson, nous avons déjà trop d'universitaires et trop de gens brillants qui croient n'être bons à rien, car ils ne réussissent pas les tests standardisés des écoles. En résumé : à l'école, nous n'acquérirons pas de compétences utiles pour la vie, nous apprenons à passer des examens. On peut penser ce qu'on veut de Ken Robinson mais ceux qui ont déjà bûché avec leurs enfants pour l'examen d'entrée au lycée savent qu'il marque un point.

Aimer ce que l'on fait

«Ken Robinson says schools kill creativity» est le plus célèbre des exposés TED ; ceux-ci sont mis en ligne sous forme de vidéos après chacune des conférences TED, auxquelles participent des intervenants de renom du monde entier. On estime que 250 millions de personnes dans plus de 150 pays ont visionné la brillante prestation de Ken Robinson. Ses livres sont des best-sellers et pour réserver une de ses interventions, comptez un tarif à cinq chiffres.

Ken Robinson revient aujourd'hui avec deux livres dont la thèse est encore plus parlante que son appel pour des écoles plus créatives. Il s'agit d'une question simple : êtes-vous dans votre élément ?

D'après lui, tel est le cas lorsque ce que nous savons faire correspond à ce que nous aimons faire. Dans son premier livre («The Element: How finding your passion changes everything»), il présente différentes personnes, par exemple le créateur des Simpson, Matt Groening, ou la célèbre chorégraphe Gillian Lynne, et la manière dont elles ont trouvé leur vocation. Toutes

les histoires se ressemblent : ces gens ont d'abord fait ce qu'ils croyaient devoir faire et étaient malheureux. Puis ils se sont souvenus de ce qu'ils aimaient faire avant : ils ont changé de vie et ont trouvé le bonheur.

A la lecture de cette recommandation, on se dit : d'accord, mais que se passe-t-il si l'on n'est pas dans son élément et si l'on n'a pas d'autre talent ? Ou si l'on aime faire une chose qu'on ne maîtrise pas assez pour être payé pour la faire ? Et si tout le monde est dans son élément, qui nettoie les toilettes ?

Au printemps dernier, Ken Robinson a publié «Finding your element: How to discover your talents and passions and transform your life» (Trouvez votre élément : comment découvrir vos talents et passion pour transformer votre vie), une sorte de mode d'emploi pour trouver son élément.

Dans ces 243 pages rapidement lues, Ken Robinson associe dictos («Choisis un job que tu aimes et plus jamais tu ne travailleras») et techniques d'autopromotion ésotériques en y ajoutant des exemples parlants de personnes qui ont changé de vie pour suivre leur for intérieur. Certaines histoires ne se finissent pas bien, certaines personnes ne trouvent pas le bonheur, peu deviennent riches. Mais comme disait Marcel Proust : on ne regrette que ce que l'on n'a pas fait.

Des questions qui ouvrent des portes

Ce livre est comme un grand huit. Il oblige à remettre sa vie en question. Sa propre vie. Peu importe que l'on en soit au début ou à la fin, la question reste la même : que fais-je ? Que sais-je faire ? Quels sont mes désirs ? Correspondent-ils à ce que je sais faire ? Sais-je faire ce que je veux faire ? Ce livre nous donne la sympathique impression que la vie pourrait être meilleure que ce qu'elle est. Et que nous sommes les seuls à pouvoir changer les choses. C'est comme si de nouvelles portes s'ouvriraient !

Tout n'est sûrement pas aussi idyllique, mais ce mensonge fait un bien fou. □

Mikael Krogerus, né à Stockholm en 1976, est journaliste indépendant à Biarritz. Il a étudié à la Kaospilot School au Danemark et a coécrit les best-sellers «Le livre des décisions», «Le livre des bonnes questions» et «Le livre des changements».

Etes-vous dans votre élément ?

Apprenez à vous connaître : asseyez-vous et fermez les yeux. Concentrez-vous quelques minutes sur votre respiration. Ouvrez les yeux. Pensez à votre semaine de travail type et dressez une liste de toutes les choses que vous faites (réunions, e-mails, travail à la maison, etc.). Etablissez maintenant un classement : quelles sont les cinq activités que vous préférez faire et les cinq que vous aimez le moins ?

- Qu'est-ce que vous aimez dans vos cinq activités préférées ?
- Selon vous, ce que vous faites au quotidien en vaut-il la peine ? Pour vous ? Pour les autres ?
- En dehors de votre liste : quelles sont les activités qui vous font oublier le temps ?
- Selon vous, quels sont vos talents et quand en avez-vous pris conscience pour la première fois ?
- Avez-vous des talents dont vous ne vous êtes jamais servi ?
- Y a-t-il quelque chose que vous aimez bien faire mais que vous ne faites plus ? Qu'est-ce qui vous empêche de recommencer ?
- Admettons que vous ne risqueriez pas l'échec : qu'aimeriez-vous essayer ?
- Qu'est-ce qui vous empêche de le faire ?
- Que se passerait-il si vous le faisiez ?
- Que se passerait-il si vous ne le faisiez pas ?



Exposé TED de Ken Robinson : www.ted.com/talks/ken_robinson_says_schools_kill_creativity.html

Apprendre la paix

Le Soudan du Sud affiche le taux de scolarisation le plus faible du monde. A cause de décennies de guerre civile, de nombreux enfants n'ont pas pu être scolarisés. Les choses commencent à changer. Visite de l'école professionnelle technique de la capitale, Djouba, qui enregistre ses premiers succès.

Par Barbara Achermann (texte) et Espen Eichhöfer (photos)



Entrée de la Technical High School de Djouba.
Ils sont peu nombreux à posséder une moto, la plupart des élèves viennent à pied, parfois de très loin.





Michael Kom Kom fait ses devoirs dans une baraque en tôle ondulée, sans eau ni électricité.

Michael Kom Kom joint les mains, baisse la tête et ferme les yeux. Parmi les 603 élèves, il prie pour le Soudan du Sud, le plus jeune Etat du monde. En tant qu'enfant soldat, il a été forcé de tuer pour l'indépendance de son pays. Maintenant, il veut aider à construire sa nation âgée de deux ans. Chaque maison devrait avoir une lampe, dit Michael. Il apprend le métier d'électricien pour gagner sa vie mais aussi parce qu'il a peur du noir. « Seigneur, tu illumines mes ténèbres. »

Après la prière du matin dans la cour, les élèves de la Technical High School gagnent leur classe. Cette école professionnelle est au centre de Djouba, capitale du Soudan du Sud qui compte environ 400 000 habitants. Michael s'assoit avec ses camarades. L'un d'eux admire le nouveau blouson de son ami, un autre regarde les filles au premier rang, un autre encore met un morceau de craie entre ses lèvres, comme si c'était une cigarette. Les

jeunes Soudanais du Sud sont avant tout des jeunes, même s'ils en savent plus sur la guerre que sur la paix.

Les 84 élèves se taisent quand le recteur, Samuel Amuzai, entre dans la salle. C'est un professeur distrait : l'étiquette du prix est encore collée sur ses lunettes. Il écrit au tableau comment fabriquer un four solaire. Michael reporte le schéma dans son cahier. Lorsque le tableau est plein, le recteur recule, se gratte la tête, laissant un nuage de craie blanche sur sa peau sombre.

Un passé terrible

Samuel Amuzai rêve de transformer son école professionnelle technique en université, mais il sait que sans Internet et avec seulement quelques vieux livres, ce n'est pas encore à l'ordre du jour. Dans l'immédiat, il veut juste construire un mur autour de l'école et poster un gardien à l'entrée pour éviter que des bandes armées ne reviennent piller le peu de matériel qu'ils possèdent. L'atmosphère à Djouba est tendue, y vivre est parfois dangereux.

La guerre civile, qui a duré près de cinquante ans et a abouti à l'indépendance du Soudan du Sud il y a deux ans, est souvent réduite à l'explication suivante : Nord contre Sud, dictature contre démocratie, musulmans contre chrétiens, riches contre pauvres. Ce fut un conflit cruel et chaotique, les différentes tribus du Sud se battaient entre elles. Des crimes contre l'humanité ont été commis des deux côtés. Des milliers d'enfants (aucun chiffre précis) ont été recrutés comme soldats et envoyés au combat. Résultat : deux millions de morts et quatre millions de personnes déplacées.

Deuxième heure : un jeune enseignant rend un contrôle. Michael a ébauché le plan d'une figure complexe sans faire d'erreur. Il rit et révèle une dentition anarchique. Le professeur réalise un plan avec ses élèves, demande si tout le monde suit et exige que tous participent.

Troisième heure : anglais ; puis religion, mathématiques et deux heures de physique. Devant la fenêtre, il y a un grand espace. Des enfants jouent au football, des chèvres cherchent de l'herbe entre les sacs en plastique, des hommes à moto slaloment entre les flaques et des écolières creusent le sol avec des outils rudimentaires. Une capitale qui ressemble à un gigantesque village au-dessus duquel plane un ciel gris clair : soit le soleil chassera les nuages, soit il y aura une averse. Pendant la saison des pluies, le temps est aussi capricieux que la politique au Soudan du Sud. Le président, Salva Kiir, a récemment révoqué tous ses ministres et en a nommé de nouveaux, sans raison apparente.

Il est 14 h 10, les électriciens, maçons, charpentiers et mécaniciens auto ont fini les cours. Michael range ses crayons et ses cahiers dans son sac. Il rentre chez lui à pied : longeant d'abord une des rares routes goudronnées, puis des pistes boueuses jonchées de détritus.

Une heure quarante plus tard, il retrouve son épouse et son fils d'un an. La petite famille a loué une chambre dans une baraque en tôle ondulée, sans eau ni électricité. Dans un coin, une pile de livres : l'Oxford Dictionary, la Bible, un guide ésotérique et un mince album contenant une photo de Michael à la guerre, assis sur un lit de camp. Derrière lui pend l'un-



Cette école professionnelle forme des mécaniciens, des électriciens, des maçons et des charpentiers.

forme vert de l'armée rebelle SPLA, qui lui a volé son enfance.

Des enfants avec des kalachnikovs

Michael Kom Kom est né il y a 23 ans, à une centaine de kilomètres de la ville de Warrab, dans un village isolé du nord du pays sans voiture, sans école, sans hôpital. C'était un enfant timide, qui se cachait pendant l'abattage rituel des vaches et avait peur du cri des hyènes la nuit. Lorsque les soldats de l'armée de libération du Soudan du Sud sont venus dans son village, il avait dix ou douze ans, il ne sait pas exactement. Ils voulaient emmener les hommes, mais comme ceux-ci se cachaient, le chef de la tribu a donné des enfants aux soldats.

Michael est arrivé au camp d'entraînement, où il fallait courir jusqu'au sommet d'une colline. Il frotte sa cuisse : « J'avais tellement mal aux jambes que j'en pleurais. » Un instructeur lui a frappé les jarrets avec une canne, un autre est arrivé et l'a envoyé laver le linge. Pourtant, Michael a reçu un fusil d'assaut, une kalach-

nikov AK-47 si lourde qu'il pouvait à peine la tenir. Puis il a fallu tirer sur les « Arabes » pendant la guerre. C'est ainsi que les Soudanais du Sud appellent leurs voisins musulmans du Nord qui, à l'époque, contrôlaient tout le Soudan depuis Khartoum.

Michael a combattu à Raga, à Warrab, à Rumbek et à Equatoria, c'est-à-dire dans presque toutes les régions du Soudan du Sud, un pays grand comme la France qu'il a sillonné à pied pendant des jours, sans manger. « Ma mère me manquait », dit-il. On imagine difficilement Michael soldat. C'est un homme calme, maigre, à la voix aiguë. Sa poignée de main s'apparente plus à un battement d'aile de papillon. A l'armée, certains l'appelaient la « putain », ce qu'il détestait tout comme les quarante autres surnoms qu'il a notés dans son journal.

Il est devenu opérateur radio, ce qui fut à la fois une malédiction et une bénédiction. D'un côté, sa grande antenne l'exposait et était un objectif stratégique pour l'adversaire, de l'autre, ses collègues devaient le défendre, même son meil-

leur ami, Lual Garang, qu'il a vu mourir. « C'était tellement triste. » Il hésite, regarde sa femme en quête d'aide. « Lual m'a toujours apporté à manger, mais moi, je n'ai même pas eu le temps de l'enterrer. » Les vautours se sont disputés son petit corps.

Michael prend son fils sur ses genoux et le câline. Aujourd'hui, c'est un père et un mari aimant, son rire est contagieux. Il a fait la paix avec lui-même et avec ses anciens ennemis : « Je crois en un Dieu miséricordieux. » Mais parfois, des cauchemars le hantent.

L'épouse de Michael a cuisiné du poisson du Nil, tout proche, avec du manioc. Il doit se dépêcher de dîner pour arriver à l'heure à la société libanaise dont il surveille le générateur jusqu'à trois heures du matin. Il gagne l'équivalent de 120 francs par mois, dont la moitié sert à payer le loyer. Michael ne mange qu'une fois par jour et cela se voit. Mais lorsqu'il aura obtenu son certificat de fin de scolarité en

Lisez la suite en page 72. >



A gauche : dans la capitale, il règne à nouveau une sorte de normalité après la guerre civile, mais l'atmosphère est souvent tendue et la vie dangereuse.

En bas : des élèves de la Technical High School apprennent à monter des lampes dans les règles de l'art, même si l'électricité est loin d'être installée partout.

A droite : un marché à Djouba. Au Soudan du Sud, les prix des denrées alimentaires sont élevés. 2,3 millions de personnes reçoivent une aide alimentaire.









A gauche : à la Technical High School de Djouba, il y a peu de manuels scolaires, beaucoup sont obsolètes.

En haut: le recteur Samuel Amuzai souhaite transformer son école en université.

Ci-dessus : dans un atelier, les élèves apprennent différentes techniques de maçonnerie.



La guerre civile a duré presque 50 ans (1955–2005), avec des interruptions. Des deux côtés, des enfants soldats, âgés de moins de 18 ans, ont été embigadés. Aujourd’hui, dans le monde, des dizaines de milliers d’enfants soldats sont engagés dans des conflits armés.



LE SOUDAN DU SUD EN CHIFFRES

- Traité de paix: 2005,
indépendance du Soudan: 2011
- Population: 11,1 millions
- Pourcentage de la population de moins
de 25 ans: 66%
- Taux de fécondité: 5,5 enfants/femme
- Taux d’alphabétisation: 27% (femmes 16%)
- PIB (en USD): 9,337 milliards

mai, il n’aura plus de souci à se faire pour manger. Le gouvernement et les centaines d’organisations d’aide humanitaire dans le pays cherchent des techniciens qualifiés d’urgence.

Moins de 2% des Soudanais du Sud ont terminé l’école primaire. Le taux de scolarisation du pays, dont les deux tiers de la population ont moins de 25 ans, est le plus faible du monde. Cela doit changer. Le gouvernement, les organisations internationales, les églises, les médias, tous s'accordent sur ce point. Seulement, que faire ?

Des écoles sans enseignants

Melaniaia Itto, directrice des programmes de Radio Bakhita, l’une des huit stations du pays, a déclaré: « Je pense que pendant la guerre, il y avait plus d’enfants scolarisés qu’aujourd’hui. » Elle dit que les Soudanais du Sud ont été instruits dans les camps de réfugiés ou qu’ils ont étudié à Khartoum, en Ouganda ou au Kenya, qu’ils sont tous rentrés maintenant, que la population augmente de manière exponentielle, mais que le gouvernement n'a aucun plan. « Les dirigeants politiques ont bâti des écoles dans leurs villages d'origine, mais personne ne les fréquente. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a ni enseignants ni matériel pédagogique. »

La journaliste critique ouvertement le gouvernement, au risque d'être arrêtée. L'ancien ministre de l'Education a été invité dans son émission matinale. Des auditeurs ont appelé et lui ont reproché d'être corrompu. Depuis, il décline toutes les invitations de la radio. Comment la journaliste voit-elle l'avenir du nouvel Etat ? « Positif à 40%. » Elle espère une nouvelle stratégie d'éducation de la part du gouvernement, mais elle n'y croit pas vraiment.

«Le jour se levera»

Cela fait huit ans que le traité de paix a été signé et deux ans que le peuple a voté l'indépendance. Le Soudan du Sud est

un nouveau-né qui doit apprendre à parler et dont on ne peut attendre qu'il sache lire. Il ne dispose encore daucun appareil d'Etat ni de système judiciaire opérationnel. Le processus de séparation avec le Nord n'est pas achevé, les frontières sont contestées. Le Soudan du Sud est à la fois très pauvre et extrêmement riche : il possède des nappes phréatiques, des métaux précieux et d'énormes réserves de pétrole, mais il manque de tout le reste. Les raffineries sont dans le Nord, les investisseurs internationaux pensent que la situation politique est trop instable.

Le soir, la poussière nimbe Djouba d'un reflet doré, puis la nuit tombe brusquement. Seules quelques maisons ont l'électricité, la plupart sont dans l'obscurité. « La nuit peut durer encore longtemps, mais le jour se levera », a déclaré le président, Salva Kiir, lors de la fête de l'indépendance.

Josephine Angelo se réveille à l'aube. Cette écolière fréquente l'école professionnelle technique, tout comme l'ex-enfant soldat Michael Kom Kom. Elle enfile un bleu de travail, quitte sa baraque en tôle ondulée sans petit-déjeuner, se rend à l'école en bus et s'assoit sur une marche près de Winnie Bojo, sa meilleure amie, puis elles éclatent de rire.

A 18 ans, toutes deux apprennent la maçonnerie ; elles souhaitent faire des études d'ingénieur à l'université et aiment le vernis à ongle bleu. Aujourd'hui, elles ont des cours pratiques : elles apprennent à construire ce qu'on appelle un mur flamand en empilant des briques suivant un motif régulier. Elles vérifient la construction à l'aide d'une équerre et d'un niveau à bulle. Il leur arrive de flirter avec les garçons de la classe, mais la plupart du temps, elles travaillent en silence et rapidement. C'est un travail éprouvant, mais l'effort est payant : pendant les vacances, Winnie a construit une petite maison avec un collègue, et Josephine un nouveau poêle pour sa mère, sur lequel elle distille de l'alcool



Josephine Angelo (à g.) et Winnie Bojo sont amies. Ces jeunes filles de 18 ans apprennent la maçonnerie et veulent devenir ingénieurs.

qu'elle vend. Ce n'est pas évident pour des femmes sud-soudanaises d'exercer un métier traditionnellement masculin, mais c'est admis, notamment parce qu'à leur mariage, leurs parents obtiennent une dot plus importante pour une fille éduquée. A la Technical High School de Djouba, 10% des étudiants sont des femmes. Ce pourcentage augmente chaque année.

L'enseignant Jeffrey Elia Waraka, que tous appellent « funny teacher », frappe dans ses mains : « Regardez comme elles travaillent vite et bien ! » Il dit qu'elles sont aussi compétentes que les garçons et qu'après avoir obtenu leur diplôme, elles trouveront toutes du travail. « No problem. » Leur formation équivaut à un apprentissage technique en Suisse.

10 h 30, c'est la pause. Au marché, Josephine et Winnie s'assoient avec leurs collègues dans une baraque suffocante et commandent des haricots et du pain. Il règne la même ambiance que dans une cantine suisse : tout le monde parle en même temps et change de place. Les dis-

cussions ne portent ni sur la politique, à laquelle ils ne connaissent rien, ni sur la guerre, qu'ils veulent oublier. Tous ont perdu des proches, un quart d'entre eux ont même perdu un de leurs parents, ou les deux. Non, ils plaisantent sur les enseignants. Ils apprécient tous le « funny teacher », mais en craignent d'autres, comme le professeur de physique, qui a frappé Winnie au visage parce qu'elle portait une bague. Avec la nourriture vient le calme. Ils se penchent sur le plat placé au centre.

A la fin des cours, le mur de Josephine et de Winnie arrive à hauteur de genou. Le « funny teacher » le mesure, hoche la tête, complimente et prend des notes. Elles ont réussi l'examen. Maintenant, les jeunes filles doivent rentrer chez elles pour cuisiner, laver, faire leurs devoirs. Les amies font une partie du chemin ensemble, si proches que parfois leurs bras se frôlent. Le soleil tape sur leurs frêles épaules, leur visage ouvert resplendit. Elles passent devant une publicité pour un téléphone qui scande « Ensemble, nous construisons

notre nouvelle nation », puis devant un bus avec un autocollant indiquant que « Même les riches pleurent ». □

Barbara Achermann est journaliste-reporter pour le magazine « Annabelle ».

Espen Eichhöfer est photographe auprès de l'agence Ostkreuz à Berlin.

Informations complémentaires à la page suivante.

Contexte – La Technical High School de Djouba joue un rôle clé au Soudan du Sud. Qui est derrière ce projet ?

Plan International

Le Credit Suisse parraine l'organisation d'aide humanitaire Plan International. En collaboration avec le gouvernement sud-soudanais, Plan International a créé la Technical High School de Djouba et permis la formation d'enseignants professionnels. C'est la première et l'unique école supérieure professionnelle du Soudan du Sud.

Le directeur de Plan International au Soudan du Sud, Gyan Adhikari, a déclaré : « Nous collaborons avec le gouvernement sud-soudanais dans plusieurs domaines tels que l'éducation, la lutte contre le chômage des jeunes et la reconstruction du pays depuis l'indépendance il y a deux ans. Pour le gouvernement, la formation professionnelle est une priorité et cette école joue un rôle crucial. C'est un projet pilote au niveau national car ici, les aspects techniques et pratiques sont enseignés. »

Plan International est une organisation d'aide à l'enfance présente dans le monde entier. Elle défend les droits des enfants dans 50 pays en développement d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine et s'engage à sortir des millions d'enfants de la pauvreté. En 2012, Plan International a travaillé avec 84 millions d'enfants dans 90 131 communes. Dans les provinces de Djouba, de Lainya et de Yei de l'Etat fédéral sud-soudanais d'Equatoria-Central, Plan International s'engage à améliorer durablement les conditions de vie des enfants dans un pays sortant de cinquante ans de guerre civile.

www.plan-international.org

Cinq ans d'initiative mondiale dans l'éducation

Le partenariat avec Plan International fait partie de l'initiative mondiale pour l'éducation lancée en 2008 par le Credit Suisse. Grâce à sa collaboration avec six organisations à but non lucratif, le Credit Suisse entend donner accès à une éducation de qualité à des enfants en âge d'être scolarisés. Cette initiative soutient des programmes dans 38 pays.

Pour en savoir plus sur cette initiative et sur la façon dont les partenaires du Credit Suisse soutiennent enseignants et élèves : credit-suisse.com/5yearsgei

Vous pouvez vous abonner à la newsletter mensuelle Corporate Responsibility du Credit Suisse sur credit-suisse.com/responsibility/newsletter

« L'éducation est un droit humain. »

Des millions d'enfants n'ont toujours pas accès à l'école. Jo Bourne, responsable mondiale de l'éducation à l'Unicef, s'exprime au sujet des efforts mondiaux de promotion de l'éducation.

Interview: Daniel Ammann

Le deuxième objectif du Millénaire pour le développement de l'ONU prévoit d'assurer l'éducation primaire pour tous et vise, « d'ici à 2015, à donner à tous les enfants, partout dans le monde, les moyens d'achever un cycle complet d'études primaires ». Pourquoi cet objectif est-il si important ? L'éducation est indispensable à un monde meilleur et pour mener une vie saine et épanouissante. C'est l'arme la plus efficace pour lutter contre la pauvreté. Du point de vue économique, l'éducation est l'investissement le plus sensé. Elle apporte des avantages sociaux, conduit à une coexistence plus pacifique, à plus de civisme et à des démocraties plus fortes. L'éducation est particulièrement importante pour les filles. La baisse de la mortalité infantile et maternelle est due pour moitié à une meilleure éducation. Il ne faut pas oublier que l'éducation est un droit humain.

D'après le dernier rapport, il est néanmoins clair qu'en 2015 l'objectif visé ne sera pas atteint. Comment l'expliquez-vous ?

Le nombre d'enfants non scolarisés dans le primaire a diminué de plus de 50 millions depuis 2000. C'est impressionnant, mais les progrès ont surtout été accomplis durant la première moitié de la décennie, alors que, depuis, les efforts ont stagné. Pour nous, cela signifie que la lutte pour l'éducation ne fait que commencer.

Quels sont les principaux défis à venir ?

Jusqu'à présent, nos progrès ont avant tout concerné des enfants faciles à atteindre. L'une des principales difficultés consiste à se rapprocher de ceux qui vivent dans des zones de conflit, sont handicapés ou doivent travailler pour nourrir leur famille ; des enfants marginalisés à cause de leur apparte-

nance ethnique, de leur religion, de leur langue ou de leur sexe ou qui sont confrontés à de multiples difficultés, des enfants issus de familles pauvres vivant dans des zones reculées. Ces 10% d'enfants ne sont pas atteignables avec les programmes réguliers. Pour réaliser tous nos objectifs, nous avons besoin de 26 milliards de dollars de financements externes. Cela peut sembler beaucoup, mais ces coûts seront bien plus élevés si les objectifs ne sont pas atteints.

Est-il également question de la qualité de l'éducation ?
C'est une autre de nos priorités. Aller à l'école, c'est important, mais ce qu'on y apprend l'est plus encore. 250 millions d'enfants en âge d'être scolarisés n'acquièrent aucune connaissance de base (lecture, écriture, calcul, compétences sociales), or plus

est de la Somalie par exemple, de plus en plus de jeunes filles peuvent désormais fréquenter l'école jusqu'à l'adolescence. C'est le résultat d'efforts conjoints du gouvernement, de partenaires étrangers et des ONG locales pour rallier les parents sceptiques et les représentants religieux.

Quelle est la stratégie la plus efficace pour développer l'enseignement primaire ?
Pour garantir l'égalité des chances, des efforts particuliers sont nécessaires pour atteindre les enfants les plus défavorisés. Les communautés retirées ont peut-être besoin de plus d'écoles, mais d'écoles plus petites. Pour les filles, il faut prévoir des bourses afin que leur famille ne subisse pas de pertes parce qu'elles ne travaillent plus à la maison. Pour les enfants handicapés, il faut des enseignants formés ou des classes

ou tel pays, mais du fait que partout dans le monde, l'importance de l'éducation est reconnue, même en situations de crise. Malgré les énormes défis à Haïti après le tremblement de terre et au Pakistan après les inondations, après les combats en Syrie et dans d'autres régions du Moyen-Orient, l'Unicef joue un rôle essentiel lorsqu'il s'agit de permettre à des centaines de milliers d'enfants d'avoir accès à l'école. Au Soudan du Sud, nous travaillons avec le gouvernement et d'autres partenaires à la reconstruction ciblée des établissements de formation.

Comment lutte-t-on efficacement contre le fort taux de chômage des jeunes, notamment dans les pays en développement ?
La crise sur le marché du travail oblige de nombreuses familles à retirer leurs enfants de l'école pour qu'ils trouvent un emploi et contribuent à faire vivre leur famille; et de nombreuses familles ne peuvent plus prendre en charge les frais de scolarité. L'éducation ne conduit pas nécessairement à un emploi, mais elle augmente la productivité et favorise l'innovation, d'autant plus si elle est de bonne qualité. C'est pourquoi nous attachons tant d'importance à de meilleurs acquis scolaires, pour que les jeunes arrivent mieux qualifiés sur le marché du travail. Selon le Rapport mondial de suivi sur l'Education pour tous de 2012, un jeune sur huit est chômeur. Un quart sont coincés dans des emplois les maintenant juste au-dessus ou en dessous du seuil de pauvreté. Nous devons trouver la bonne combinaison entre mesures macroéconomiques et politique en matière

d'emploi pour que des postes soient créés.

Quel rôle le secteur privé peut-il jouer dans la réalisation de ces objectifs ?

Outre les dons et la promotion de projets sociaux, le secteur privé pourrait faire pression sur les gouvernements pour que tous les enfants soient scolarisés. Il peut offrir une expérience professionnelle aux jeunes et soutenir les écoles. Ces mesures profiteraient également aux entreprises à long terme, car elles permettraient de relancer la consommation, mais aussi d'élargir le réservoir de main-d'œuvre potentielle.

Le modèle suisse de formation duale peut-il être une solution ?
Il montre bien que l'on peut allier pratique professionnelle et formation. Toutefois, cette formule n'est pas transposable aussi facilement à d'autres pays. Elle exige une refonte complète des programmes scolaires et de la formation des enseignants, mais elle doit aussi être acceptée par les familles et les employeurs. Dans les pays ayant tenté d'adopter le modèle suisse, la perception du public s'est révélée l'obstacle le plus important. □

« Aller à l'école, c'est important, mais ce qu'on y apprend l'est plus encore. »

de la moitié vont à l'école. Il ne s'agit pas seulement de potentiel inexploité, mais de dilapidation des investissements pour l'avenir.

Beaucoup plus de filles que de garçons quittent l'école prématûrement. Quelles en sont les raisons ?

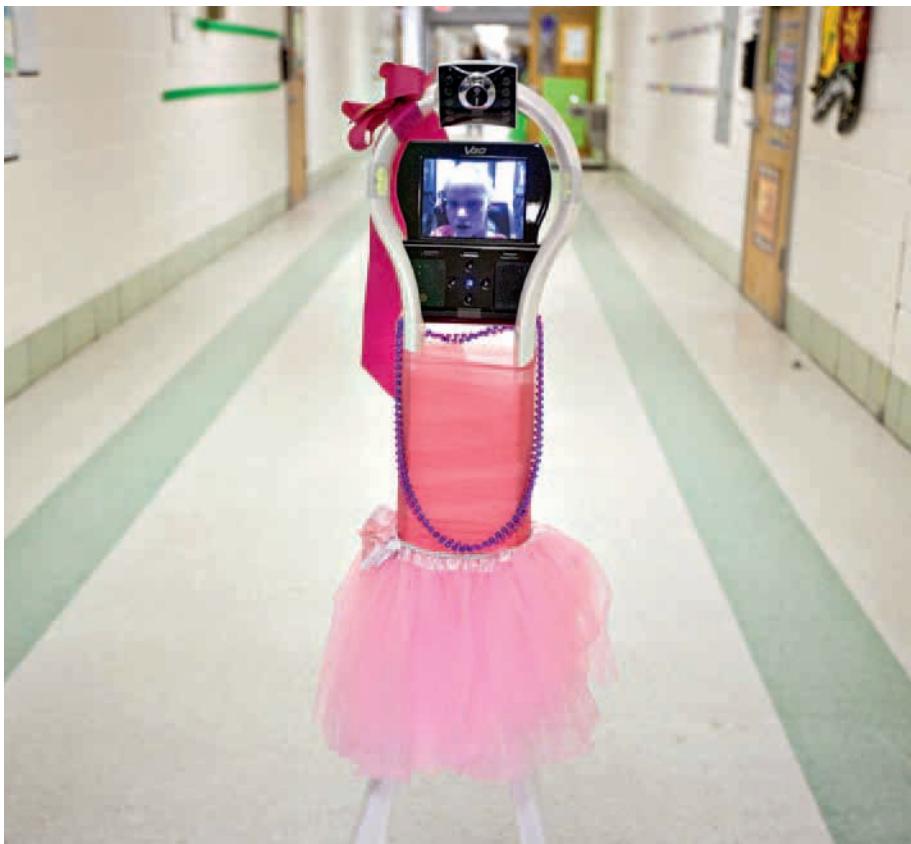
Elles sont souvent d'ordre culturel ou religieux. Cependant, nombre d'exemples montrent que l'éducation des filles peut avancer dans des sociétés « traditionnelles » lorsque l'Etat prend des mesures adaptées. Dans le nord-

aménagées spécialement. Dans les zones de conflit, les personnes déplacées peuvent avoir besoin d'écoles neuves et de nouveaux enseignants. En parallèle, les acquis scolaires doivent être améliorés rapidement.

Où sont les bonnes nouvelles ?

De nombreux pays font d'énormes progrès, notamment en Asie et en Amérique latine, mais des pays africains comme le Ghana et le Rwanda ont également leurs « success stories ». La vraie bonne nouvelle ne vient pas de tel

La Britannique **Jo Bourne** est directrice associée et responsable mondiale de l'éducation à l'Unicef, le Fonds des Nations Unies pour l'enfance créé en 1946.



Si loin et pourtant si proche : le robot est contrôlé par une élève malade, alitée chez elle.

C'est aussi ça, l'école

En cours, ces pages se seraient probablement intitulées « Sujet libre » : voici sept brèves leçons sur ce que le monde de l'éducation propose d'exemplaire, de remarquable et d'étonnant.

Homeschooling L'ENSEIGNEMENT À DOMICILE Le robot scolaire « Remote Student »

Aller à l'école sans quitter la maison : ces dernières années, le « homeschooling » est en recrudescence. Des parents enseignent eux-mêmes à leurs enfants ou emploient un précepteur, comme c'était l'usage dans les familles aisées jusque tard au XX^e siècle. Dans certains pays, l'enseignement à domicile est certes interdit ou exceptionnellement autorisé, mais dans nombre d'autres, il n'existe qu'une obligation d'éducation qui peut être satisfaite en dehors du système scolaire.

Les raisons pour lesquelles des parents n'envoient pas leurs enfants à l'école sont nombreuses. Certains habitent des endroits isolés, d'autres déménagent souvent pour raison professionnelle et veulent offrir un environnement éducatif stable à leurs enfants. Aux Etats-Unis, si l'enseignement à domicile est beaucoup plus répandu qu'en Europe, c'est souvent pour des raisons idéologiques : certains parents fidèles à la Bible ne veulent pas que leurs enfants étudient la Théorie de l'évolution, qu'ils récusent par conviction religieuse.

Le contraire existe aussi : des enfants contraints de ne pas aller à l'école (et qui pourtant le souhaitent vraiment)

car la maladie les confine chez eux ou à l'hôpital. Le robot scolaire a été développé pour eux.

L'enfant le contrôle depuis son lit via un ordinateur et assiste au cours par caméra vidéo ; grâce à son supplément activé électriquement, il peut même aller virtuellement en récréation avec ses camarades – du moins tant que la connexion Internet ne s'interrompt pas. Ces robots scolaires ne constituent pas un marché de masse, mais dans certains cas, ils sont une aide précieuse.

Formation des seniors ON NE CESSE JAMAIS D'APPRENDRE

Université du troisième âge,
Reykjavik (Islande)

L'offre de formation pour les personnes âgées est importante et variée. Même l'Union européenne soutient le « Lifelong Learning » et a développé un programme de formation des adultes (voir l'article sur la formation continue page 26).

L'« Université du troisième âge », ou U3A, est un concept intéressant. L'idée vient de France, où l'U3A, une université normale pour seniors, a été créée en 1972. En Angleterre, ce concept a été repris par des personnes ayant placé l'auto-organisation au premier plan : le « Peer learning ». Il existe actuellement plus de 800 groupes dans le monde, aux Etats-Unis, à Chypre et jusqu'en Sibérie. L'Australie est à la pointe du développement de l'« U3A en ligne ».

A Reykjavik, en Islande, un groupe U3A a été créé cette année. Il compte 29 membres abordant différents thèmes : littérature, cinéma, rhétorique, tai-chi ou yoga du rire. Il y a un chef de groupe par thème, la personne la plus douée dans le domaine.

Parmi les membres du groupe de Reykjavik figurent un psychologue, une comptable et une actrice. La fondatrice du groupe, Ingibjorg Rannveig Gudlaugsdottir, est une urbaniste à la retraite enthousiaste : « Nous venons à peine de commencer – la création de l'U3A en Islande est un rêve qui se réalise. »

Architecture

LORSQUE LE BÂTIMENT DEVIENT UN JOUET

Jardin d'enfants Kekec, Ljubljana (Slovénie)

L'odeur du jardin d'enfants ou de sa première école est inoubliable. La façon dont ces bâtiments sont conçus et aménagés n'est pas anodine, car après le domicile des parents et le terrain de jeu, il s'agit de l'endroit où l'enfant passe le plus de temps, le marquant à vie.

« Il ne fait aucun doute que la conception des bâtiments scolaires revêt une importance considérable pour la performance, le bien-être et la santé », explique Christian Rittelmeyer, l'un des principaux experts dans ce domaine et auteur de l'ouvrage de référence « Schulbauten positiv gestalten » (Concevoir des bâtiments scolaires ayant des effets positifs). Le temps des blocs de béton monotones et intimidants est révolu. Aujourd'hui, l'architecture pour les enfants et les jeunes est avant tout une affaire de fantaisie – du moins lorsque le budget de l'éducation ne se limite pas à l'achat de chaises, de pupitres et de tableaux.

Cela commence par les tout-petits, par exemple au jardin d'enfants Kekec de Ljubljana, en Slovénie : le bâtiment, des maisons préfabriquées, a été édifié en

trois jours. L'intérieur est dominé par le bois et sa façade attire tous les regards. Sur un côté, des lattes de bois de couleurs vives pivotent pour le plus grand plaisir des enfants. Non seulement ils s'amusent car leur jardin d'enfants est chaque jour différent, mais ils apprennent également les couleurs : le bâtiment jouet et matériel pédagogique – une destination pour les amateurs d'architecture et de design.

Génération concrète

PRATIQUE ET THÉORIE INDISSOCIABLES

Formation bancaire initiale pour porteurs de maturité, Suisse

Retournement de tendance : avec l'académisation croissante de la société, l'expérience pratique est de nouveau au goût du jour chez les employeurs. En Suisse, la « Formation bancaire initiale pour porteurs de maturité » (BEM) offre à la fois un travail et une formation. La BEM dure au moins 18 mois, transmet beaucoup d'expérience pratique, mais aussi de la théorie. Au Credit Suisse, elle s'appelle « Junior Banking Program ». Plus de 30 établissements proposent une BEM, que plusieurs centaines de porteurs de maturité suivent chaque année. Qu'est-ce

qui les attire ? « Je trouvais mes études de mathématiques trop théoriques, j'ai donc opté pour une formation pratique », explique Mélanie, diplômée du Junior Banking Program.

Ecoles non mixtes

FILLES ET GARÇONS SÉPARÉS

Young Women's Leadership School of Astoria, New York (Etats-Unis)

Le 5 septembre 2006, Laura Mitchell a ouvert une école de filles dans le Queens, à New York. 79 élèves de sixième ont pris d'assaut la Young Women's Leadership School of Astoria. L'an dernier, l'école comptait déjà 500 « leaders » – ainsi sont nommées les jeunes filles issues majoritairement de familles défavorisées. Comment vont-elles ? Bien. En anglais et en mathématiques, leurs notes sont supérieures de 25% à la moyenne des filles de leur âge. Sont-elles plus performantes parce qu'elles ne sont pas distraites ou intimidées par les garçons ? Ou bien d'autres raisons expliquent-elles leurs résultats ?

Ces dernières années, le débat sur la mixité et la non-mixité dans l'éducation s'est ranimé. Certains pédagogues sont favorables à ce que les filles et les garçons fréquentent des classes séparées.

Comment en arrivent-ils à cette conclusion ? Les écoles non mixtes font souvent l'objet de recherches. Voici quelques résultats : a) les filles osent prendre plus de risques dans des classes séparées, b) à l'université, elles ont moins d'appréhension à l'égard des matières scientifiques, c) dans les classes mixtes, les résultats des garçons sont systématiquement inférieurs à ceux des filles, d) les élèves des classes non mixtes travaillent plus chez eux, e) selon une étude menée l'an dernier en Corée, plus d'élèves font de longues études après l'école secondaire supérieure.

Que répliquent les partisans de l'éducation mixte ? Ils citent souvent un article de la revue « Science » paru en 2011 intitulé « La pseudoscience de la non-mixité scolaire », qui remet en cause le caractère >



Jouer avec les couleurs de la façade : jardin d'enfants Kekec à Ljubljana.

scientifique de certaines études évoquées ci-dessus. En outre, les défenseurs des classes mixtes soulignent l'importance de ces dernières dans l'élimination des clichés et stéréotypes de genre. Il est possible que les garçons se sentent mieux entre eux et les filles entre elles – mais ils doivent apprendre à vivre ensemble. Et le plus tôt est le mieux.

De plus en plus de parents sont convaincus par la non-mixité scolaire : les écoles non mixtes gagnent du terrain, du moins aux Etats-Unis, en Israël et en Angleterre (surtout les écoles de garçons). A la Young Women's Leadership School of Astoria de New York, les jeunes « leaders » ne se demandent probablement pas d'où viennent leurs bons résultats. Elles se réjouissent simplement qu'ils leur permettent d'aller à l'université. Une élève originaire de Guyane a pu intégrer l'Université de Brown. Elle déclare : « Je commence à réaliser que je peux réussir parmi l'élite. »

Depuis 2006, le Credit Suisse soutient la Young Women's Leadership School of Astoria.

Les écoles de demain NID D'ÉCOLOGISTES DANS UN PARADIS TROPICAL

Green School, Bali (Indonésie)

La Green School est située dans la jungle de l'arrière-pays balinais. 320 élèves de 3 à 17 ans, venant de 44 pays, apprennent ici à devenir des dirigeants mondiaux responsables. Parmi eux, 31 Indonésiens scolarisés gratuitement grâce au sponsoring.

La tendance mondiale à la « durabilité » est arrivée jusque dans les écoles. La Green School favorise cette prise de conscience : toilettes sèches à compost, bambou écologiquement irréprochable comme matériau de construction de l'école, jardin bio et même objectif de rendre prochainement l'ensemble du campus énergétiquement indépendant. L'école suit le programme d'étude du recteur actuel, le célèbre pédagogue réformateur australien Allan Wagstaff, qui repose, outre les matières habituelles, sur un apprentissage axé sur les compétences écologiques et la



Rien n'est plus logique que l'écologique : cours à la Green School de Bali.

gestion responsable. Les rites hindouistes balinais, les cours de musique marimba et de yoga y ont également leur place.

La Green School, fondée par John et Cynthia Hardy, jouit d'une grande considération mondiale du fait de son concept et de son design en bambou. En 2012, elle a été élue « Ecole la plus verte du monde » par le « Center for Green Schools » du Green Building Council américain. Des personnalités telles que Donna Karan ou David Copperfield en sont les sponsors.

leures universités du monde, déclarait-on pompeusement avant la guerre. Après tout, elle enregistre actuellement le meilleur taux de fréquentation en Syrie. Elle comptait 9 000 étudiants en 2010. Depuis, elle n'a plus communiqué de chiffres, mais en discutant avec les programmeurs de l'Université à Beyrouth, il est clair que la fréquentation est énorme. Pour beaucoup, la SVU est le seul moyen d'accéder à l'éducation dans un pays qui, en 2013, a vécu une des guerres civiles les plus violentes de l'histoire récente. La SVU propose des cursus de licence et de maîtrise en droit, en économie et en technologie.

L'apprentissage virtuel progresse également là où la guerre ne sévit pas. Il répond à un vieux rêve : l'éducation pour tous, partout. Pour les défavorisés, ceux qui vivent dans des villages reculés, les handicapés et les malades. Depuis près d'un an, les universités en ligne gagnent en popularité. Le nouveau mot magique est « CLOM », abréviation de « cours en ligne ouvert et massif ». « Rien ne présente un tel potentiel pour s'affranchir de la misère », a récemment estimé le « New York Times ». Les grandes universités américaines comme Harvard, le M.I.T. ou Stanford jouent les précurseurs. L'avenir de l'éducation est numérique, même en Syrie. □

L'apprentissage à distance **LORSQU'IL EST TROP DANGEREUX D'ALLER À L'UNIVERSITÉ**

Syrian Virtual University, Syrie

Cet été en Syrie, personne ne souhaitait se risquer dans les rues, que ce soit à Homs, Alep, Lattaquié ou Damas, les quatre villes universitaires syriennes. De nombreux étudiants n'osaient plus aller en cours – si ces derniers étaient dispensés. La tendance mondiale à l'apprentissage virtuel se déploie donc aussi en Syrie, même si les motifs sont différents.

Dès 2002, Bachar el-Assad a autorisé la création de la Syrian Virtual University (SVU) à Damas. La première université virtuelle de la région, fierté du Ministère de l'enseignement supérieur, comptait dix-huit télécentres en Syrie, dix en Arabie saoudite, un à Dubaï, auxquels des partenariats internationaux se sont ajoutés. Elle devait devenir l'une des meil-

Rédigé par Gabriela Bonin, Simon Brunner, Andreas Dietrich et Fritz Schaap.



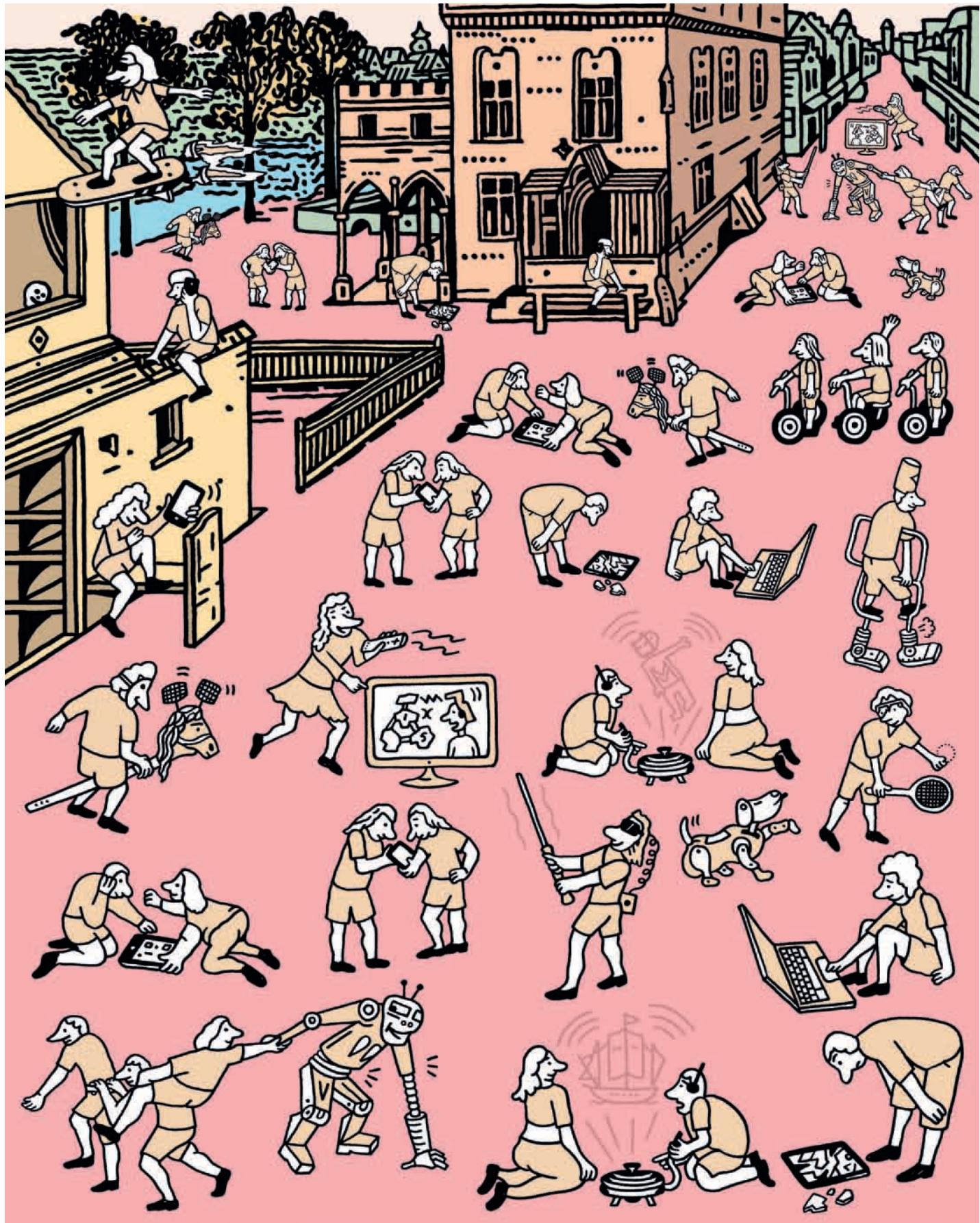
Teach For All est un réseau mondial d'organisations nationales visant à multiplier les possibilités de formation dans leurs pays. Les organisations recrutent de jeunes talents prometteurs pour enseigner pendant deux ans dans des écoles défavorisées et pour servir d'exemples dans leurs classes.

Les défis que pose une formation de qualité sont les mêmes dans le monde entier.

Teach For All sait que les solutions se partagent.

Pour en savoir plus sur notre réseau en pleine expansion:
teachforall.org

Aucun répit



Jody Barton vit à Canterbury, en Angleterre. Ses dessins paraissent dans les magazines «Dazed & Confused» et «Vice» ainsi que dans le «New York Times».



Rendez nous visite !

Inauguration le 26 et 27 Octobre 2013
Industriestrasse 1, 8307 Effretikon.

Rendez nous visite à notre nouvelle adresse le 26 Octobre et venez admirer une exposition permanente de véhicules très exclusifs.

Dans notre nouveau showroom, chacun trouvera un véhicule à son goût. Une boutique d'accessoires permettra une meilleure visibilité des produits d'individualisation. Vous trouverez également des véhicules préparés par TECHART et BRABUS, ainsi que des véhicules sportifs et luxueux haut de gamme.

Rendez nous visite et laissez vous ensorceler par notre showroom exclusif.

Die Spezialisten für Individualisten
SAHLI & FREI AG



Sahli & Frei AG

Importateur exclusif TECHART et BRABUS / Automobiles exclusives
Industriestrasse 1, CH-8307 Effretikon
Tel: +41 (0)52 355 30 50, E-Mail: info@techart.ch





POURQUOI ÊTRE PRÉCIS QUAND ON PEUT ÊTRE LE PLUS PRÉCIS ?



MASTER TOURBILLON DUALTIME.

Calibre Jaeger-LeCoultre 978B avec date sautante brevetée.

Gagnant du 1^{er} Concours international de chronométrie du XXI^{ème} siècle, sous l'égide de l'Observatoire de Genève, le Calibre Jaeger-LeCoultre 978 offre une précision inégalée dans un nouveau boîtier en or rose de 41.5 mm de diamètre. D'une légèreté extraordinaire grâce à sa cage en titane grade 5, le tourbillon comprend 71 éléments dont un grand balancier à inertie variable battant au rythme de 28'800 alternances par heure.


JAEGER-LECOULTRE
VOUS MÉRITEZ UNE VRAIE MONTRE.

Boutique Jaeger-LeCoultre

2, rue du Rhône - Genève

+41 (0)22 310 61 50